

ŒUVRES
DE
BOULLANGER.

TOME SECOND.

Ce volume contient le troisiéme livre et les trois premiers chapitres du quatriéme de l'Antiquité dévoilée par ses usages, ou examen critique des principales opinions, cérémonies et institutions religieuses et politiques des différens peuples de la terre.

ŒUVRES

DE

BOULLANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

CICERO *de offic. lib.* 1. *c.* 4.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { JEAN SERVIERES.
JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

1792.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce volume.

Fin de la table du tome second.

L'ANTIQUITÉ
DÉVOILÉE
PAR
SES USAGES.
LIVRE TROISIÈME.

Des mystères des anciens; des oracles des Sybilles; du culte des astres et de l'astrologie.

CHAPITRE I.

De l'institution des mystères, de leur objet et de leurs effets. Des mystères d'Eleusis, &c.

I. COMMENT le genre humain devenu féroce, barbare et sauvage, a-t-il pu se civiliser? comment un être insociable a-t-il pu être ramené à la société? comment est-on parvenu à rassembler des êtres farouches sous les premières cabanes de l'Egypte? c'est, suivant Cicéron, par le moyen des mystères que cette merveille s'est opérée. Examinons donc ces

mystères qui ont procuré de si grands biens au genre humain dispersé et malheureux; ce sont eux qui ont tiré l'homme d'une vie errante, inquiette et barbare; ce sont eux qui ont adouci ses mœurs; c'est d'eux qu'il tient le vrai principe de la vie sociale. « Les mystères, dit le » même Cicéron, nous ont donné la vie, la » nourriture, ils ont enseigné les mœurs et les » loix aux sociétés, ils ont appris aux hommes » à vivre en hommes » (1). Voyons donc comment ces mystères ont opéré ce prodige.

Les mystères étoient ce que la religion des anciens avoit de plus auguste et de plus saint. Ce qui a été dit jusqu'ici semble nous faire entrevoir dans le chaos du paganisme un ensemble, un caractère universel, un esprit commun à presque tous les peuples. On ne peut douter que tous les mystères n'aient eu la même base; ils doivent, comme toutes les fètes et les usages religieux anciens, nous présenter le projet de retracer aux hommes la mémoire du monde, et de leur inspirer cet esprit de crainte pour l'avenir, qui s'étoit universellement répandu sur toute la religion primitive du genre humain. Si jusqu'ici nous ne nous sommes point écartés du vrai chemin, nous pouvons encore nous

(1) V. *Cicero, de legibus, lib. II. Idem Orat. in Verrem de supplic.*

promettre de trouver la solution de ces mystères, et de découvrir la raison du secret impénétrable dont ils étoient voilés; cela servira à confirmer tout ce que nous avons dit dans cet ouvrage, et nous marcherons avec plus de confiance dans la carrière dans laquelle nous nous sommes proposé de suivre l'homme religieux et rempli du souvenir des maux de son espèce dans une antiquité dont il nous reste encore une multitude d'usages et d'opinions à examiner.

Toutes les anciennes nations policées ont eu des mystères nous en voyons chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Romains, &c. Les peuples du Nord et de l'Amérique sont les seuls où je n'ai remarqué rien d'analogue. Les mystères étoient des cérémonies religieuses dont l'objet véritable ne pouvoit être divulgué au peuple; il étoit réservé aux seuls initiés à qui on le révéloit sous le sceau du secret le plus inviolable; les indiscrets étoient, ou punis de mort, ou bannis, ou exclus de la société; en un mot ils devenoient de vrais *excommuniés* (2). Les cérémonies pratiquées dans ces mystères étoient exercées par un certain ordre de prêtres, ou par de certaines familles auxquelles ce sacerdoce apparte-

(2) Mém. de l'académ. des inscript. tom. XXI. p. 103.

noit comme un droit d'héritage, à l'exclusion de toutes les autres ; leur droit étoit fondé sur l'usage et sur diverses traditions religieuses et très-anciennes. Les mystères abolis en Grèce sous le régne de Théodose le grand, y avoient subsisté au moins pendant deux mille ans; en effet leur institution datoit de la plus haute antiquité; les noms de leurs fondateurs se perdent dans la nuit des tems ; Isis les fonda en Egypte ; Orphée, ce personnage fabuleux, les apporta aux Grecs; ce fut Musée suivant d'autres; quelques-uns attribuent les mystères d'Eleusis à Cérès ; d'autres à Ogygès, d'autres à Eumolpe son fils, d'autres à Erechtée, qui délivra l'Attique d'une famine, après avoir reçu de Cérès le secret de l'agriculture et des loix; enfin d'autres à Triptolême qui passa aussi pour l'inventeur de l'agriculture et du labour.

Outre la partie secrette les mystères avoient aussi la partie publique, ou du moins que le vulgaire croyoit connoître. En Egypte, on célébroit la mémoire d'Osiris et d'Isis; en Phénicie et dans l'Isle de Chypre, celle de Vénus et d'Adonis; en Phrygie, celle de Cybèle et d'Atys; en Grèce et en Sicile, celle de Cérès et de Bacchus. Ces divinités étoient dans les mystères comme dans toutes les autres solemnités, l'objet du culte extérieur et public ; et comme les

anciens nous apprennent eux-mêmes que tous ces différens personnages étoient les mêmes présentés sous des noms et des emblêmes divers, et que leurs fêtes tant publiques que secrettes avoient toutes le même objet; et comme leurs aventures nous auroient fait connoître cette unité de culte, quand même les anciens écrivains ne nous en auroient point informés, il seroit inutile d'en faire un examen détaillé; il suffit d'en connoître l'esprit général.

Dans toutes ces solemnités mystérieuses la partie publique laissoit voir au peuple que l'on y faisoit mémoire des aventures heureuses et malheureuses arrivées à ces dieux, de leurs combats, de leurs travaux, de leurs victoires, de leurs défaites et de leurs triomphes, de leurs chagrins et de leurs plaisirs; tous avoient eu des ennemis puissans, tous avoient succombé sous leurs coups; mais leur mort tragique n'avoit servi qu'à les conduire à la gloire et à les rendre vainqueurs de leurs ennemis et de la mort elle-même. Toute leur étude avoit été de secourir le genre humain, de s'intéresser à son sort, de le consoler de ses maux, de le combler de bienfaits, de le civiliser par des loix sages, de lui enseigner les arts et surtout l'agriculture si nécessaire à sa subsistance, en un mot de le faire vivre en société après l'avoir tiré de la vie sauvage et

malheureuse qu'il avoit menée antérieurement. On adoroit ces différens êtres comme des dieux immortels, bienfaisans et restaurateurs de la nature, comme les créateurs des sociétés, et comme les inventeurs des arts utiles.

Voilà ce que le peuple sçavoit ou croyoit sçavoir. Toutes les fêtes à ses yeux renfermoient trois objets.

1°. Elles présentoient une commémoration de l'histoire de ces dieux, telle que la mythologie la faisoit connoître, et le peuple n'y voyoit qu'un sens littéral; Bacchus pour lui avoit été réellement ou noyé, ou brûlé, ou déchiré par les Géans. Cérès avoit été poursuivie par Neptune; elle s'étoit cachée, et son absence avoit produit la stérilité sur la terre; elle s'étoit vraiment reposée à Eleusis sur une pierre que l'on montroit et que l'on appelloit la *pierre triste* (3); elle avoit cherché par tout le monde sa fille enlevée par Pluton, elle avoit pour cela allumé des torches au mont Etna. Dans la célébration des mystères d'Eleusis tout le cérémoniel représentoit cette lugubre aventure: les fêtes duroient neuf jours. Le premier étoit consacré aux initiations, le second on alloit se laver dans la mer, le troisième on faisoit divers sacrifices

(3) *V. Ovid. fastor. lib. IV.* §. 503.

et l'on offroit de la farine; le quatrième on faisoit la procession de Cérès, et l'on portoit des cassettes remplies de gâteaux, de grenades, de pavots; le cinquième pendant la nuit on imitoit la recherche de la déesse; le sixième on faisoit une procession d'Athènes à Eleusis, dans laquelle on portoit *Jacchos*, ou Bacchus, qui tenoit un flambeau; cette procession étoit accompagnée de cris et de danses; le septième étoit destiné à des jeux et des combats gymniques; le huitième étoit encore destiné à des initiations. Enfin le neuvième on faisoit, comme on a dit ailleurs, des effusions d'eau avec des vaisseaux de terre, ou des hydrophories.

Les peuples de Syrie ne voyoient dans leur Adonis qu'un dieu tué par un sanglier. Les Egyptiens dans les mystères d'Osiris prenoient pareillement son histoire à la lettre, et croyoient qu'après avoir été tué par Typhon, son corps fut renfermé dans un coffre après avoir été démembré en piéces. Le souvenir d'une aventure si lamentable rendoit ces fêtes tristes et funèbres; une partie étoit consacrée aux larmes; et le peuple se livroit ensuite à la joie la plus effrénée, croyant que les souffrances de ce dieu n'avoient été pour eux que le chemin à l'immortalité.

2e. Le second objet qui étoit encore connu du peuple, c'est qu'il devoit à ces dieux l'agri-

culture, l'usage du bled, du vin, de la charrue et la découverte des arts. En même tems que le peuple leur rendoit pour ces bienfaits un culte de reconnoissance et de joie, il se rappelloit par différentes cérémonies la vie misérable de ses ancêtres avant ces heureuses inventions; ensorte que cette dernière partie du culte étoit aussi triste que la première partie étoit gaie.

3°. Le peuple croyoit devoir à ces dieux l'état actuel de la société, il leur attribuoit sa police et sa législation; il sçavoit que ses ancêtres avoient mené autrefois une vie errante et sauvage, sans aucuns principes de gouvernement; c'étoit encore une occasion pour lui de gémir sur le passé et de se féliciter du présent; ce dernier objet de culte étoit regardé comme si intéressant, que plusieurs fêtes ou mystères se nommoient *fêtes de législation* (4).

Ces trois objets étoient presque toujours inséparablement unis dans toutes les solemnités. Toute mémoire historique des dieux étoit accompagnée d'usages relatifs à l'agriculture et à la législation; toute fête d'agriculture rappelloit l'histoire des dieux et des loix; toute fête des loix retraçoit le

(4) *Les Thesmophories* en Grec signifient qui porte des loix. *Palilies* indique l'ordre public. *Les Pamilies* modération, circonspection. V. *Plutarch. de script. symbol. art:* 14.

souvenir des dieux et de l'agriculture. Il paroît que cet usage a été commun à toutes les nations civilisées ; chaque fête des Juifs rappelloit aussi ce triste objet : la fête de pâques rappelloit la victoire de Dieu sur les Egyptiens , le passage de la mer rouge : et cette fête se nommoit aussi la *fête des fruits nouveaux.* La pentecôte étoit la fête de la législation donnée sur le mont Sinaï , et la fête de la moisson. La fête des tabernacles étoit , comme on a déja vu, une mémoire de la vie errante des Israélites dans le désert, de la récolte des fruits et des vendanges; et l'on y faisoit la lecture de la loi.

Les Chinois avoient pareillement des fêtes d'agriculture et de législation ; les cérémonies qu'on y observe ont beaucoup de rapport avec celles que les Grecs observoient dans leurs mystères; tout y est exprimé par des signes et des allégories, avec cette différence, que chez les Grecs ces signes étoient mystérieux; au lieu qu'à la Chine on les explique aux peuples. En effet le jour de la fête du labourage , les laboureurs en corps vont en cortége chez les magistrats: ils y conduisent en procession une vache de terre cuite, dont les cornes sont dorées; un enfant la suit par derrière, ayant un pied chaussé et l'autre nud , il fouette de tems en tems cette vache comme pour la faire avancer. Ce cortége

est suivi de gens déguisés de différentes façons, de musiciens, de danseurs : arrivés chez le magistrat, celui-ci fait aux assistans un discours de morale sur la culture et le travail; ensuite on brise la vache de terre cuite qui est remplie de petites vaches de même matière que l'on distribue au peuple. A la Chine la vache est le symbole de l'agriculture; l'enfant indique le travail et l'industrie sans lesquels l'homme ne peut subsister : c'est là-dessus que roule le discours que le magistrat prononce devant l'assemblée.

Ainsi ce que le peuple sçavoit de ces fêtes et de ces mystères ne pouvoit contribuer qu'au bien des sociétés; il n'y voyoit que l'éloge de l'agriculture et le triomphe des loix; il est vrai qu'on le voyoit aussi pleurer sur le sort de ses dieux, mais il se consoloit ensuite; sa tristesse étoit tempérée par la joie, et la joie par la tristesse, ce qui le tenoit dans un état mitoyen ou dans une modération dont l'objet étoit de l'empêcher de se porter à aucun extrême; l'habitude le guidoit dans ses alternatives, le sentiment n'y entroit presque pour rien, ou du moins il n'éprouvoit que des impressions passagères qui n'influoient en rien sur sa conduite. Il revenoit à la vérité de ces fêtes fort touché des malheurs de ses dieux, mais fort content de ce qu'ils avoient remporté la victoire sur leurs ennemis; très-

soumis à sa police, et content, il retournoit à son travail ordinaire.

Quelle étoit donc la partie de ces fêtes que l'on cachoit au peuple avec tant de soin ? quel pouvoit être l'objet de ce secret inviolable? ne vouloit-on pas lui dire que ses dieux n'étoient que de faux dieux, ou n'étoient que des allégories des anciennes révolutions de la terre ? vouloit-on lui cacher la funeste catastrophe du déluge ? le sentiment des anciens et des modernes paroît favoriser ce soupçon ; cependant le déluge étoit un événement connu du vulgaire, il croyoit en connoître les circonstances et la cause ; les fêtes consacrées en mémoire du déluge, la commémoration perpétuelle que l'on y faisoit de la vie misérable des ancêtres, nous indiquent que ce n'étoit point l'histoire du passé que l'on vouloit cacher au peuple. D'ailleurs quand on auroit appris au peuple que tous ses dieux ou au moins que quelques-uns d'entre eux n'étoient point de véritables dieux, toute étrange qu'eût été une pareille révélation, elle n'eût pu faire par elle-même aucun tort à la législation qui tendoit à maintenir l'homme dans l'état de société. De ce qu'il peut y avoir des faux dieux, le peuple ne pouvoit point en conclure qu'il n'y a point de divinité ; en effet c'étoit-là le sentiment de ceux qui étoient re-

venus des préjugés du paganisme et des merveilles de sa mythologie ; peut-être qu'un éclaircissement sur cet article eût causé quelque mouvement passager dans les esprits des peuples, mais il ne pouvoit anéantir l'état de société, objet que la police ancienne avoit perpétuellement en vue. D'ailleurs c'étoit une vérité qui, quoique non prêchée par la religion des payens, étoit universellement, mais tacitement reconnue, et qui se décéloit par une multitude d'actions involontaires (5). Le peuple sçavoit d'ailleurs que tel dieu étoit adoré dans un pays ou dans une ville, et que tel autre dieu avoit son culte dans d'autres. Si le peuple étoit tombé de lui-même dans le Polythéïsme et d'une façon insensible, on pouvoit également le ramener à ses

(5) Horace en parlant de Jupiter, en donne une idée bien différente du vulgaire, et le montre comme un dieu unique.

Nil majus generatur ipso, ------
Nec viges quidquam simile aut secundum.

Lib. I. Od. 12.

Les payens, selon Tertullien, se servoient comme nous des expressions de *Dieu nous voit*, *Dieu nous entend*, *Dieu le rendra*, ce qu'ils disoient en regardant le ciel et non le capitole ; c'est ce qu'il appelle le *témoignage d'une ame naturellement chrétienne. V. Apologet.*

premiers principes par des instructions sagement ménagées; il ne falloit pour cela qu'aider les progrès des connoissances, et dégager aux yeux du vulgaire la divinité des nuages qui l'obscurcissoient ; enfin si cette théologie secrette étoit pure et utile au genre humain, il falloit la lui révéler, et les vues favorables que les anciennes législations ont eu pour le bien des hommes, nous doivent faire présumer qu'elles l'eussent fait si elles eussent jugé cette connoissance utile, ou si l'utilité n'en eût été balancée par quelque inconvénient.

Nous devons donc légitimement soupçonner que la théologie que l'on cachoit si soigneusement au peuple avoit quelque vice secret si ancien, si accrédité, et même, qu'elle n'avoit pu ni voulu le supprimer ou le détruire, et qu'elle s'étoit contentée de le cacher à la connoissance du vulgaire. Je dis ici que c'étoit la théologie que l'on cachoit aux yeux du peuple; en effet Macrobe nous a dit ci-devant au sujet de Saturne le dieu des tems, qu'il étoit permis d'en parler au peuple selon le langage des poëtes et des physiciens; ainsi on ne lui cachoit que la partie théologique ou dogmatique du culte.

Les mystères des anciens avoient certainement un vice contre lequel tous les premiers pères

de l'église chrétienne se sont élevés avec raison : on leur reprochoit leurs spectacles impurs, leurs images impudiques, leurs symboles honteux propres à faire rougir la pudeur (6). Ces accusations sont fondées et le récit des auteurs payens les justifie. Les mystères secrets étoient aussi quelquefois souillés par des sacrifices barbares dans lesquels on répandoit le sang humain. Il est vrai que tous ne donnoient point dans ces excès affreux ; mais aucuns n'étoient exempts des premiers. Regarderons-nous donc ces abominations et impuretés comme la cause du secret des mystères? il n'est pas douteux que ce ne fût une raison de se cacher pour les célébrer ; mais nous demanderons pourquoi la police qui tenoit ces choses secrettes dans les mystères, les laissoit-elle voir à la mul-

(6) On montroit aux yeux du peuple le Κτεις et le φαλλος, représentations du membre viril. C'étoit, selon les apparences, un emblême de la génération des choses, qui rappelloit aux hommes la reconnoissance qu'ils devoient aux dieux pour la fécondité. V. *Diodor. lib. I.* §. 2. *cap.* 32. Tertullien dit : *Virile membrum totum est mysterium.* Cet emblême étoit le même, peut-être, que celui de l'œuf qui, en Egypte et en Perse, étoit le symbole du monde, et de l'auteur de la nature qui produit tout en lui-même ; on en portoit dans les orgies, dans les mystères d'Orphée. V. *Macrob. Saturnales, lib. VII. cap. XVI. Théodoret. Therap. lib. I.*

titude et pratiquer dans d'autres fêtes qui n'étoient point des mystères ? pourquoi montroit-on ces indécences dans des cérémonies publiques où les femmes oublioient toute honte et toute pudeur ? pourquoi renfermoit - on dans un coffre comme des objets mystérieux ces choses que dans d'autres circonstances on montroit à tous les yeux ? en effet plusieurs statues et autres monumens placés dans les temples, dans les rues, dans les cirques, dans les maisons, représentoient des objets si infâmes et si monstrueux, qu'il est presque incompréhensible comment la pudeur pouvoit entrer dans les temples et y lever les yeux au ciel (7). Ces pratiques et ces images étoient sans doute très-dignes d'être ensévelies dans les ténébres; cependant nous ne pouvons point en conclure qu'elles fussent la cause du secret des mystères, puisqu'elles étoient tolérées en tant d'autres occasions ; elles étoient, suivant les apparences, des abus de quelque usage primitif fondé sur quelque principe innocent ou utile dans son ori-

(7) V. *Varro apud Augustin. de Civitate Dei. lib.* VII. *cap.* 21. Hérodote, Pausanias, Diodore de Sicile, &c. nous attestent la même chose. Sur le linteau qui entoure le cirque si bien conservé que l'on voit dans la ville de Nismes en Languedoc, on voit en bas-relief la figure d'un grand nombre de membres virils aîlés. La même ville possede la statue fort indécente d'un hermaphrodite.

gine : il ne faut point supposer les hommes gratuitement criminels. Mais quel pouvoit être ce principe que l'on cachoit au peuple ? supposerons-nous qu'il étoit encore plus contraire à la police et aux bonnes mœurs que l'abus énorme qu'on faisoit de l'usage et des emblêmes ? c'est ce qu'on ne peut concevoir, ni concilier avec les suites et les effets des mystères sur ceux qui étoient admis à leur participation. Recueillons là-dessus le peu que l'antiquité a laissé échapper de son secret en différens tems et en différens lieux.

» Tous les mystères, dit Plutarque par la » bouche d'un inconnu qu'il fait parler, ont rap- » port à la vie future et à l'état de l'ame après la » mort ; ce que l'on y représente n'en est que » l'ombre, c'est une foible image de toutes les » beautés dont la contemplation est réservée à » tous ceux qui ont été vertueux ici-bas (8). Voyons ce philosophe s'expliquer lui-même et dans une occasion où son cœur seul devoit parler, puisque c'étoit pour se consoler avec son épouse de la perte commune qu'ils venoient de faire de leur fille. » Le vulgaire s'imagine, dit-il, qu'après la » mort il ne reste plus rien de l'homme, qu'il n'y » a pour lui ni biens, ni maux ; tu sais bien le » contraire ; une tradition de famille nous a trans-

(8) V. *Plutarch. de oracul.*

» mis comme de main en main une doctrine bien » différente ; d'ailleurs initiés comme nous le » sommes aux mystères religieux de Bacchus, » et témoins de ces cérémonies saintes, nous » sommes instruits de ces grandes vérités que l'ame » est incorruptible et qu'il y a un avenir (9).

Cicéron avoit dit avant lui. » Ce sont les mys- » tères de Cérès qui nous ont appris, non-seu- » lement à vivre avec joie, mais encore à mourir » avec l'espoir d'un avenir plus heureux (10) ». Isocrate dit aussi que les initiés s'assurent de douces espérances pour le moment de leur mort et pour toute l'éternité (11). On voit dans Aristophane que ceux qui participoient aux mystères menoient une vie innocente, sainte et tranquille ; qu'ils mouroient dans l'espérance d'une condition heureuse, que la lumière des champs Elisées leur étoit promise, et que les autres hommes ne devoient s'attendre qu'aux ténébres éternelles (12). Diodore dit pareillement que l'initiation rendoit plus religieux et plus juste qu'on n'étoit auparavant. Platon a dit qu'on apprenoit dans les mystères que la vie n'est qu'un lieu de passage et un poste

(9) *Plutarch. consol. ad uxor.*

(10) *Cicero de Legibus, lib.* II.

(11) *Isocrates in panegyric.*

(12) *Aristophan. in Ranis.*

qu'il n'est point permis de quitter sans la volonté de Dieu. Il ajoute ailleurs, que les hymnes de Musée qu'on chantoit dans les mystères parloient des récompenses et des plaisirs des bons dans le ciel, et des supplices qui attendoient les méchans (13). Aristide dit que les mystères ne sont point faits pour donner la tranquillité de l'esprit au moment présent, et qu'ils ne peuvent délivrer des accidens de cette vie, mais qu'ils ont pour objet d'améliorer notre sort après la mort, et d'empécher que l'on ne soit plongé dans les ténébres et la boue avec les impies. Sophocle avoit publié la même doctrine; ce n'étoit, selon lui, que les initiés qui pouvoient jouir des plaisirs de l'élisée, le tartare étoit réservé pour le reste des hommes. » Heureux, dit Euripide, celui qui ayant » été digne d'avoir la révélation des mystères des » dieux, vit ensuite saintement ». Diogène étoit très-révolté de ce sentiment qui excluoit les autres hommes de la félicité à venir, il le trouvoit capable de mettre le désespoir dans le cœur des

(13) *Plato in Phædon. Strabo, lib. X.* Dans Platon on apperçoit le même langage des initiés et leur espérance d'une félicité sans bornes; il dit que c'est par les mystères et les purifications qu'on y impose que l'on sera admis dans le séjour des dieux, et délivré des peines de l'autre vie; au lieu que ceux qui n'auront point été purifiés seront engloutis dans l'abyme. V. *Phædon.*

nations (14). Lucien dans son dialogue de la barque, dit que les morts ayant passé le triste fleuve, Mycille étonné de l'obscurité et de tout ce qu'il rencontra dit à un philosophe : » dis-moi, » toi qui as été initié aux mystères d'Eleusis, » tout ce que l'on voit ici ne te paroît-il pas » semblable à ce que l'on représente dans les » mystères ? Oui, tu as raison, répond le philo- » sophe ; en effet voici Tysiphone, l'une des fu- » ries, qui s'avance la torche à la main pour rece- » voir cette troupe que Mercure lui amène ».

Ainsi s'il en faut croire les anciens, ces mystères étoient en effet ce qu'il y avoit de plus saint et de plus sublime dans la religion ; il semblera difficile de recuser leurs témoignages si l'on considère les rudes épreuves, les expiations, les lustrations, les abstinences, et les vœux de continence auxquels il falloit se soumettre pour être admis à la connoissance de cette doctrine. Ce n'étoit que par dégrés et après différens examens de la conduite, des mœurs et du caractère, que l'on étoit admis à l'initiation parfaite. Il falloit un an de noviciat avant que d'être *Epopte* ou contemplateur ; à la fin les postulans couronnés de myrthe subissoient pendant la nuit leur dernier examen ;

(14) *Plutarch. de lect. poetarum.*

ils entroient dans le sanctuaire, puis ils passoient rapidement par des alternatives fréquentes de lumière et d'obscurité; on leur montroit mille objets confus, ils entendoient des voix extraordinaires, ils étoient environnés d'une nuit profonde et effrayante, et ce n'étoit qu'après ces épreuves qu'ils parvenoient à voir l'objet de leur recherche ou de leur attente; le Demingue leur expliquoit ce qu'ils voyoient : et on les conduisoit à la suite de leurs allarmes dan une prairie agréable.

(15). L'Hiérophante ou chef des choses sacrées vivoit dans le célibat ; il s'oignoit avec de la ciguë, et même il en buvoit pour être plus sûr de son fait.

On n'admettoit point tout le monde indifféremment à l'initiation des mystères, on crioit à haute voix pour écarter les profanes. Les homicides, même involontaires, les enchanteurs, les scélérats, les impies, les épicuriens en étoient exclus. Néron ayant osé s'y présenter, respecta la voix du crieur et se retira (16). « Il n'y » a, dit Porphire dans Eusèbe, que ceuxqui » ont réglé toutes leurs démarches et les ac-

(15) V. *Meursii Eleusinia.* Biblioth. choisie de le Clerc, tom. VI. et les mémoires de l'académie des inscript. tom. XXI. pag. 92.

(16) *Sueton. in vita Neronis, cap. 34.*

» tions de leur vie pour le salut de leur ame, » qui puissent participer et être initiés aux mys- » tères secrets de la religion » (17).

Voilà le sentiment uniforme de toute l'antiquité sur l'objet et la fin des mystères. En vain a-t-on voulu en de certains tems ne voir dans cette doctrine qu'une philosophie moderne élevée depuis pour justifier la religion payenne. Il faut s'aveugler volontairement pour refuser d'entendre ici la voix de l'antiquité : elle nous dit que cette doctrine d'une autre vie est une tradition soutenue dans tous les tems et chez tous les peuples policés. Ce qu'elle avoit de particulier et ce en quoi elle différoit prodigieusement du christianisme, c'est qu'elle n'enseignoit qu'en secret et à l'oreille d'un petit nombre d'initiés, ce que la religion chrétienne publie à haute voix, et a proclamé ouvertement dans toutes les parties de la terre. Eusèbe ne se dissimule point lui-même cette fin religieuse des mystères, quoique d'ailleurs il se déchaîne contre eux avec véhémence ; mais puisqu'en parlant aux initiés il leur dit que leur partage dans l'autre vie sera très-différent de celui qu'ils s'y promettent, et qu'ils n'y trouveront que des feux éternels, il supposoit donc que les

(17) *Euseb. præparat. evang. lib. IV. cap. 8.*

mystères les avoient entretenus de cet avenir heureux ou malheureux réservé à ceux qui auroient bien ou mal vécu sur la terre (18).

Lorsque l'empereur Julien, ce grand adversaire du christianisme, voulut lui opposer la doctrine sublime des Platoniciens que pour cette raison il étudioit, ce fut à Hiérophante d'Eleusis qu'on le renvoya pour acquérir des lumières (19). Les mystères étoient dans le sanctuaire où le dogme de l'autre vie s'étoit conservé; c'étoit d'eux que procédoit vraisembla-

(18) V. *Euseb. præparat. evangel. lib.* II. *cap.* 3. D'ailleurs les anciens avoient des mystères achérontiques (*sacra acherontia*). Ce nom seul indique leur objet; il vient de *Khoron*, *la fin*, *ce qui suit*, *la demeure dernière*.

(19) V. les mémoires de l'acad. des inscript., tom. XXI, p. 104. ou *Eunapius in Maxim.* Il y a aussi lieu de croire que les mystères des Athéniens n'avoient pas reçu leur nom du bourg d'Eleusis, mais que ce nom vient de l'objet de ces mystères qui étoit d'obtenir le salut qui vient de Dieu; rien de plus fréquent dans les pseaumes que ces expressions. *El-isei*, *Deus salutis meæ*. *Eloi-isei*, qui signifie la même chose, ou *Eli-isa*, mon Dieu est mon salut. Enfin je crois qu'*Eleusis* signifie le salut de Dieu, salut divin, dont sont pareillement venus le nom *d'Ilissus*, rivière dans laquelle se faisoient les purifications usitées dans ces mystères, et enfin le nom d'*Elisée* que l'on donnoit au séjour des bienheureux. *Voyez pseaumes* 18. 3. 49.

blement cette philosophie morale et religieuse qui commençoit déjà à se répandre plus de trois siécles avant notre ère chrétienne et qui tôt ou tard auroit produit quelque révolution dans la religion payenne, si son renversement n'eût point été réservé à une autre cause. Cette philosophie étoit le fruit du désir de sçavoir, et de cette ardeur inquiette que les grands génies de la Grèce ont eu de connoître la nature de l'univers, celle des dieux et le sort de leur propre ame ; on n'ignore pas que les motifs de leurs voyages en Egypte, Chaldée et aux Indes, étoient de s'éclairer et d'arracher aux prêtres leurs secrets. C'est de-là qu'est venue cette philosophie sublime et quelquefois outrée et romanesque, qui s'efforçoit d'approfondir toutes les questions et même celles que la nature a interdites à l'homme : on voulut connoître l'origine de l'univers, son antiquité, sa durée et sa fin. C'est aussi delà qu'est venu le caractère silentieux et mystérieux des premières sectes de la philosophie; la fille devoit tenir de sa mère : on ne communiquoit qu'avec peine ce qu'on avoit eu tant de peines à obtenir et que d'ailleurs on avoit promis de ne point révéler. Il fallut sept ou huit siècles pour nous fournir quelques mots échappés qui forment le puissant témoignage que nous venons de produire.

Enfin une nouvelle preuve que les mystères devoient avoir quelque rapport avec la vie future, c'est que tous les héros, tels qu'Orphée, Thésée, Hercule, Bacchus, Ulysse, Enée, ne sont descendus aux enfers qu'après s'être fait initier aux mystères.

Si ce sont les dogmes de l'immortalité de l'ame et ceux qui annoncent les récompenses et les châtimens d'une autre vie, qui faisoient l'objet des mystères, il est difficile de concevoir la raison pour laquelle on a caché cette doctrine qui a toujours été regardée comme le principal lien de la société, et comme le frein le plus capable de contenir les passions des hommes. Le dogme de l'avenir semble avoir été dans tous les tems la base de toute législation civile et religieuse; le paganisme ne pouvoit méconnoître un sentiment si universel; peut-on se figurer que le peuple l'ignorât, tandis qu'on lui peignoit sans cesse les champs Elisées, le Tartare, le Styx, l'Achéron; Pluton, Minos, Eacus et Rhadamantes, les furies vengeresses, les supplices des criminels célèbres? Le peuple sçavoit par cœur les descriptions des poëtes, et par conséquent il en sçavoit autant que les agrégés aux mystères. Comment donc Plutarque nous dit-il, comme on a vu tout-à-l'heure, que le vulgaire n'imaginoit rien après la mort ?

comment Platon a-t-il pu dire cinq cent ans avant lui, que c'est une opinion du peuple qui subsistoit encore dans toute sa force, qu'après la dissolution du corps l'ame se dissipoit et cessoit d'être ? Il ajoute que ce que l'on dit de contraire à cette opinion dans les mystères, est une vérité aussi importante que difficile à comprendre et étonnante pour le vulgaire. D'un autre côté quelle contradiction ne trouvons-nous pas dans les écrits des anciens ? Cicéron dit en public dans son oraison pour Cluentius, que tout ce qu'on dit de l'autre vie n'est qu'une fable, et qu'au-delà de la mort il ne faut rien attendre ; mais il parle bien différemment dans son cabinet et dans ses ouvrages philosophiques. Les enfans même, suivant Juvenal, ne croient pas aux enfers, *nec pueri credunt*, &c. Platon trouvoit tout ce que l'on disoit de l'autre vie si contraire à la religion et au bons sens, et si opposé au bonheur de l'homme, qu'il vouloit qu'on n'en parlât qu'en bien et jamais en mal, et que l'on supprimât de ce dogme tout ce qu'il renfermoit de contraire à la bonté de Dieu (20). Mais comme le dogme de l'autre vie doit nécessairement être considéré sous deux aspects inséparables, on cacha le bon au vulgaire et l'on

(20) V. *Plato in Phædon. Idem de repub. lib.* III. *Cicero pro Cluentio. Juvenal. Satyr.* II. *vs.* 153.

supprima totalement le mauvais qu'il ne falloit que rectifier. Croire aux enfers à la façon du peuple, c'étoit n'y point croire; voilà pourquoi Plutarque qui croyoit à la vie future, se moquoit de l'enfer des poëtes. Diodore de Sicile et Cicéron vont nous expliquer eux-mêmes ces contradictions. Les Grecs, dit le premier, ont mêlé tant de fables au dogme de la vie future, qu'ils lui ont ôté toute sa force. Le second nous dit que les descriptions vulgaires, c'est-à-dire poëtiques que l'on faisoit de l'enfer, étoient triviales et si ridicules qu'il n'y avoit que des enfans ou des femmelettes qui en fussent effrayés. Lorsque St. Paul parle du jugement futur, Félix en est épouvanté ainsi que de la résurrection : il traite cet apôtre d'insensé. Le même St. Paul prêche la résurrection devant l'aréopage ; les uns s'en mocquent ; les autres remettent à l'entendre à une autre fois (21). Pline nous montre que les anciens regardoient la résurrection comme un dogme insensé (22). Telle étoit donc à cet égard l'ignorance et l'indifférence du peuple, qu'il eût regardé comme un insensé ou comme un impie celui qui lui auroit révélé le vrai secret des mys-

(21) Actes des apôtres, chap. XVII. vs. 32. et XXVI. vs. 24.

(22) Ληρωδης λογος. *Anilis fabula, puerile deliramentum. lib.* II. *cap. 7. et lib.* VII. *cap.* 55.

tères ; il faisoit consister sa religion à ne la point connoître ; delà ce propos d'un des interlocuteurs de Platon, qui dit : » Nous n'estimons point » qu'il soit religieux d'examiner la nature de » l'Etre suprême et de l'univers, ni de faire une » étude profonde de la nature de choses » (23). Le sentiment public et dominant étoit qu'il n'y avoit plus rien après la mort, comme on le voit en plusieurs endroits de Sénéque, qui parle alors comme le peuple (24).

Voilà sans doute le nœud de l'énigme ; les peuples et les initiés aux mystères connoissoient également une vie future ou un autre état après la mort ; mais les peintures fabuleuses et contradictoires que l'on avoit faites de cet état faisoient que depuis longtems le peuple n'y croyoit plus, ce qu'il en savoit lui paroissoit puérile ; les initiés au contraire y croyoient toujours parce qu'ils en avoient des idées plus pures et plus raisonnables. Les peuples ayant été disposés par des principes primitifs à croire une autre vie, il paroît bien étrange qu'on ait affecté de les laisser dans une erreur où les fables les avoient fait tomber, et que l'on ait si longtems négligé de redresser leurs idées. Pourquoi la police d'accord avec la religion a-t-elle

(23) *Plato de Legibus*, *lib.* VII.

(24) *Senec. Epist. XXIV. XXX. et LIV. et consol. ad Marcian. cap. XIX.*

caché au vulgaire pendant une longue suite de siécles des vérités si utiles, si importantes à connoître ? Cherchons donc quel pouvoit être le motif de cette conduite; est-ce par haine pour la religion ? est-ce dans la vue d'établir sur ses ruines le matérialisme ou le polythéïsme ? on ne peut le penser, puisque les initiés, comme on a vu, étoient des hommes plus religieux, qui détestoient les erreurs du peuple, et qui n'avoient que du mépris pour son aveuglement. Est-ce par l'ambition jalouse de posséder exclusivement la vérité ? Le secret étoit-il uniquement l'effet de cet esprit mystérieux commun à tous les anciens, et qui paroît avoir été si fort de leur goût ? Je ne crois pas que les conjectures puissent nous rendre raison du secret des mystères; la doctrine qu'on y conservoit étoit assez grande et assez sublime pour que le gouvernement eût des vues si rétrécies; et malgré le crime que l'on en peut faire à la police, je crois qu'il y auroit de l'injustice à penser que ses vues n'eussent pas eu pour objet dans l'origine l'utilité du genre humain et le bien des sociétés. Il s'agit donc de connoître qu'elles ont pu être ses vues, et comment elles pouvoient avoir assez d'apparence de sagesse pour avoir fait prendre un parti si étrange à des législations, d'ailleurs si sages et si raisonnables.

CHAPITRE II.

Des vrais motifs du secret des mystères. Ils avoient pour objet de cacher au vulgaire le sort du monde et sa destruction future.

I. POUR expliquer l'énigme du secret des mystères que l'on voiloit avec tant de soin au peuple, il faut encore remonter au premier état des hommes après les révolutions de leur séjour. Il est vrai que le tableau que nous allons présenter est moins fait d'après l'histoire écrite que d'après les monumens de la nature; mais c'est précisément ce qui le rend plus ressemblant et ce qui le doit rendre plus croyable. D'ailleurs l'histoire transmise par les usages des hommes nous offre des monumens très-conformes à ceux que la nature nous fournit.

Nous avons donc vu l'homme plongé dans la mélancolie la plus profonde, occupé du souvenir de ses maux, plein de dégoût pour le monde, ne regardant plus la terre que comme un séjour malheureux, et comme une vallée de larmes qui ne méritoit point son attachement et son amour; nous l'avons vu soupirer après un avenir que devoit suivre la destruction du monde actuel: celui-ci devoit faire place à un

autre où il seroit content, fortuné et à couvert des maux auxquels sa nature l'expose. Cette morale étoit grande, sublime et digne dans tous les tems de l'homme religieux ; mais lorsqu'il se trouve d'ailleurs, comme il l'étoit alors, accablé du poids de ses misères, ces sentimens si grands sont moins ceux de la religion que ceux du désespoir ; ces idées ne sont plus que les effets d'une passion chagrine dont les suites, comme on a vu, deviennent funestes à la société; le dogme de l'avenir dans des esprits ainsi disposés, loin d'être utile et nuisible, n'est plus qu'un poison lent qui mine et qui détruit peu-à-peu l'esprit de société.

Tel a été le sort des hommes ; cet esprit mélancolique les a conduits insensiblement, comme on a vu, à cette vie errante, sauvage, barbare et déraisonnable où toute l'antiquité se souvient d'avoir langui, et où tant de nations se trouvent encore plongées. Ce n'est qu'à l'aide du tems qui peu-à-peu a affoibli ces idées, que quelques familles ou peuplades guidées par leur vie errante, sont arrivées dans des climats plus doux, plus tranquilles, plus heureux, et s'y étant arrêtées, ont présenté le spectacle d'une nation fixe et sédentaire. Mais que l'on ne s'imagine pas que cet état ait pu se former de lui-même et tout d'un coup, le goût de la vie errante

fortifié par l'habitude et par des idées religieuses, a dû dissoudre plusieurs fois les peuplades que le hasard seul avoit formées; il a dû présenter des obstacles fréquens à la stabilité des premières sociétés; enfin quelque génie puissant s'étant apperçu de la source du mal, a travaillé de concert avec le tems à détourner l'esprit des peuples des idées sombres et farouches que leur chagrin et leur religion excessive leur inspiroient. Il semble que le moyen le plus naturel qu'un législateur dût prendre eût été de multiplier les instructions, de faire servir la religion elle-même à réprimer la religion, et d'inspirer aux peuples des maximes plus douces, plus raisonnables et plus tranquilles. Il est sans doute impossible de dire pourquoi cela ne s'est point fait; il faudroit pour cela connoître les circonstances où l'homme étoit alors, le dégré de sociabilité dont il étoit devenu susceptible, et même le détail de ses erreurs, la nature de ses opinions; nous sentirions peut-être alors que les moyens que nous imaginons étoient impraticables, et que la police n'a pu trouver de moyen plus efficace pour attacher l'homme à son état présent, que de lui faire perdre de vue ou de lui voiler l'avenir.

II. Pour parvenir à cette fin il ne fallut qu'inspirer aux hommes du goût pour la culture des

terres, premier moyen qui dut les rendre entièrement sédentaires; l'occupation que l'agriculture leur donna, l'aisance et l'abondance qui en furent les suites les attachèrent au sol, et le travail affoiblit peu-à-peu en eux les idées tristes dont ils avoient été presqu'en naissant préoccupés; ce que la religion avoit de plus lugubre ne fit plus l'unique objet des méditations, on pensa à d'autres choses qu'à l'avenir, et la religion elle-même fut remise en dépôt à quelques hommes qui en furent plus particulièrement chargés. Ce fut alors que la police et la religion presque toujours alliées ensemble dans ces tems anciens, se virent en possession d'administrer les instructions aux sociétés, et de diriger le culte de la manière la plus utile ou la plus convénable aux besoins de la société et aux objets vers lesquels on voulut tourner les esprits.

L'institution des mystères doit donc être regardée comme un des plus grands ressorts qui après avoir lié l'homme à la société et l'avoir rendu agriculteur, le fixa dans sa demeure et forma des nations policées. Il est vrai que cette institution n'a pas moins contribué à l'ignorance des peuples à l'égard de la religion; mais ce malheur seroit arrivé tôt ou tard quand bien même l'homme fût resté dans sa vie errante et

mélancolique;

mélancolique; la politique en lui cachant les dogmes religieux n'a fait que prévenir l'effet du tems. Il falloit pour faire oublier à l'homme ses effrayantes chimères et les objets lugubres qui l'occupoient, le ramener à l'ignorance; c'étoit peut-être le seul moyen de le changer et d'en faire un être nouveau. En effet nous voyons que tous les peuples qui n'ont point eu de mystères ont été les seuls qui aient persévéré dans une vie errante, farouche, et qui soient restés sauvages et barbares jusqu'à nous.

Cicéron, et toute l'antiquité avec lui, a donc eu raison de dire que c'étoient les mystères qui avoient tiré l'homme d'un état farouche et barbare pour le civiliser, pour adoucir ses mœurs, et pour l'amener aux vrais principes de la société (1). Il n'est point de peuple chez qui les mystères furent en plus grande vénération que chez les Athéniens; ils s'y célébrèrent pendant plus de deux mille ans avec une pompe très propre à entretenir le respect qu'on avoit pour eux; les magistrats y présidèrent longtems. C'est sans doute à ces circonstances que l'on peut attribuer la douceur, la politesse, la vivacité, la gaieté et cet esprit d'urbanité qui distingueront toujours les Athéniens des autres peuples de la Grèce. Les

(1) *Cicero de legibus, lib. II.*

mystères, dit Epictète, ont été établis pour régler la vie de l'homme, et pour en écarter les désordres.

Il est vrai que l'antiquité ne nous dit point que la vie sauvage des premières nations ait été une vie religieuse, et que leurs désordres aient été les fruits de leur tristesse. Mais écoutons Denis d'Halicarnasse : » Qu'on ne s'imagine point, nous dit-» il, que j'ignore qu'il y a des fables utiles aux » hommes : les unes sont destinées à représenter » les œuvres et les effets de la nature par un sens » caché et allégorique, d'autres ont été inventées » pour consoler les hommes dans leurs malheurs, » pour adoucir leurs peines, pour les délivrer des » troubles de l'esprit et des craintes, pour leur » ôter des opinions nuisibles et déraisonnables, » enfin pour quelque autre utilité ou convenance. » Je sais ces choses aussi bien qu'un autre (2) ». Ce passage est assez important pour être considéré de plus près; on y voit d'abord que les fables, c'est-à-dire le voile de la religion, avoient été inventées par des vues d'utilité relatives au bien de tout le genre humain ; on y voit qu'avant leur invention le cœur de l'homme étoit obsédé de troubles et de craintes, et que son esprit étoit rempli d'opinions nuisibles et déraisonnables, contraires à son bonheur et à sa tranquillité ; d'ailleurs Ci-

(2) *Dionys. Halicarnass. lib. II. cap. 7.*

céron nous a dit que les mystères avoient produit une vie heureuse et tranquille. Les désordres qu'ils ont fait cesser n'étoient dont point de la nature de ceux que nous montre la vie sauvage telle que nous la voyons en Amérique. Les sauvages anciens ont dû être différens des sauvages modernes; le désordre des premiers étoit plus dans leur esprit que dans leur conduite domestique; leur genre de vie étoit moins déréglé du côté des mœurs, que troublé par des erreurs et des opinions extraordinaires; aussi quels sont les moyens que l'on a pris pour régler la vie des hommes! d'une part, on s'est servi du travail, de l'autre on s'est servi du secret et du silence. Par le travail on a rendu l'homme sédentaire; par le secret on lui a fait oublier ses erreurs et ses opinions anciennes. En un mot c'est par les mystères que l'homme s'est trouvé heureux et policé.

III. Examinons maintenant quelles pouvoient être ces terreurs et ces opinions des premiers hommes. Elles devoient être tout à la fois nuisibles et religieuses; elles étoient dangereuses, puisque la police crut devoir les supprimer; elles étoient religieuses, puisque la religion les a conservées et les a communiquées à quelques hommes choisis: d'ailleurs elle exigeoit que tous les citoyens y participassent à quelques égards. Enfin c'étoit un point de religion chez les Athéniens de

faire initier aux mystères les enfans au berceau, et tous les mourans, et la négligence à cet égard passoit pour un sacrilège (3). Il y avoit selon toute apparence, quelque partie cérémonielle ou vulgaire que l'on communiquoit à ces sortes de personnes, et l'on ne leur révéloit point les secrets importans réservés pour les seuls initiés (4).

Nous appellerons cette doctrine importante que l'on cachoit au vulgaire, *la science de l'avenir*. En effet, nous avons fait voir que les dogmes de l'immortalité de l'ame et de la vie future faisoient partie des mystères. Cependant si le dogme de la vie

(3) Voyez les mémoires de l'académie des inscript. tom. XXI. p. 102. et *Terent. in Phormion, act. I. Scen. 1.*

(4) Diodore de Sicile dit positivement qu'en Crète les mystères se célébroient à la vue de tout le monde, que les initiés étoient reçus publiquement, et que l'on ne cachoit rien à ceux qui vouloient s'en instruire. V. *Diodor. lib. IV.* Il est difficile de prendre à la lettre ce récit de Diodore; des mystères que l'on révele à quiconque veut les entendre, ne sont plus des mystères: il faut donc entendre ce qu'il dit des cérémonies et non des dogmes secrets. Il peut se faire qu'on expliquât les cérémonies relativement à l'histoire connue de Jupiter, de Cérès, &c. on y joignoit peut-être quelque instruction morale; d'ailleurs on a tout lieu de croire qu'il y avoit un nombre d'initiés à qui l'on ne disoit pas tout. Voyez les mémoires de l'academ. des inscript., tom. XXI. p. 104.

future eût été l'unique objet de cette science des initiés, et s'il n'y eût été question que des récompenses et des châtimens que les hommes recevront dans l'autre vie, comment supposer qu'on eût voulu faire un secret d'un dogme que la religion regarde comme propre à exciter une crainte salutaire, et à contenir les passions des hommes, et par conséquent à les rendre plus sociables? Cette partie de la science de l'avenir n'eût vraisemblablement point été mise sous le secret si elle n'eût pas été jointe à quelques autres opinions dangereuses. Aussi voyons-nous en effet que le dogme de la vie future avoit transpiré de toutes parts, et que cette partie des mystères n'étoit plus un secret.

Quelle étoit donc la partie vraiment dangereuse des mystères? un passage de Denis d'Halicarnasse doit nous la faire découvrir. Peu de lignes après l'endroit que nous venons de citer, il dit: « qu'il n'y a que des philosophes qui » puissent sans se choquer recevoir l'intelligence » du sens et du secret des fables, tandis que » le vulgaire seroit choqué de ce qu'on lui » diroit des malheurs arrivés aux dieux en » prenant les choses à la lettre ». Ce passage au premier coup d'œil paroît avoir peu de rapport à notre sujet, il paroît même inintelligible. Le peuple n'ignoroit pas les mal-

heurs arrivés à ses dieux? toutes les nations payennes en étoient instruites; la plûpart de leurs fêtes, comme on a vu, retraçoient leurs infortunes; le peuple les célébroit par ses larmes, il n'avoit garde d'en être scandalisé quoiqu'il prît leurs histoires à la lettre; mais les philosophes n'y voyoient que l'histoire de la nature, une théologie obscure et cachée; selon lui les guerres d'Osiris et de Typhon, les calamités dont elles accablèrent le monde, n'étoient que les combats des intelligences supérieures (5). Les guerres des dieux et des géans n'avoient, comme on l'a prouvé, pour base qu'un dogme pareil, puisque Platon condamne le langage des poëtes qui ont chanté les victoires et les défaites de ces dieux; il dit » que ces discours sont durs » à entendre, et qu'il n'en doit point être » question dans une ville policée; que la di- » vinité est bonne et la source unique de tout » bien, et qu'enfin il n'en faut parler que » selon ce qu'elle est, sans lui attribuer les » malheurs du monde, dont la cause, telle » qu'elle puisse être, est ailleurs que dans la » divinité (6). »

(5) V. *Plutarch. de Iside et Osiride. Idem de Oraculis*, &c. *Euseb. præparat. evang. lib. I. cap.* 10. *et lib. III. cap.* 1.

(6) *Plato de Republiq. lib. II.*

Il ne faut donc point non plus prendre à la lettre ce que dit Denis d'Halicarnasse, mais il faut lui donner le seul sens qui peut rendre raisonnables celles de ses impressions où l'on peut soupçonner du mystère. L'histoire des dieux avoit non-seulement rapport au passé, comme le dit Denis d'Halicarnasse et bien d'autres avec lui, mais encore elle avoit rapport au futur. Les dieux avoient été autrefois malheureux, c'est ce que le peuple sçavoit; mais ils devoient encore l'être un jour, c'est ce que le peuple ne sçavoit pas, et c'est ce qu'on vouloit lui cacher. Tout le monde en Grèce sçavoit, par exemple, qu'Uranus avoit été détrôné par Saturne; que Jupiter avoit été autrefois attaqué par les géans; mais comme nous le verrons bientôt, ce n'étoit que par les mystères que l'on sçavoit que Jupiter seroit enfin chassé du ciel par un autre dieu. Pour quitter le style allégorique, tout cela signifie que les mystères avoient non-seulement rapport aux anciens malheurs de l'univers dont le peuple sçavoit au moins une partie, mais encore qu'on y annonçoit ses malheurs à venir; et c'étoit-là ce qui rendoit la science de l'avenir dangereuse et nuisible à la société. Le faux Esdras semble nous fournir un exemple de l'esprit mystérieux qui cachoit aux hommes le sort futur du monde. Dieu lui dit : *mon jugement approche, je ne*

l'ai dit qu'à toi et à un petit nombre d'hommes semblables à toi (7).

IV. Le dogme de la vie future dans les premiers âges du monde renouvellé, n'étoit point un dogme simple, il étoit uni inséparablement avec un systême apocalytique qui, menaçant tous les jours les hommes de la fin de l'univers et de la descente d'un dieu qui devoit venir les juger, les tenoit toujours dans une attente redoutable, et en remplissant les esprits de terreurs et d'opinions extravagantes, empêchoit les sociétés de se rallier, de travailler à leur bonheur et de songer à l'avenir. On voit qu'il étoit nécessaire de dérober un pareil systême à la connoissance des hommes, lorsqu'on voulut les engager à former des établissemens solides sur la terre: c'est-là, comme nous dirons par la suite, la cause du silence profond que l'on voit régner dans les livres de Moyse sur le dogme de la vie future et sur l'immortalité de l'ame, silence dont tant de gens on voulu se prévaloir contre ce dogme ancien.

Non-seulement il étoit d'une politique sensée et favorable à la société, comme étoit vraisemblablement dans son origine celle de notre ancien hémisphère, de cacher au peuple un sys-

(7) *Esdras, lib. IV. cap. 8. vs. 61.*

tême insociable et dangereux par les inductions que les hommes en tiroient ; peut-être même la politique eût-elle mieux fait de les supprimer totalement, vû que la folie de ce systême est égale à son danger. Si l'on n'a point pris ce parti ; si au contraire on l'a transmis dans les mystères comme un point essentiel de la religion, cela prouve combien l'esprit des hommes en a été affecté ; ceux qui ont d'ailleurs assez de force de génie pour oser entreprendre de rendre les hommes heureux sur la terre en les rendant sociables, nous montrent invinciblement par-là qu'ils ont été eux-mêmes intimement convaincus de ces opinions.

V. Jugeons par quelques anecdotes particulières arrivées bien des siécles après l'institution des mystères, du danger qui résulta de ces dogmes de l'avenir que l'on n'avoit point osé totalement supprimer ; ce secret fatal étant venu à percer porta le trouble dans les sociétés, et devint funeste pour ceux qui en furent instruits. Lorsque la doctrine de l'immortalité de l'âme et de la vie à venir eut été répandue par les ouvrages de Platon, la beauté de ce systême le fit accueillir avec le plus grand empressement ; les philosophes le méditèrent et le répandirent à leur tour. Que résulta-t-il de cette découverte ? Cléombrote d'Ambracie ne sait pas plutôt que

son ame est immortelle, qu'il monte sur une tour, et se précipite pour arriver plus promptement à la vie future (8). A Cyrène, Hégésias, philosophe, ayant tenu école sur la matière, ses disciples se tuèrent pareillement pour sortir de cette vie malheureuse et passagère, et pour parvenir à celle que leur maître leur promettoit (9). Enfin cette sublime doctrine se changea en moins d'un siécle en une maladie épidémique si dangereuse que Ptolomée Philadelphe défendit de l'enseigner de peur qu'elle ne dépeuplât ses états: alors les poëtes de sa cour entrant dans les vues de ce prince n'oublièrent rien pour décrier cette opinion et la rendre ridicule, afin que les peuples n'en fussent plus les victimes (10). Cependant la doctrine de Platon n'avoit rien qui pût conduire à ce délire meurtrier : elle est bien éloignée d'ordonner ou de conseiller aux hommes d'attenter à leurs jours : au contraire, elle enseigne que la vie est un passage, mais qu'il n'est point permis à l'homme de quitter son poste sans la volonté de Dieu; c'étoit aussi une des leçons que l'on donnoit dans les mystères. Cicéron parlant de même des misères de la vie et de la félicité de

(8) *Lucian. in Philophat.*

(9) *Valer. Maxim. lib. VIII. cap. 9. §. 6.*

(10) V. l'argument du dialogue de Phedon, par Dacier.

l'avenir qu'il appelle une véritable vie, arrêtoit les transports de ceux qui se vouloient hâter d'y parvenir, par ces mots remarquables : » Ceux, » dit-il, qui sont vraiment religieux doivent con- » server le plus qu'ils peuvent leurs ames dans » leurs corps ; il ne faut point quitter la terre » sans l'aveu de celui qui nous y a fait naître, » de peur qu'il ne semble que nous voulions nous » débarrasser du fardeau de l'humanité que Dieu » nous a imposé (11) ».

Lorsqu'on réfléchit qu'au tems de Platon et de Ptolomée la nature entière étoit calme et paisible, et que cependant un grand nombre d'hommes ont porté jusqu'à la frénésie le dégoût de la vie ; si l'on se transporte ensuite aux premiers tems du monde renouvellé, que l'on juge à quels excès le dogme de la vie future a dû porter le genre humain accablé de ses misères, effarouché par la terreur, et consterné par le chagrin ! Ainsi la police primitive, lorsqu'elle eut acquis quelque pouvoir sur les hommes, n'a point eu d'autre parti à prendre que celui que nous venons de voir prendre à Ptolomée Philadelphe.

VI. Rien ne prouve mieux les effets dangereux du dogme de la fin du monde, que le spectacle des nations chez lesquelles ces idées apocalypti-

(11) *Cicero Somnium Scipion.*

ques n'ont point été supprimées ou voilées par la police; on ne les retrouve que dans l'Amérique et chez les peuples du Nord. A la fin de chaque siécle la religion annonçoit aux Mexicains la fin du monde, ce qui se faisoit sans feinte et sans mystère; le peuple alors, comme on a vu, brisoit ses meubles et ses ustensiles de ménage qu'il jugeoit désormais inutiles. La dernière nuit de se siécle étoit consacrée aux larmes et à la désolation. Cette politique qui permettoit que l'on annonçât au peuple sa destruction, étoit bien moins sage que celle de l'Egypte où l'on cachoit au vulgaire le motif de la veillée ou de la fête des lumières; on s'efforçoit alors de changer la nuit en un beau jour (12). On peut en dire autant des jeux séculaires des Romains. A Athènes le cinquiéme jour des fêtes Eleusiennes étoit précédé d'une veillée funèbre : on y représentoit la recherche de Proserpine avec des flambeaux, et l'on affectoit d'imiter la tristesse de Cérès; c'étoit, disoit on, le jour le plus solemnel de la fête; on rappelloit dans cette nuit l'enlèvement de cette déesse par Pluton; et c'étoit le Lampadophore qui conduisoit alors la procession, il représentoit le soleil.

Au Pérou, les éclipses annonçoient au peu-

(12) *Herodot, lib. II.*

ple l'instant de la fin du monde ; et nous verrons que chez nos anciens le même motif étoit bien la raison secrette de leurs extravagances en ces occasions, mais il étoit caché sous des allégories que le peuple n'entendoit plus ; on lui avoit laissé ses usages, mais on avoit eu l'adresse de lui en cacher peu-à-peu les motifs, et d'en dénaturer les principes; presque toutes les fêtes des Egyptiens, des Grecs et des Romains nous montrent la vérité de cette conjecture. Tout ce que les Grecs rapportoient sur les malheurs de leurs dieux, et sur leurs guerres, en un mot toute cette partie de leur mythologie n'avoit pour objet que l'avenir ; on attendoit un jour fatal où les géans devoient attaquer les dieux de nouveau, les vaincre, et remplir l'univers de désordres et de maux; la nature entière avec les intelligences qui la gouvernent, devoient un jour succomber. Peut-on, après cela, s'étonner si des pays où de tels systêmes étoient publics, connus de tout le monde, ont été plongés dans la barbarie ?

VII. Varron distingue trois théologies, la *mythologique*, la *physique* et la *civile*; la première est celle des poëtes et du peuple dont on pouvoit parler publiquement et sur les théâtres; la seconde traite des dieux, de leur nature, de leur essence, de leur éternité, de leur durée; on ne doit en parler que sur les bancs de l'é-

cole et non en public et au barreau ; c'est là connoissance de l'univers. Enfin la troisième n'a pour objet que l'extérieur du culte, les sacrifices, c'est la religion civile (13).

Ainsi nous ne manquerons point de secours pour justifier le sens que nous avons donné aux différentes expressions de Denis d'Halicarnasse. Cicéron nous dit que les mystères expliqués et rappellés à un sens raisonnable font plus connoître la nature des choses (*natura rerum*) que celle des dieux (14). Que faut-il donc entendre ici par la nature des choses, sinon quelque théologie relative à l'univers, qui embrasse toutes les choses qui ont rapport non-seulement à sa forme et à sa disposition, mais encore les importans problêmes de son origine, de son antiquité, de sa durée et de sa fin? c'étoient sans doute ces questions obscures et intéressantes qu'il étoit dangereux de faire connoître au peuple, et que devenu par la suite plus éclairé, il estimoit lui-même qu'il n'étoit point religieux d'approfondir (15). Cette étude de l'univers conduisoit d'ailleurs à rendre raison

(13) *Prima theologia accommodata est ad theatrum, secunda ad mundum, tertia ad urbem.* V. *Varro apud Augustin. de Civitate Dei. lib. IV. cap. 8.*

(14) *Cicero de natura deorum, lib. I.*

(15) *Plato de legibus, lib. VII.*

des phénomènes et des révolutions physiques, et à chercher ensuite le principe du bien et du mal, qui a été le problême de tous les âges et l'écueil contre lequel tous les hommes ont échoué, soit qu'on ait fait un dieu seul dispensateur d'une jutstice terrible, et l'arbitre unique des destins de l'univers, soit qu'on lui ait donné, comme les mages, un adversaire pour le combattre et détruire perpétuellement son ouvrage.

Cependant il paroît que ce n'étoit point cette question particulière que la religion vouloit cacher au peuple pour n'en parler qu'aux initiés, il auroit fallu pour cela traiter de l'essence et de la nature de la divinité, ce que, suivant Cicéron, l'on ne faisoit point dans les mystères, et sans doute pour de bonnes raisons, vu que l'homme ne peut atteindre jusques-là par les lumières naturelles. Peut-être pensoit-on d'ailleurs que le dogme des deux principes n'étoit point en lui-même contraire à la tranquillité des sociétés ; c'est apparemment pour cette raison que nous trouvons ce dogme si universellement adopté des anciens peuples. En effet qu'importoit aux vues de la police de ces tems-là comment on expliquoit le principe du mal, pourvu qu'on ne prédît point ce mal et qu'on ne jettât point l'épouvante dans la société par l'attente de nouvaux malheurs; ce devoit donc être, selon les

apparences, cette seule attente dont les mystères étoient essentiellement dépositaires. Nous avons déja vu qu'ils étoient dépositaires de la destinée des hommes après la mort, ils l'étoient encore de la destinée de tout l'univers; et leur secret sur *la nature des choses* que pouvoit-il être, sinon que tout étoit périssable et que tout devoit périr un jour?

Les voyageurs modernes nous apprennent que les lettres de la Chine parlent très-peu de la vie future; mais toutes les sectes Indiennes qui se sont établies dans cet empire, entretiennent leurs sectateurs du sort des hommes dans l'autre vie, ce qui donne lieu à une foule de pratiques, d'abstinences et d'austérités auxquelles les dévots se soumettent. Les Bonzes donnent au peuple des spectacles de ce qu'on sera après sa mort; les uns s'y voient pauvres, malades, infortunés; d'autres s'y voient ministres, rois, empereurs; sur quoi un auteur chinois se plaint que ces spectacles disposent le peuple à la révolte, vû que ces préventions lui font prendre les armes, le rendent hardi et téméraire, lui font chercher la mort comme l'introduction à une meilleure vie. En effet on dit que ces séditions religieuses ont fait périr des millions d'hommes en ce pays; ces fanatiques mouroient en criant aux bourreaux : » Frappez, » nous mourons contens, nous allons entrer dans

» un

» un séjour délicieux où Foë doit nous rendre heureux (16) ». Que peut la police sur des hommes que le fanatisme enivre au point de courir à la mort ?

Les lamas, ou prêtres du Thibet font au peuple un mystère de la religion (17). Au Japon la religion du Sintos, qui est la plus ancienne de ce pays, est un secret pour le peuple ; les prêtres ne parlent qu'à leurs disciples de l'origine du monde ; ceux - ci en s'initiant s'engagent à ne rien révéler (18). On voit donc que la science de l'univers est au Japon comme ailleurs un objet mystérieux ; le voyageur qui nous apprend ces particularités ne dit point qu'on y parle de la fin des choses, il ajoute au contraire que les Sintoïstes ont peu d'idées de l'immortalité de l'ame et d'un état futur. Si ces peuples ont toujours été dans l'état où on nous les représente, ce qu'on ne peut guère supposer, ils ont eu sans doute une science ou une théologie bien plus complette ; il vaut mieux croire qu'on a si bien conservé le secret, que les prêtres eux-mêmes l'ont à la fin oublié. Il n'en est point de même des nouvelles sectes étrangères établies au Japon ; elles font

(16) Hist. général. des voyages, tom. VI. in-4°. pag. 322. 329. 340.

(17) Hist. général. des voyages, tom. VII. p. 127.

(18) Kempfer. liv. III. chap. 1.

toutes des pénitences, des austérités et des pélérinages en vue de la vie future, et elles se livrent à des extravagances dont j'ai déja tracé le tableau révoltant (19).

VIII. Consultons maintenant la philosophie lorsqu'elle s'est livrée à l'étude de la nature, et par ses opinions jugeons un peu des mystères dont elle avoit en partie arraché le secret. On voit que les sectes des philosophes se réunissoient à croire que l'univers changeroit après une certaine révolution d'années; on varioit dans les calculs que l'on osoit en faire, mais toutes les sectes ont donné des tableaux frappans et terribles de ce qui devoit arriver dans les derniers tems, et de l'âge d'or qui devoit renaître. Le sage Platon prédisoit le dépérissement du monde et sa fin; le grave Séneque faisoit ses délices de cette contemplation funèbre; chacun donnoit des garans de sa doctrine apocalyptique; les uns citoient des prêtres Etrusques ou des Druides; d'autres des prêtres d'Egypte ou de Chaldée; d'autres s'appuyoient même du sentiment des peuples barbares. Aussi est-il arrivé que les premiers empereurs de Rome voyant leur capitale et leur empire troublés par ces systêmes qui commencèrent à se répandre parmi le peuple de leur tems, et à se montrer à visage

(19) Hist. du Japon de Charlevoix, discours préliminaire, chap. 13.

découvert, chassèrent de Rome et d'Italie les philosophes, ainsi que les mathématiciens et les chaldéens, comme des gens qui troubloient le monde par leurs systêmes, leurs calculs et leurs prédictions (20). L'esprit qui détermina la conduite de ces princes étoit le même que celui qui avoit fait instituer les mystères, ils croyoient devoir sévir contre ceux qui les divulguoient. Nous nous étendrons ailleurs sur les systêmes effrayans de ces philosophes; il nous suffit ici de les annoncer et de dire que ces systêmes avoient leur source dans les mystères.

Nous avons parlé ci-devant de la secte des Orphiques; on peut aussi la regarder comme une secte philosophique et même comme la plus ancienne de toutes : les sectes postérieures n'ont fait que l'imiter en bien des choses, elles ont adopté ses idées, et elle-même s'est souvent alliée avec les Pythagoriciens et les Platoniciens. Mais cette secte des Orphiques ayant été particulièrement consacrée au culte de Bacchus et en ayant administré les mystères, nous devons la consulter comme la dépositaire des secrets de la religion ainsi que de la philosophie. C'étoit un

(20) Suétone dit que sous Caligula, des Maures et des Egyptiens célébroient pendant la nuit les mystères infernaux.

point de leur croyance que le régne de Jupiter sur les dieux et sur les hommes devoit cesser un jour, et qu'alors ce seroit Bacchus qui régneroit à sa place et qui rameneroit l'âge d'or (21). Ils adoptoient d'ailleurs, ainsi que le peuple, ce qu'on débitoit des anciens régnes et des guerres des dieux ; ils poussoient même la succession des dieux plus loin que les autres ; ils disoient que *Phanès* avoit été leur premier souverain ; que la nuit lui avoit succédé ; que son régne avoit été suivi par celui d'*Ouranos*, qui fut détrôné par Saturne, et celui-ci par Jupiter. Ces révolutions et ces successions à l'empire du monde n'étoient donc point un systême qui fût particulier aux Orphiques ; tout le paganisme étoit instruit des régnes successifs des anciens dieux, de leurs guerres, de leurs attentats les uns sur les autres, ainsi que de toutes les calamités que leurs discordes avoient répandues sur la terre. Mais cette autre révolution qui menaçoit le dieu régnant, n'étoit point une notion vulgaire ; il est vrai qu'on entrevoit une idée semblable dans Hésiode, et qu'on la voit plus clairement dans Eschyle, mais le premier n'en parle qu'avec une restriction qui détruit la prédiction même. Jupiter, suivant Hésiode, devenu souverain des dieux, épousa *Métis*

(21) Mém. de l'académ. des inscript., tom. XXIII. p. 265. *Proclus in Timæum, lib. V.*

qu'il rendit mère de Minerve ; mais les destinées ayant annoncé que le fils qu'elle mettroit ensuite au monde seroit souverain des dieux et des hommes, Jupiter le renferma au dedans de lui-même pour prévenir cet accident (22). Quant à Eschyle qui en parle dans la bouche de Prométhée d'une manière très-claire, celui-ci dit à Mercure : » Vous » autres ministres des nouveaux dieux, enivrés » de la gloire de servir votre tyran (Jupiter), » vous le croyez assis sur un trône inébranlable ; » j'en ai déja vu deux qui ont été chassés, et » bientôt je verrai tomber le troisiéme. Vous » croyez, vous autres dieux nouveaux, que le » palais où vous faites maintenant votre séjour » est exempt de chagrins, tandis que j'en ai déja » vu chasser deux souverains, et que je sais que » le troisiéme qui y régne aujourd'hui en sera » honteusement chassé à son tour (23). Il est » certain que le poëte fut accusé d'avoir révélé » dans les pièces le secret des mystères, et qu'il » courut risque de la vie ».

Les mystères des Orphiques avoient donc un objet d'attente assez semblable à celui des peuples du Nord qui s'imaginoient que l'empire de leurs dieux ne subtisteroit pas toujours,

(22) Mémoire de l'acad. des inscript., tom. XVIII. p. 8. et 20, tom. XXIII. p. 266.

(23) *Eschyl. Prometh. vinct. vers.* 930.

et périroit avec l'univers qui prendroit ensuite une face heureuse. Cette doctrine est tout-à-fait conciliée par cet oracle du destin dont parle Ovide (24), qui dit que Jupiter n'ignoroit pas qu'un jour le feu embraseroit le ciel, la terre et les mers, et consumeroit même le palais des dieux. Cette doctrine des Orphiques ressemble d'ailleurs à celle des Indiens sur les changemens de forme et sur les générations déja si multipliées de leur dieu Vistnou, qu'ils prétendent devoir encore revenir un jour sous la forme d'un cheval qui n'aura pas plutôt mis le pied sur la terre qu'elle s'enfoncera sous les eaux. Malgré l'absurdité de ce systême Indien, il ne laisse pas d'être plus vraisemblable que celui des Orphiques, en ce que les incarnations du dieu Vistnou, ne présentent point des dieux différens, mais le même dieu sous diverses formes. On peut encore comparer ce systême de la destruction de l'univers et des dieux mêmes, avec ce que nous avons rapporté ci-devant de la mythologie des Scandinaves contenue dans l'Edda, par laquelle les dieux sont menacés de devenir à la fin des tems les victimes de leurs puissans ennemis.

Les Orphiques et tous les anciens n'ont mul-

(24) *Ovid. metamorph., lib. I. fab. 9. vs. 50.*

tiplié les dieux qu'en se perdant dans le labyrinthe de l'écriture emblématique des premiers âges dont ils ont personnifié tous les signes; ils ont fait autant d'êtres différens de tous les attributs, et de toutes les situations allégoriques qui avoient rapport au même être ou au même sujet: telle est la véritable origine du Polythéisme; en effet c'est une vérité dont les sçavans modernes et même quelques anciens se sont apperçus, que tous les dieux rentrent les uns dans les autres, et qu'ils se confondent perpétuellement. On le remarque facilement dans ce systême des Orphiques où l'on nomme *Phanès* le premier souverain des dieux (25), et où Bacchus devoit être le sixiéme. Mais Phanès et Bacchus sont les mêmes selon Diodore de Sicile; Bacchus dans la doctrine des Orphiques n'étoit qu'Osiris régénéré; mais Osiris, qui pour les Egyptiens étoit l'être suprême, pouvoit-il être autre chose que Jupiter, dieu souverain chez les Grecs? Bacchus qui détrône Jupiter n'étoit donc qu'Osiris qui détrône Osiris. C'est donc pour se délivrer de ce cahaos théologique que les Orphiques et tous les anciens mystiques avoient imaginé toutes ces idées de générations et de successions des dieux, adoptées par quelques spéculateurs et même par des philosophes

(25) Saturne, comme on l'a dit ailleurs, étoit aussi appellé *Phainon*.

qui ont donné ces rêveries pour des mystères sublimes ; mais ces rêveries absurdes n'étoient pas l'ancien objet des mystères ; on y expliquoit la succession des choses, et les malheurs du monde, et non la succession et les malheurs des dieux. Ainsi pour donner du sens aux six successions ou dynasties des Orphiques, nous dirons qu'ils pensoient que le monde avoit déjà passé par quatre périodes différens ; qu'on vivoit dans le cinquième qui devoit faire place à un sixiéme (26).

Cette chronique des Orphiques ressemble en-

(26) M. l'abbé Souchai, dans sa dissertation sur les hymnes des anciens, insérée dans les mémoires de l'académie des inscriptions, tom. XII. pag. 3, entrevoit dans les hymnes d'Orphée des caractères de théurgie, science obscure qui prétendoit par des invocations faire descendre les dieux dans leurs simulacres, et changer les idoles en divinités La théurgie savoit aussi l'art de forcer les dieux à être favorables aux prières, par le moyen des rites, des parfums, des fumigations et des offrandes dont ces prières étoient accompagnées. Pausanias dit que les hymnes d'Orphée étoient les plus religieuses et les plus saintes de toutes. Ce n'étoient que des prières que les initiés faisoient aux dieux pour les rendre favorables, et pour écarter les maux. Toutes les hymnes des poëtes sont indignes de la divinité : celles d'Orphée sont des invocations vives et pressantes, par lesquelles on croyoit dans le paganisme que les dieux obéissant à la voix des hommes alloient en effet se manifester.

core à celle des Bramines qui disent que le monde a été détruit et renouvellé six fois, et qu'il le sera encore lors de la descente de Vistnou.

IX. Nous allons encore porter le flambeau dans les ténèbres de cette physique et de cette théologie embrouillées en considérant une particularité des mystères. Plutarque nous apprend que dans les mystères d'Osiris, on disoit aux initiés qu'Osiris étoit le dieu des morts, qu'il régnoit sur eux, et que ce dieu étoit le même que Pluton (27). Cet auteur s'explique en disant qu'Osiris étoit le dieu des bienheureux, de ceux qui, dégagés des liens du corps, après avoir bien vécu sur la terre, iront dans un lieu où ils seront sans passions et sans formes possibles, et où ils adoreront ce dieu suprême, l'aimeront comme la beauté unique, et le contempleront sans jamais en être rassasiés. La conséquence que nous pouvons tirer de ce langage, c'est qu'Osiris étoit dans les mystères Egyptiens le dieu de la vie future, et qu'ainsi aux yeux des initiés, il devoit nécessairement se confondre avec Pluton qui étoit regardé comme le dieu de l'autre vie, comme le dieu de la fin des choses, enfin comme un dieu qui, de même que Saturne, présidoit à la fin des pé-

(27) *Plutarch. in Iside et Osiride.* Mém. de l'acad., tom. III. p. 9.

riodes. Il en devoit être en Grèce de même de Cérès et de Proserpine, dont l'histoire se gravoit sur les tombeaux (28).

Mais quelle sensation cette doctrine Egyptienne devoit-elle faire sur ceux qui regardoient Osiris et Pluton comme des êtres fort différens, et qui n'avoient pour le dernier que des sentimens de répugnance et d'aversion? Le même Plutarque nous dit qu'il y avoit des personnes pour lesquelles Osiris et Pluton tenoient lieu du bon et du mauvais principe des Perses qui opposoient de même leur Oromaze et leur Arimane: ils croyoient qu'ils étoient alternativement vainqueurs et vaincus; mais ils pensoient qu'au bout d'un tems fatal et prédestiné qu'ils estimoient de neuf mille ans, Osiris devoit pour jamais triompher de Pluton; que celui-ci seroit détruit et anéanti, et qu'alors les hommes changeroient de nature, et deviendroient parfaitement heureux.

Quoi de plus contradictoire que ces deux théologies! Dans l'une, Pluton combat Osiris, celui-ci détruit Pluton; et dans l'autre, Osiris et Pluton ne sont qu'un seul et même dieu. Aussi Plutarque nous dit qu'il répugnoit beaucoup aux initiés d'apprendre que le grand, que le saint Osiris fût un dieu infernal et souterrain, et que

(28) Mém. de l'académ., tom. IV. p. 660.

cet article des mystères étoit un des plus redoutables et des plus cachés, qu'on le déguisoit avec tout le soin possible, et qu'on ne le disoit même aux initiés qu'en courant (29). Mais doit-il être pour nous bien difficile d'appercevoir la source de ces contrastes qui étoient réellement de nature à effrayer les initiés, et qui nécessairement devoient à la fin embrouiller les théologiens eux-mêmes? C'est qu'on avoit multiplié les êtres en considérant la divinité, tantôt relativement au monde présent, tantôt relativement au monde futur; c'est qu'à l'égard du monde futur, on avoit encore soudivisé la divinité, tantôt sous l'aspect de la vie heureuse qu'elle destine aux bons, tantôt sous l'aspect de la vie malheureuse qu'elle réserve aux méchans. Enfin on l'avoit encore partagée et opposée à elle-même, en la considérant successivement dans le passé qui n'est plus, dans le présent qui s'écoule et se détruit, et dans le futur qui absorbera et renouvellera toutes choses, et qui se dévorera lui-même.

Envisageons toutes ces diverses situations de la divinité comme ayant été la matière d'autant de drames théologiques et de spectacles figuratifs; représentons-nous la multitude et la diversité

(29) *Plutarch. in Iside et Osiride.*

des formes, des noms et des attributs qu'on a dû lui donner d'après les circonstances, et nous verrons dans la divinité un acteur, qu'on me permette ce terme, chargé tour-à-tour de tant de noms et de tant de rôles différens, qu'à la fin on a méconnu son véritable nom, et que l'on n'a pu se rappeller et se figurer l'unité et la simplicité de sa nature et de son caractère. Tour-à-tour la même divinité sembloit bonne et mauvaise, étoit aimée et haïe; revêtue du nom et des qualités de Pluton, elle étoit le mauvais principe; sous le nom d'Osiris, elle étoit le bon principe et la bienfaitrice des hommes. Autant de rôles on faisoit faire à la divinité, autant elle faisoit naître de sensations opposées dans les spectateurs; ils voyoient toujours plusieurs êtres lorsqu'il n'y en avoit réellement qu'un seul; et c'étoit cet être unique qu'on aimoit et qu'on détestoit, qu'on louoit et qu'on maudissoit alternativement; et ce qui est encore plus étrange c'étoit cet être unique qui se haïssoit lui-même, qui se combattoit, qui se détruisoit, qui se reproduisoit, et qui, par une suite de la même illusion, sembloit alternativement heureux et malheureux, vainqueur et vaincu (30).

(30) L'oracle d'Apollon à Claros dit que l'Etre suprême s'appelle *Jupiter* au printems, *Soleil* en été, *Jao* en automne, et *Pluton* en hyver. V. *Huet. demonst. evangel.*

X. Ramenons donc enfin la doctrine des Orphiques, et celle que l'on enseignoit dans tous les mystères à sa simplicité. Si nous lui ôtons ce grand appareil de guerres, de combats, de défaites, de détrônemens successifs des dieux, et si nous la dépouillons de ces généalogies et de toutes ces successions mystiques et illusoires, il ne restera plus rien qu'une science apocalyptique sur la durée du monde, sur ses révolutions passées, et sur les changemens qu'elle seroit encore obligée de subir. C'étoit-là en effet le véritable objet et l'unique secret des mystères; c'étoit-là ce qui faisoit appeler *Teletes* les doctrines cachées que l'on y enseignoit; ce mot signifie *les choses de la fin*, parce qu'elles étoient relatives à la fin du monde et à sa destruction. Voilà pourquoi St. Clément d'Alexandrie a dit que ce qui s'enseignoit dans les grands mystères intéressoit l'univers (31). Voilà pourquoi l'on

p. 141. Janus racontant dans Ovide les noms divers qu'il portoit, en plaisante lui même, et dit *nomina ridebis*, vous rirez des noms que je porte de *Patulcius*, de *Clusius*, &c. C'est ainsi que la grossière antiquité voulant marquer mes différens emplois, m'imposa ces noms divers.

> . . . . *Alterno voluit rudis illa vetustas*
> *Nomine diversas significare vices.*

Ovid. fast. Lib. I. §. 119.

(31) *Clemens Alex. in Stromat. V.*

s'imaginoit que la conservation des mystères étoit de la plus grande importance pour le genre humain (32). Voilà pourquoi tous les mystères avoient d'ailleurs un cérémoniel astronomique; en effet un des prêtres dans les cérémonies s'appelloit le *créateur du monde*, un autre s'appelloit le *soleil*, un autre jouoit le rôle de la *lune*. Dans les mystères de Mithras chez les Perses, les différens ordres des initiés portoient les noms des signes du Zodiaque et de diverses constellations du ciel (33).

L'illustre Warburton (34) a prétendu, comme nous, que l'objet réel des mystères étoit de révéler aux initiés le dogme de la vie future, de l'immortalité de l'ame, et des récompenses et des peines d'une autre vie; il ajoute que ces mystères avoient de plus pour objet de détromper du polythéisme et de révéler l'unité de Dieu et sa nature. Mais tout ce que nous avons dit jusqu'ici prouve d'une façon décisive que c'étoit moins la nature des dieux que la nature de l'univers et son sort futur que l'on y apprenoit à connoître; d'ail-

(32) Mém. de l'acad. des inscript., tom. XXI. p. 104.

(33) *Euseb. præparat. evangelic.*, *lib. III. cap. 12.*

(34) V. dissertation sur l'union de la religion, de la morale et de la politique tirées de l'ouvrage de Warburton sur la divinité de la mission de Moyse, et traduites de l'anglois par Silhouette, tom. I. dissert. V.

leurs toutes les expressions figurées qui y étoient d'usage, et tous les symboles qu'on y employoit et qui sont par la suite devenus eux-mêmes mystérieux et inintelligibles, n'avoient été dans l'origine que le langage des mystères et non leur objet; ce langage lui-même dans l'origine n'étoit peut-être point particulier aux seuls mystères; c'étoit, suivant les apparences, le langage vulgaire et l'écriture commune au tems de leur institution; ils doivent remonter à ces âges où il n'y avoit point d'autre style que celui des comparaisons et des allégories, et point d'autre écriture que celle des emblêmes, des symboles et des hiéroglyphes. Que signifioit ce serpent dont on voyoit presque toujours Saturne, Osiris, Isis, Sérapis, Cérès et tant d'autres dieux liés, entourés ou accompagnés? que vouloit-on désigner par ce serpent que dans les mystères de Mithras et de Sabasius, on faisoit passer dans le sein des initiés et que l'on retiroit par dessous leurs vêtemens? on s'en couronnoit la tête aux orgies, on les entortilloit autour des thyrses, on en mettoit dans les corbeilles des bacchantes. Le serpent fut le symbole de la vie et du renouvellement continuel des êtres; la physique ancienne s'imaginoit que ce reptile se rajeunissoit périodiquement de lui-même en se dépouillant de sa peau; par-là il étoit devenu le symbole de la durée des

êtres et de la régénération du monde ; il désignoit le tems sujet à des périodes réglés ; enfin il désigna le dieu du tems (35).

L'œuf mystérieux des orgies étoit le symbole du monde ; il étoit l'embléme de la génération active et passive. A Thèbes on le plaçoit dans la bouche de la divinité pour désigner qu'elle avoit créé le monde. Chez les Druides c'étoit un serpent qui produisoit et qui façonnoit cet œuf, et qui ne l'avoit pas plutôt formé que jaloux de sa production il cherchoit à le dévorer ; doctrine bizarre par laquelle on voulut sans doute montrer qu'un seul et même être étoit l'auteur et le destructeur de toutes choses, qu'il ne les créoit que pour les détruire, qu'il ne les détruisoit que pour le reproduire de nouveau ; que le commencement et la fin de toutes choses se touchoient (36). Quelle que fût leur doctrine, elle étoit funèbre puisque ces symboles se gravoient sur les tombeaux. Les dames Romaines vêtues de blanc, et des torches à la main, portoient l'œuf en procession dans les fêtes de Cérès qui étoient des jours de jeûne, dc continence et de tristesse (37).

(35) *Vossius de Idol., lib. I. part. I. cap. 3 et 5. Sanchoniath. apud. Euseb. præparat. evangel. lib. I. cap. 10.*

(36) Montfaucon, antiquité expliquée, tom. II.

(37) *Varro de re rustica, lib. I. cap. 2.*

Chez

Chez les Persans modernes au premier jour de l'année on se donne mutuellement des œufs dorés, peints et ornés singulièrement; c'est, dit-on, parce que l'œuf marque le commencement des choses; ils prétendent tenir cet usage des anciens Perses, et il y a tout lieu de le croire (38). En Moscovie et en plusieurs autres endroits de l'Europe ces œufs se donnent au tems de pâques, et sont regardés par le peuple comme un symbole de la résurrection. C'est chez eux comme chez nous un usage très-ancien dont les motifs ont pris un ton moderne (39).

Nous avons déja fait voir que le *Kteis* et le *Phallus*, ces symboles indécens, signifioient ainsi que l'œuf la succession des êtres par la voie de la génération. Tantôt ces objets servoient à représenter Dieu comme le principe de toute génération, tantôt c'étoit la génération des êtres émanés de ce dieu. Chaque renouvellement de période étoit regardé comme une génération de la nature (40). Le *Lingam*, cette figure infâme que les femmes de l'Indostan

(38) Voyages de Chardin.

(39) Cérémonies religieuses, tom. III.

(40) Dans les bacchanales et dans quelques mystères on portoit un van qui, suivant Servius, désignoit la purification de l'ame. *Servius ad Virgil. Georgic., lib. I. vs. 166.*

portent dévotement au cou, ne paroît être, comme le Phallus des Grecs, qu'un symbole de la génération des êtres (41).

Chez les Béotiens la fête des noces de Jupiter et de Junon étoit regardée comme la fête du renouvellement du monde après le déluge (42). Les Romains avoient aussi une fête des noces des dieux, qui se célébroit après le retour de l'année solaire, c'est-à-dire en janvier. Le mois qui correspondoit à celui de janvier s'appelloit *Gamelion*, ou mois de mariage chez les Grecs. En Egypte c'étoit toujours au retour des solstices et des équinoxes qu'on célébroit la grossesse et la délivrance d'Isis (43). Ce langage nous paroît aujourd'hui mystérieux et surnaturel, il ne l'étoit point autrefois pour les anciens; ils tiroient avec innoncece et simplicité leurs expressions et leurs symboles de la nature, pour

(41) Le *lingam* est une espèce d'amulette représentant les parties de la génération des deux sexes entrelacées, que les dévots du dieu *Ischuren* portent à leur cou après l'avoir acheté des prêtres.

(42) *Euseb. præparat. evang.*, *lib. III. cap.* 2.

(43) *Plutarch. de Iside et Osiride.* C'est d'après quelque idée semblable que les Juifs prétendent que les femmes stériles dont il est parlé dans la bible, sont devenues fécondes au jour de l'an. V. *Othonis Lexicon, p.* 46 *et* 333.

peindre et pour expliquer ses plus grandes opérations. Les poëtes ont cherché à les expliquer par des fables obscènes; et ce n'est que lorsque les mœurs ont cessé d'être simples que le sens de ces symboles est devenu obscur et mystérieux: la licence en abusa alors de toute manière, et les mystères se sont rendus coupables d'une foule d'abominations qu'on leur a justement reprochées. Ce seroit cependant une erreur de mesurer la dépravation des mœurs, chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, sur les excès auxquels ces symboles les portoient; la religion et surtout l'esprit des mystères qui consacroient ces usages pouvoient aussi bien faire taire la pudeur et la vertu que la raison et les mœurs, et vaincre la répugnance de l'ame aussi bien que celle du bon sens. Il n'est point en effet de sacrifice que l'homme ne soit prêt à faire en faveur de la divinité. Si l'on doutoit de cette vérité, que l'on jette les yeux sur les prostitutions religieuses et sur les sacrifices humains dont nous voyons l'antiquité souillée; la même superstition ou religion dépravée qui faisoit offrir à Carthage des enfans à Moloch, faisoit que les femmes Babyloniennes se prostituoient dans les temples, et que les Romains et les Grecs déshonoroient leurs mystères. Mais la corruption qui s'introduisit avec le tems dans les nouveaux mystères,

ne détruit point ce que nous avons dit des anciens, et prouve seulement qu'on en abusa et que leur objet fut méconnu.

XI. Ainsi ne nous arrêtons point aux abus qu'on a fait de ces différens symboles : tenons-nous en à la doctrine qu'ils représentoient ; tout s'accorde à nous confirmer quelle étoit la nature du grand systême des mystères sur tous les êtres de l'univers ; ils faisoient envisager la nature comme un grand fleuve qui s'écoule perpétuellement, qui reçoit sans cesse de nouvelles eaux, mais qui doit tarir un jour par la volonté de l'être suprême ; ils faisoient considérer le tems et ses périodes comme une suite de générations tous les jours créées et détruites dont la chaîne étoit entre les mains de l'éternel. Enfin la science de l'univers et de son sort futur étoit l'objet principal de ces fameux mystères, science importante et sublime qui eût été utile aux hommes si elle n'eût point cherché à lire dans l'avenir ; c'est en cela qu'elle étoit vicieuse en elle-même et dangéreuse relativement à l'état de l'homme en société ; c'est ce vice qui a fait perdre aux hommes le fruit de tout ce que cette doctrine contenoit d'ailleurs de bon et d'estimable, et des découvertes que l'on faisoit dans les mystères sur l'immortalité de l'ame.

Regardons donc les mystères comme le dé-

pôt funèbre de la mélancolie religieuse des premiers hommes; ceux qui en ont fait un secret méritent les louanges du genre humain; mais ils les mériteroient encore plus s'ils les eussent entièrement supprimés, et surtout s'ils eussent osé éclairer les hommes sur ce qu'ils devoient savoir, en même tems qu'ils osèrent leur cacher ce qu'ils devoient ignorer. Au reste il faut encore remarquer que ceux qui ont institué les mystères se sont peu mis en peine que l'homme crût ou non à l'éternité du monde ou de la nature; la morale n'en a pas moins profité; il est vrai que d'un autre côté l'homme est devenu polythéiste et idolâtre; mais comme la morale est de toute religion, chez les anciens elle eut toujours les vertus sociales pour objet. Les anciens législateurs en cachant à la société des objets redoutables, voulurent qu'on fût vertueux pour l'amour de la vertu et l'intérêt de l'association; ils ne bannirent point la glóire; mais Cicéron dit qu'elle n'est pas la fin de la vertu (44). Les barbares, tels que les Thraces qui conservèrent le dogme de l'immortalité de l'ame, s'en servirent pour le bien de la société; cette nation belliqueuse dans la vue d'entretenir sa bravoure, prétendoit que la valeur et l'intrépidité conduisoient seules à l'im-

(44) *Cicero de Officiis.*

mortalité. Le même esprit se trouve chez les Scandinaves qui disoient qu'après la mort le palais d'Odin n'étoit ouvert qu'à ceux qui périssoient dans les combats. Les Celtes, suivant Strabon, intrépides jusqu'à la fureur, ne craignoient que la chute du ciel.

La législation doit régler les mœurs des sujets et ne jamais se rendre complice de leurs opinions; si elle fait usage de leurs dogmes religieux ce doit être pour les tourner au profit de la société. Eusèbe nous dit que chez les Seres il y avoit une loi qui défendoit le meurtre, le vol, l'adultère et tout culte idolâtre; « ensorte, » dit-il, que dans cette vaste région vous ne » voyez ni temple, ni voleur, ni courtisanne, » ni meurtrier, et Mars ne les excite point à » la guerre et au carnage » (45). Les Chinois modernes ont des temples et des superstitions tolérés par le gouvernement qui est toujours entre les mains d'un ordre d'hommes dont l'étude de Confucius et de la morale fait l'unique religion. Au Tonquin la religion de l'état ou du gouvernement n'a ni temples, ni prêtres, ni forme de culte public; elle ne décide rien sur le sort futur des ames ni sur leur immortalité: ainsi qu'à la Chine, le roi seul offre un sacrifice au

(45) *Euseb. præparat. evang., lib. IV. cap. 10.*

souverain du ciel (46). Suivant Kempfer la religion du Sintos la plus ancienne du Japon, croit un avenir, mais ne croit point à l'enfer: selon cette religion les méchans reviennent à la vie pour expier leurs crimes; il n'y a point, nous dit-on, de religion plus douce et plus paisible, elle rejette toute mortification comme désagréable aux dieux; elle n'a ni rites, ni liturgie, ni formulaire des prières publiques; ses fêtes se passent en visites et en réjouissances; ses sectateurs s'imaginent que les dieux se plaisent infiniment à voir les hommes contens et se livrant aux divertissemens: le seul objet des Sintoïtes est d'être heureux en ce monde, cependant leur religion est la moins nombreuse du Japon (47). Dans ce même pays la religion de *Siuto* est une secte de philosophes moralistes, disciples de Confucius; elle enseigne que le souverain bien de l'homme consiste dans le plaisir que l'esprit trouve à mener une vie sage et vertueuse; que nous sommes obligés de suivre la vertu, parce que la raison ne nous a été donnée par la nature que pour nous conduire conformément à ses lumières, et pour que nous montrions ce qui nous distingue des autres créatures. Cette secte veut que l'on soit juste,

(46) Hist. génér. des voyages, tom. IX. in-4°. p. 119.

(47) Kempfer. hist. du Japon, liv. III. chap. 3.

poli, bon citoyen et que l'on conserve sa conscience pure; elle n'admet qu'un seul Dieu maître de l'univers, et sans observer de culte déterminé, elle se borne à le remercier des bienfaits que les hommes en reçoivent. Les *Siutos* honorent les ancêtres comme les lettrés Chinois ils ont la plus grande indulgence pour toutes les autres sectes. Cette religion ou secte, ajoute notre voyageur, eût été à la fin la dominante du Japon, sans l'arrivée des idoles, qui furent apportées dans cet empire au premier siécle de notre ère; mais elle fut obligée de céder à l'enthousiasme qui se répandit alors; et par la suite elle fut presque totalement détruite avec le christianisme (48). Une secte si tolérante et si douce n'étoit point faite pour plaire à des insensés qui croient se rendre agréables à leurs dieux en détruisant tous ceux qui ne partagent point leur ivresse.

XII. Pour completter l'histoire des mystères nous dirons encore deux mots sur les Hébreux relativement à l'esprit de l'ancienne police qui avoit pour maxime de cacher l'avenir aux hommes. C'est une singularité qui a été depuis long-tems remarquée, que la loi des Juifs ne parle nulle part du sort à venir des hommes; toutes les récompenses qui leur sont promises s'ils font le bien, et toutes les peines dont ils sont menacés s'ils font le mal

(48) Kempfer. hist. du Japon, liv. III. chap. 7.

ou s'ils transgressent la loi, sont purement temporelles et charnelles. Le peuple Israëlite, le dernier des anciens peuples qui soit devenu fixe et sédentaire, auroit-il été, comme les autres nations, dans le cas d'avoir besoin d'une législation qui ramenât vers la terre des esprits tournés vers le ciel? la promesse du pays de Canaan ne tiendroit-elle pas lieu de la promesse de la vie future que la religion chrétienne fait aux justes? ne lui est-elle pas même semblable ou si analogue qu'on a dit souvent qu'elle en étoit la figure? Toutes les descriptions que Moyse fait aux Hébreux de ce pays comme d'une terre où couloit le lait et le miel, ne sont-elles pas les mêmes que la mythologie payenne faisoit de son âge d'or ancien ou du régne futur de Saturne? La terre des Cananéens, des Hévéens, des Héthéens, vers laquelle le législateur des Hébreux les fait tendre sans cesse, ne signifie-t-elle pas, par un hazard singulier, *la terre de l'héritage*, *la terre des vivans*, et peut-être même *la terre du tems*, ou *de l'éternité*? ces expressions ne semblent-elles pas caractériser la vie future? ces observations sont si relatives à la nature de la loi des Hébreux, et si conformes à l'esprit général de la police ancienne de tous les peuples, qu'on doit au moins les présenter, quoiqu'elles ne soient point suffisantes pour résoudre la question; ce qu'on peut

seulement en conclure, c'est que cet esprit de réserve et de mystère sur la doctrine de l'avenir fournit une nouvelle preuve de son antiquité à laquelle jusqu'à présent l'on n'avoit point encore fait d'attention.

Au reste ce silence de la loi des Juifs sur l'avenir est d'autant plus difficile à expliquer qu'on ne le trouve point dans les livres prophétiques; il y est souvent question des récompenses et des peines éternelles, et encore plus de la destruction future du monde, événement tout-à-fait inconnu dans les premiers livres de la bible. La génèse assure positivement à Noë qu'il n'y aura plus de déluge, que l'harmonie du ciel et de la terre ne sera plus troublée, que le genre humain ne sera plus frappé d'une plaie universelle (49). Il semble que les premiers livres de l'écriture sainte cherchent à les épouvanter; ce sont deux esprits très-différens qu'on chercheroit vainement à concilier par les voies ordinaires; il n'y a que la foi qui puisse concilier les écrits d'une nation chez qui tout jusqu'à l'histoire est hors des régles ordinaires.

On peut faire une observation de même nature au sujet des Rechabites, secte particulière chez les Juifs, dont nous avons déja parlé; elle ne la-

(49) V. Génèse, chap. VIII. vs. 21 et 22, et chap. IX. vs. 11 et 15.

bouroit point, ne semoit point et n'habitoit point des maisons ; elle se contentoit de vivre sous des tentes, et sans demeure fixe, elle erroit de côté et d'autre dans la Phénicie. Demandons-leur avec Jérémie (50) les motifs de leur genre de vie; c'est, nous répondront-ils, pour nous conformer à une loi de nos ancêtres, et afin de vivre longtems sur la terre, lieu de notre pélerinage. Une telle réponse renferme une contradiction des plus manifestes; vivre en pélerin et avoir envie de vivre longtems sont deux choses dont les principes ne paroissent point s'accorder : on ne vit en pélerin que parce que ce monde n'est point digne de notre attache, et parce qu'on soupire après un autre monde plus digne de notre affection. La doctrine des Rechabites s'étoit donc altérée ; enfantée dans son origine par le dégoût du monde, ils avoient conservé leurs usages, mais les motifs étoient changés pour eux. Ce changement fut-il le fruit d'une sage politique? c'est ce que nous n'entreprenons point de décider.

Une remarque que nous pouvons encore faire sur les Hébreux et que nous devons joindre à celle que nous avons déja faite sur la différence de l'esprit de leur loi et de celui de leurs autres livres sacrés, c'est que leurs historiens nous ont

(50) Jérémie, chap. XXXV.

appris que l'on n'a commencé que fort tard à lire au peuple les prophétes et les agiographes ou historiens sacrés, et que jusqu'aux Macchabées on ne lui avoit jamais lu que la loi de Moyse (51). Cette tradition qui n'est point contredite par les livres sacrés, indiqueroit que la police des Hébreux avoit tenu jusqu'alors une conduite toute semblable à celle des autres nations. Mais étoit-ce par le même motif? c'est ce que l'histoire ne nous dit point, et à quoi elle semble même fort opposée.

Si les fables des Rabbins étoient dignes de notre attention, nous résoudrions aisément ces problêmes. Ils nous disent que le fameux paraphraste Jonathan qui vivoit environ un siécle avant la ruine du temple par Titus, ayant fait un *targum* ou commentaire sur la loi, voulut aussi entreprendre d'en faire un sur les agiographes, et qu'il en fut empêché par une voix du ciel qui le lui défendit par la raison que l'avenir y étoit déterminé (52). Suivant Josephe, Théopompe ose traduire des choses divines, il veut les communiquer au vulgaire, il est frappé de Dieu; le

(51) *Buxtorf. in bibl. Rabin. pap.* 283. Hist. des Juifs de Prideaux, tom. II. p. 256. et tom. VI. liv. XVI. p. 12.

(52) Histoire des Juifs de Prideaux, tom. VI. liv. XVI. p. 21.

poëte Théodecte eut le même sort (53). Quelles fables puériles ! cependant quelle conformité avec l'esprit mystérieux que nous avons développé dans ce chapitre ! On tireroit peut-être plus de parti de la mythologie ou des fables des Hébreux, que de leur histoire même, mais s'il n'est point sensé de le faire, tirons au moins de cette mythologie tout ce qu'elle a d'analogue avec celle des nations dont elle est, comme on a vu, un excellent supplément.

Il y a un peu plus de ressemblance entre les mystères anciens et les mystères modernes : voici en quoi ils se ressemblent et en quoi ils different. Les uns et les autres ont le bonheur du genre humain, en un mot le salut pour objet ; mais chez les anciens c'étoit le salut dont on faisoit mystère au peuple : au lieu qu'aujourd'hui loin d'en faire un secret on le prêche à haute voix, et le mystère n'est plus que sur les voies incompréhensibles dont la divinité s'est servie pour opérer le salut du genre humain. On trouve encore cette différence bien remarquable, que chez les anciens ce qui étoit mystère pour le peuple ne l'étoit point pour les hiérophantes et les initiés, au lieu qu'aujourd'hui le prêtre avoue humblement qu'il ignore les voies de Dieu, et croit avec simplicité des

(53) *Joseph. antiquit. Judaic. lib. XII. cap. 2. §. 13.*

mystères qu'il ne comprend pas et qui sont au-dessus de sa portée autant qu'au-dessus de celle du peuple à qui il les annonce.

CHAPITRE III.

Des Sybilles, de leurs oracles, et de leurs livres mystérieux.

I. APRÈS avoir examiné les mystères du Paganisme comme ce que les nations avoient de plus sacré et de plus respectable, nous y avons trouvé cet esprit funèbre et apocalytique qui a fait le caractère des anciens, et qui étoit celui de tous les peuples de la première antiquité. Nous avons vu que ces mystères, ainsi que presque tous les usages et fêtes, avoient pour objet de conserver la mémoire des anciennes révolutions du monde, et de confier sous le sceau du secret à quelques hommes choisis le sort qui attendoit encore l'univers à la fin des tems. Nous ne nous écarterons point de notre sujet en portant nos regards sur les Sybilles; le secret des mystères nous conduit naturellement à parler de ces personnes mystérieuses dont les livres étoient pareillement enveloppés du secret le plus impénétrable (1). Ce secret

(1) *Plutarch. in vita Fabii Maximi, et Dionys. Halicarn., lib. IV. cap.* 14.

n'auroit-il point été fondé sur les mêmes principes et sur le même esprit ? la doctrine des Sybilles auroit-elle été par hasard la même que celle des mystères ? les uns et les autres auroient-ils été réputés dangereux au peuple par les mêmes raisons ? Ce que l'on sçait vulgairement des Sybilles semble déjà nous annoncer que l'examen que nous en allons faire ne sera point un écart ou une digression. Il nous ramenera à notre premier objet, et nous procurera l'avantage de connoître le véritable point de vue sous lequel il faut continuer d'envisager l'antiquité.

II. Les livres sybillins ou les ouvrages des Sybilles ont été révérés chez tous les anciens; le respect que l'on avoit pour eux ou pour ce qui en portoit le nom, s'est conservé et peut-être même augmenté dans les premiers siécles de notre ère chrétienne; les connoissances dont le progrès se fait toujours sentir quoique lentement, ont enfin dépouillé ces livres fameux de toute leur autorité; on ne regarde plus les ouvrages des Sybilles qu'ont eu les anciens, ainsi que ceux qui nous restent, que comme des ouvrages supposés en divers tems, par différens motifs, à la vérité, mais dont l'objet fut toujours de tromper les autres ou de se trom-

per soi-même, sous le voile de la religion que l'homme a toujours respectée.

Nous nous épargnerons ici beaucoup de recherches sur la personne des Sybilles que les anciens eux-mêmes n'ont jamais parfaitement connue. Autant que l'on peut entrevoir dans leurs récits, les Sybilles étoient des femmes qui couroient le monde en débitant des oracles et des prédictions que l'on avoit soin de recueillir (2). Jamais les anciens n'ont été d'accord ni sur leur nombre, ni sur le tems où elles vivoient. Au tems d'Euripide, de Platon, d'Aristophane et d'Aristote, elles passoient déjà pour très-anciennes, et si l'on excepte quelques esprits forts de ces tems, le gouvernement et le peuple regardoient leurs oracles de même œil que ceux d'Orphée, de Musée, de Bacis (3). Les anciens qui ne les avoient jamais vues, et qui nous ont

(2) *Pausanias*, *lib.* 22.

(3) Les prophéties de Musée annonçoient les guerres et les combats. Hérodote nous dit que Xerxès ayant vu que les Grecs étoient menacés par ces prophéties, se détermina à passer en Europe. V. *lib. VII.* Platon parle des Sibylles dans *Theage* et *Phedre*, Aristophane dans la comédie des *oiseaux* et ailleurs. *Aristot. prob. XXX. quæst. I.* Euripide cité par *Lactantius de falsa religione*, *lib. I. cap. 6. Plutarch. de Oraculis. Pausanias*, *lib. IX. cap. 31.*

dit

dit que quelques-unes d'entre les Sybilles avoient vécu mille ans, ne nous prouvent par-là que leur obscure antiquité (4).

Les Grecs expliquoient le nom de Sybilles par *conseil* et *dessein de Dieu*, et désignoient par-là des personnes saisies de l'esprit de Dieu, des enthousiastes. Sybille étoit le même mot que *Theobule*, prononcé Siobule en dialecte Eolique (5). Mais Pausanias a dit que ce nom venoit d'Afrique, et dans ce cas l'étymologie Grecque donnée par Varron ne seroit d'aucune valeur. Ainsi il faut consentir à ignorer la signification du mot *Sybille*, qui n'est peut-être d'ailleurs que le titre de quelque recueil d'oracles et de prophéties que l'on aura personnifié, et dont on aura donné le nom aux prêtresses qui en étoient dépositaires dans des tems antérieurs à l'histoire.

Les Sybilles ont été connues des Romains dès les premiers tems et sous les rois; une fable vouloit que leurs livres eussent été apportés à l'un des Tarquins par une vieille inconnue qui disparut aussitôt (6). Cela ne prouve rien, sinon que les Romains n'en connoissoient

(4) *Ovid. metamorph., lib. XIV. fab.* 3.

(5) *Varro apud Lanctantium, lib. I. cap.* 6.

(6) *Dionys. Halycarnass., lib. IV. cap.* 4. §. 1 et 2. *Horat. carmen. sæculare. vers.* 70.

pas l'origine. Quoi qu'il en soit, ces livres furent dès-lors regardés comme ce que les Romains avoient de plus sacré; on les confia à la garde des citoyens les plus distingués auxquels on donna pour adjoints des ministres publics: ces dépositaires avoient cette charge à vie, ils jouissoient de priviléges honorables et de l'exemption de toutes charges civiles et militaires, excepté cependant de la fonction de célébrer les jeux séculaires. Leur ministère étoit un ministère de paix; ils ne devoient point eux-mêmes lire ces livres sans ordre du gouvernement et sans leurs adjoints: un d'eux fut puni du supplice des parricides pour les avoir montrés et communiqués à un étranger; ce fut là le supplice dont on punissoit toute infidélité à cet égard, ce qui nous prouve le fanatisme, la surperstition ou la prudence excessive des Romains (7).

Ces livres sybillins, enfermés dans un coffre de pierre et déposés dans un caveau du temple de Jupiter Capitolin, n'en étoient tirés que pour être consultés dans des circonstances critiques et sur les besoins de la république. Ils subsistèrent ainsi pendant cinq ou six siécles; enfin ils furent consumés dans l'incendie du capitole

(7) *Dionys. Halicarnass.*, *ibid. Valer. Maxim. lib. I. cap. 1. §. 13.*

qui arriva pendant les guerres civiles de Sylla et de Marius. Cette perte fut infiniment sensible aux Romains ; et la religion les ayant rendus nécessaires, il fallut envoyer des ambassadeurs dans toutes les anciennes villes fameuses par leurs oracles pour s'en procurer d'autres ; on alla à Samos, à Ilion, en Italie, à Erithrée, en Ionie, en Grèce, en Sicile, en Afrique, on en rapporta mille vers, et après en avoir fait l'examen le plus soigneux pour en séparer l'apocryphe, on cacha de nouveau ces oracles (8). Cette seconde édition ne peut sans doute avoir le mérite de la première. Combien ne s'étoit-il pas forgé de nouveaux oracles sous le nom des Sybilles pendant le cours de cinq ou six cent ans, qu'il fut très-difficile de distinguer des anciens ? Il résulta encore un autre mal qui eut de plus grandes suites, c'est que cette nouvelle recherche s'étant faite en beaucoup d'endroits, donna lieu à la publicité de ces livres jusqu'alors inconnus ; l'incendie du capitole et les soins qu'on se donna pour réparer la perte que cet accident avoit causée, excitèrent la curiosité et firent rechercher ces oracles par les particuliers comme par le gouvernement, peut-être même qu'ils furent divulgués par l'indis-

(8) *Tacit. annal. lib. VI. §. 12. Sueton. in vita Augusti, cap. 31.*

crétion des envoyés du Sénat ; enfin il y en eut des copies ou des fragmens vrais ou faux ; l'univers fut inondé de livres prophétiques qui servirent, suivant Suétone, de fondement à des espérances et à des terreurs également vaines; ensorte qu'environ 64 ans après la recherche dont on vient de parler, Auguste étant souverain pontife, l'an treizième avant l'ère chrétienne, fit faire des perquisitions chez tous les particuliers où l'on en trouva deux mille volumes qui furent brûlés. Ce prince ne borna pas là ses soins, il fit encore faire une révision des livres sybillins, et après les avoir châtiés et épurés, il cacha cette troisiéme édition dans deux coffres dorés qu'il plaça sous la base de la statue d'Apollon palatin. Cet acte de police ne put néanmoins empêcher qu'il ne parût encore des oracles sibyllins de tous côtés; d'ailleurs les poëtes et les historiens les ont cités sans aucun voile; par-là ils devinrent aussi connus du peuple que des savans.

De ce qu'après l'incendie du capitole le sénat Romain envoya chercher de nouveaux vers sybillins dans tous les endroits où il y avoit des oracles, il faut conclure qu'originairement ces oracles avoient été ce qu'étoient alors les Sybilles; d'ailleurs Pausanias nous apprend que les Sybilles s'étoient autrefois assises sur le trépied à Delphes, à Claros, &c., et y avoient prophétisé (9).

(9) *Pausanias, lib. X. cap. 12.*

Tacite nous dit que Tibère dans les premières années de son régne fit supprimer un livre des Sybilles ; il fit encore faire une exacte recherche chez tous ceux qui avoient de ces livres ; on en brûla un grand nombre, et l'on décerna les peines les plus sévères contre ceux qui garderoient de ces livres que le gouvernement s'obstina toujours à regarder comme sacrés et redoutables. Ce même prince refusa de faire consulter les livres des Sybilles sur une inondation, voulant que le peuple ignorât les secrets de la religion comme ceux du gouvernement (10). Malgré toutes les précautions, les soins de la police devinrent inutiles ; l'avide curiosité en triompha toujours ; il sembloit au contraire que la sévérité des loix ne fît que l'irriter ; les oracles des Sybilles parurent sortir du sein de la terre pour se révéler à l'univers ; tout le monde payen les connut ou crut les connoître ; et peu après une partie du monde chretien encore dans le berceau les trouvant dans le plus haut point de leur publicité et de leur renommée, ne dédaigna point de les adopter, de les étudier et de les révérer. Lactance nous dit que les oracles de la Sybille de Cumes n'avoient point été connus, mais avoient été réligieusement gardés sans aucune communication (11). En un mot les vers de Sybilles furent

(10) *Tacit. annal. lib. VI. §. 12. et lib. I §. 76.*

(11) *Lactant. de falsa religion. lib. I. cap. 6. et de ra Dei. cap. 23.*

les seuls monumens de l'antiquité payenne qui eurent l'avantage glorieux d'être également chers à deux religions ennemies dont l'une étoit expirante et dont l'autre naissoit. Le mal de leur publicité étoit devenu sans remède, les empereurs ne se lassèrent point d'en défendre la lecture, ce fut toujours en vain, et les transgresseurs leur fournirent les moyens de signaler leur cruauté despotique; ils firent une guerre sanglante aux livres prophétiques de toutes les nations, et ces livres se multiplièrent, parce que sous les princes méchans les peuples cherchent dans la religion et dans l'avenir des remèdes à leurs maux présens. Les livres de Trismégiste, ceux d'Hystaspes eurent le même sort que ceux des Sybilles : ces derniers furent toujours cités par quelques chrétiens pour convaincre les payens de la vérité de leur doctrine. Le régne de Constantin ayant procuré une pleine liberté au christianisme dans l'empire Romain, cet événement qui sembloit devoir être favorable aux Sybilles fut l'époque de leur décadence ; et lorsque l'exemplaire de leurs oracles qui se gardoit à Rome dans le temple d'Apollon, et qui avoit toujours été regardé comme authentique, eût été brûlé par Stilicon l'an 405, après y être demeuré pendant cinq cent dix-neuf ans, les copies multipliées qui s'étoient répandues cessèrent dès-lors d'être autant

considérées, comme si ces livres n'eussent été importans que par les obstacles et par le secret dont on avoit voulu les voiler. Le sang froid prit donc la place de l'enthousiasme qu'on avoit eu pour les Sybilles; cependant un respect d'habitude a conservé leurs oracles jusqu'à nos jours pour être l'objet de notre curiosité et de notre critique. Telle est l'histoire des livres des Sybilles (12).

III. Nous ne mettrons point en problême si les livres sybillins que nous possédons sont ceux des anciens; ce problême est tout résolu, ils sont incontestablement l'ouvrage de cet esprit apocalyptique qui avoit saisi quelques-uns des premiers chrétiens; ils ont dû être composés à différentes reprises dans les dernières années du second siécle de l'église. On a lieu d'être convaincu que les

(12) Dans notre siécle même on a vu des vestiges de l'ancienne vénération des nos pères pour les Sybilles; on en voyoit il y a quelques années la peinture dans l'église paroissiale de S. Séverin à Paris. Dans la prose qui se chante aux messes des morts, on dit encore ces paroles remarquables.

Dies iræ, dies illa.
Solvet sæclum in favilla.
Teste David cum Sybilla.

Ce qui a été changé en 1735, dans le nouveau bréviaire du diocèse de Paris; on a substitué ces mots *Crucis expandens vexilla.*

détails évangéliques qu'on y trouve aujourd'hui n'étoient point dans les oracles des Sybilles payennes; tout ce qui concerne Jésus-Christ dans ces Sybilles modernes est si détaillé et si exactement décrit, qu'il seroit ridicule de penser que les Déiphobe, les Démophiles, les Daphné, les Amaltée en aient été mieux instruites qu'Isaïe, Jérémie, Daniel et tous les prophêtes Hébreux. Cependant il faut présumer que malgré les interpolations ces oracles des Sybilles que nous avons encore n'ont point été changés pour le fond ou pour l'esprit général. En effet comment ces nouvelles Sybilles auroient-elles pu faire en ces tems-là l'impression qu'elles firent, si elles n'eussent point eu une grande analogie avec les anciennes? Ceux qui ont cherché à tromper les payens pour leur bien n'ont pu se promettre d'y réussir qu'en contrefaisant parfaitement le génie et le caractère de leurs Sybilles : ils ont réussi sans doute, puisqu'on les accusoit moins d'en avoir supposé de fausses que d'avoir altéré les anciennes, et d'y avoir inséré des blasphêmes contre les dieux du paganisme. Examinons donc ces nouveaux oracles sybillins, et tâchons d'y retrouver l'esprit qui fit parler les anciens; en ôtant à ceux-ci tout ce qui sentira la nouveauté et tout ce qui nous présentera un esprit étranger au paganisme, nous les considérerons suivant l'ordre dans lequel on

nous les montre dans les huit livres où nous les voyons recueillis.

Le premier livre est précédé d'une introduction sur l'unité de Dieu et sur ses grandeurs ? on y fait de vifs reproches aux hommes de leur stupide idolâtrie, de leur aveuglement et de leurs crimes ; on les invite à la pénitence en leur annonçant la fin du monde (*finem ævi*) et la venue du Dieu monarque (*Deum Regem*) qui condamnera les idolâtres au feu de l'enfer, et qui fera entrer les saints au paradis. La Sybille entre ensuite en matière par l'histoire de la création telle qu'on la voit dans la genèse. Adam, Eve, le serpent, la pomme, rien n'y est oublié ; la terre se peuple, les arts s'inventent, les géans irritent le ciel par leurs crimes ; Dieu, ou, pour mieux dire, la Sybille s'irrite, elle prédit le déluge ; elle pleure néanmoins sur le genre humain qui va périr ; elle ne se console que parce qu'elle sera la nourrice d'un autre genre humain et d'un peuple sacré. Enfin le déluge arrive ; elle se sauve avec Noë son beau-père dans l'arche ; les eaux couvrent la terre, le soleil s'éteint, le tonnère gronde, les nations périssent. La colombe et le corbeau annoncent la retraite des eaux ; la Sybille sort avec Noë et ses enfans ; Dieu leur parle et leur ordonne de vivre en paix et en justice jusqu'au jour du jugement

qu'il annonce; les hommes lui obéissent pendant quelque tems: c'est-là le régne antique de l'âge d'or, c'est celui de la race des justes sauvés du déluge.

Hinc nova progenies, hinc ætas aurea prima.

Après ces singulières prophéties ou plutôt ce tableau du passé, la Sybille prédit différens régnes de princes bons et mauvais; ces derniers seront détruits par *Sabaoth* qui cependant n'exterminera pas tout le genre humain. Dieu viendra ensuite; c'est Jésus, c'est le Christ, dont elle décrit toutes les souffrances et les misères ainsi que toutes les grandeurs et les miracles. Ce livre qui commence par la génèse finit par l'évangile et parle toujours en style prophétique. Il apprend que S. Jean prêchera dans le désert; qu'Hérode persécutera l'enfant qu'on menera en Egypte, qui parvenu à l'âge viril guérira les aveugles et les boiteux, les sourds et les muets, il délivrera les possédés, il ressuscitera les morts, multipliera les pains, il changera l'eau en vin; sa passion et ses souffrances ne sont pas moins bien détaillées, on n'y oublie pas même le fiel, le vinaigre et l'éponge. Les ténébres couvriront le monde, mais au bout de trois jours Jesus ressuscite; peu après il monte au ciel. Les Juifs sont accablés de maux, et Jérusalem est détruite. C'est par où finit ce pre-

mier livre sybillin qui, comme on voit, n'est qu'un extrait fidele de l'écriture.

Le livre suivant n'a rapport qu'au dernier âge du monde, il en donne les signes et la description. Ces signes seront des tremblemens de terre, des tonnères, des guerres, des pestes, des famines, des crimes affreux, et le désordre le plus complet dans le monde moral comme dans le monde physique. C'est alors que Dieu, que la Sybille appelle *Concussor terræ*, frappera Rome aux sept collines, et la terre sera réduite en une telle solitude qu'un homme sera étonné de rencontrer un autre homme.

Si quis ut in terris hominis vestigia cernat
Miretur. . . . .

Dieu rassemblera ensuite les hommes épars pour les faire vivre dans la justice et dans la paix sur la terre dont la stérilité sera égale à la félicité de ses habitans. La Sybille retourne ensuite sur ses pas; elle voit encore des signes terribles dans le ciel et sur la terre: elle voit les vierges combattre et répandre leur sang pour la cité céleste. La peste et mille fléaux ravagent cependant le monde; elle ne voit par-tout que désolation, elle n'entend que des gémissemens. Tous ces maux arriverònt pour que la femme ne perpétue plus son espèce (*ne pariat tunc*

fœmina prolem) parce que le grand jour de la ruine du genre humain approche.

Humani generis strages et maxima messis.
Instat.

Alors les faux prophêtes paroissent, ils font la guere aux saints, les dix tribus arrivent, elles précedent le grand juge qui va descendre; il viendra au moment où l'on y pensera le moins, et le *Thesbite* sera avec lui. Malheur alors aux femmes enceintes! des ténébres universelles couvriront le monde; des fleuves de feu tomberont du ciel sur la terre; les montagnes et les rivières, la terre et la mer ne feront qu'un seul bucher; les astres brûleront eux-mêmes, et le ciel ébranlé.... Mais arrêtons-nous; on ne peut rendre l'affreux tableau que la Sybille présente ici, il est aussi terrible qu'inconcevable; et l'esprit s'égare à la vue du triste enthousiasme et de la frénesie extravagante dont la Sybille ou ceux qui la font parler ont dû être possédés. Enfin c'est à la suite de tous ces maux que les anges font le jugement et que *Sabaoth-Adonaï* ressuscite tous les hommes. Alors notre Sybille voit Abraham, Isaac, Jacob, Moyse, Josué, Elie, Jonas et Daniel marcher à la tête des justes. Elle décrit les vertus qui doivent faire parvenir à la félicité, et fait une

peinture très-longue, quoiqu'assez raisonnable, de tous les crimes qui conduisent aux flammes éternelles. Rien ne sera comparable au bonheur des bons; il n'y aura plus sur la terre ni froidure, ni hiver; le vin, le lait, le miel y couleront éternellement; la terre produira tout sans culture; les hommes exerceront toutes sortes de vertus sans être capables d'aucuns vices, les biens seront en commun, on vivra dans une égalité parfaite; il n'y aura plus de gouvernement, d'autorité, ni de rois; Dieu seul sera le grand monarque de ce royaume (*magnus rex maximi regni*). Dans une seconde partie la même Sybille reprend le langage du premier livre; elle reproche aux hommes leur idolâtrie, elle se répand en invectives contre les divinités payennes; elle prédit la ruine de Rome et avertit de l'approche du grand Juge, (*Judicis æterni*) et elle s'écrie: « pourquoi: ô hommes, pourquoi » vous amusez-vous à bâtir des villes? le jour » fatal arrive, bientôt vous sentirez l'odeur du » souphre, &c. ».

Le troisiéme livre beaucoup plus diffus que le second, ne lui cede en rien pour la frénésie; la genèse y est encore rappellée avec toute l'histoire des Hébreux. La Sybille se dit aussi la bru de Noë, elle passe en revue tous les tems mythologiques qui ont suivi le déluge; elle voit les

guerres des Titans, Saturne, l'âge d'or et le partage du monde entre Jupiter, Neptune et Pluton. Elle voit ensuite (toujours d'un œil prophétique) la guerre de Troie et les différentes monarchies du monde, elle voit l'Ethiopie, l'Egypte, l'Assyrie, la Perse, la Médie, la Grèce; Rome fixe surtout ses regards et excite sa colère, elle voit ses destinées, ses accroissemens, ses victoires, son invincible empire qui engloutira tous les autres; mais elle voit aussi sa fin qu'elle prédit en termes énergiques. Elle parcourt ensuite le monde en furieuse; elle interpelle tous les peuples et toutes les villes par leurs noms, et leur annonce à chacun quelque fléau; Samos ne sera qu'un monceau de sable, Délos sera submergée; Smyrne sera renversée; Rhodes sera ébranlée; les Phéniciens n'auront plus d'empire; la Crete sera consumée par le feu; les Thraces périront, &c; enfin sa rage n'oublie aucun des coins du monde, elle dévore tout dans sa fureur: elle emploie pour cela tous les agens physiques qu'elle décrit dans le plus grand détail : tremblemens de terre, cometes, éclipses, météores, monstres, prodiges de tous les genres, pestes, guerres, famines, stérilité, sécheresse, tout est prodigué: et le dénouement de toutes ces tragédies est un nouvel âge d'or, une nouvelle race d'hommes, un peuple

de saints, un Roi qui descend du ciel pour apporter une paix éternelle sur la terre et pour faire paître les loups avec les agneaux.

Le quatriéme livre, après avoir fait les plus vifs reproches aux impies, et donné des éloges aux justes auxquels la terre restera en partage, suit le plan du précédent. La Sybille passe en revue les empires futurs : elle s'arrête sur tous les peuples du monde : elle finit par les inviter à la pénitence en leur annonçant l'encendie général, la résurrection et le jugement dernier.

Dans le cinquiéme livre, la Sybille se dit sœur d'Isis, et prévient qu'elle va annoncer des tems lugubres : elle prédit aux Grecs Alexandre, aux Romains Enée, Romulus et Rémus, César, Octave, Antoine et Cléopâtre, en les désignant chacun d'une façon mystérieuse, ainsi que Tibère, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurele, au-delà duquel elle ne va point. Elle désole l'Egypte, renverse encore Rome et Babylone ; elle vole dans la Thébaïde, dans les Gaules et chez les Bretons pour leur annoncer des jours lamentables; de-là elle revient en Ethiopie, d'où elle passe aux Indes pour avertir de l'embrasement final du monde, pour donner l'horoscope de l'univers et le thême astrologique de sa durée. La Judée seule sera épargnée, Ca-

naan sera le siége du nouvel âge d'or. Mais l'Italie sera brûlée, il n'y aura plus de soleil pour elle; Babylone et l'Asie formeront une mer, et la Méditerranée deviendra un continent aride. Enfin après avoir volé de l'orient et de l'occident et du Septentrion au midi, la Sybille s'éleve dans le firmament, elle disperse le soleil, la lune et les étoiles, et plonge le zodiaque avec toutes les constellations dans un nouveau chaos.

Le sixiéme livre est beaucoup plus court que les autres; il n'a rapport qu'à Jésus-Christ, et n'est qu'un évangile en vers, mêlé de quelques prophéties contre les Juifs.

Le septiéme livre est sur le ton du troisiéme et du cinquiéme. La Sybille débute par annoncer un autre déluge; elle menace particuliérement la Phrygie, l'Ethiopie et l'Egypte; elle prédit encore la ruine de Troie, la submersion de la Sardaigne, et la désolation des Gaules réduites en désert; Rome est cependant l'objet principal de sa fureur, et l'incendie général est son terme fatal. Ces calamités horribles font place à l'âge d'or qui ressemblera à l'ancien (*ut fuit tempore prisco*) et l'on verra alors des cœurs innocens et purs qui jouiront de la suprême félicité sur une terre qui produira tout d'elle-même. Enfin l'on trouve une description aussi séduisante du nouvel âge que celle

celle de la destruction du monde avoit été effrayante et insensée.

Le huitième livre est très-conforme aux autres. La seconde partie a cela de singulier, qu'après avoir parlé de Jésus-Christ, de la Vierge, de la fin du monde et de la vie future sous l'image de l'âge d'or, elle prêche une morale sublime et vraiment évangélique en un style peu commun aux autres Sybilles.

IV. Nous ne nous arrêterons point à faire de longues réflexions sur ces tristes recueils : on ne peut les lire sans frémir, et l'on devine bientôt quelles ont été les raisons pour lesquelles les empereurs Romains ont fait tant d'efforts et quelquefois ont répandu tant de sang pour les arracher à ceux qui les publioient, et pour les dérober à la connoissance des peuples de leur empire, que de pareilles lectures pouvoient rendre fanatiques. Indépendamment des dieux et de leur culte public que ces livres détruisoient, ils portoient le trouble dans la société, et la remplissoient d'un esprit funébre qui tendoit à la dissoudre. Comment en effet des sociétés pouvoient-elles subsister avec des idées aussi sombres, et des expectatives aussi terribles? Toute doctrine apocalyptique est par sa nature et par ses effets, le fléau du genre humain. Il faut avouer que le christianisme a condamné ces égaremens de quelques-uns des ses membres;

mais l'on ne peut se dissimuler que ces illusions ont été très-fatales au christianisme lui-même : la frénésie de quelques chrétiens devenoit un crime pour tous; et ils furent censés coupables envers le paganisme dont leurs livres détruisoient les dieux imaginaires. Ils l'étoient encore envers la société; les Romains irrités faisoient retomber sur leurs têtes tous les maux que ces chrétiens Sybillistes annonçoient à leur patrie. On voit par Tacite que vers l'an 64 on les traitoit moins comme des criminels que comme des ennemis du monde (13).

Les idées lugubres des prétendues Sybilles trouvoient dans les payens mêmes des esprits disposés à les recevoir : en effet, l'attente de la destruction étoit un sentiment presque universel chez eux, les philosophes eux-mêmes n'en étoient point exempts. L'an 139 avant Jésus-Christ, le préteur chassa de Rome et de l'Italie tous les astrologues, et ne leur donna que dix jours pour sortir, parce qu'ils abusoient des esprits foibles par les pronostics qu'ils tiroient des astres (14). Lucain console César qui n'avoit pu faire les funérailles de ses braves soldats tués à Pharsale, par la raison que le feu qui doit embraser le monde

(13) V. *Lucian. in Philopatri et Taciti Annal. lib. XV.* §. 44.

(14) *Valer. Maxim. lib. I. cap.* 3. §. 2.

les réduira en cendres, et qu'ils auront l'univers pour bûcher et pour cercueil (15). Ovide console l'impératrice Livie de la mort de Drusus, en lui disant que tout est périssable, et que voilà qu'on annonce déja que le ciel, la terre et la mer vont périr. Séneque paroît avoir fait de ces événemens sinistres l'objet chéri de ses méditations ; on trouve un ton lugubre dans la plupart de ses ouvrages ; on y voit une tête échauffée qui ne se repaît que d'horreurs, et qui s'en occupe avec une joie et une fermeté vraiment stoïque : ce qu'il y a de plus extravagant dans ses peintures, c'est qu'il dit que ces choses ne tarderont point à arriver (16). Plutarque nous montre que de son tems par une folie épidémique, on aimoit à s'entretenir de la fin du monde, et chacun cherchoit l'époque de l'embrasement de l'univers dans les œuvres d'Orphée, d'Hésiode et d'Héraclite (17). En effet, Lucien, dans ses *philosophes à l'encan*, représente Héraclite épouvanté à la vue du prochain incendie de l'univers ; et son *philopatris* est un tableau complet de la frénésie de son tems. La philosophie n'étoit devenue d'elle-même qu'une curiosité superstitieuse pour tout ce qu'il y avoit de frappant

(15) *Lucani. Pharsal. lib. VII.*

(16) *Senec. quæstion. natur. lib. III. de Beneficiis. lib. VI. de Consol. ad Marciam. epist. 91.*

(17) *Plutarch. de Oracul. quæ cess. §. 9.*

et d'extraordinaire dans la nature. Tout étoit magie, astrologie, prédiction; il n'est donc point surprenant si les philosophes furent si souvent chassés de Rome par les empereurs qui les confondoient alors avec les Chaldéens, les sorciers, les astrologues, et qui les enveloppoient dans la même disgrace. Jamais on n'avoit été plus soigneux de remarquer les phénomènes de la nature; les cometes, les éclipses, les météores, les tremblemens de terre, les inondations réveilloient toutes sortes d'idées sinistres dans des esprits préoccupés de la fin des choses. Les payens avoient l'injustice d'accuser les chrétiens de tous les maux qui leur arrivoient. Si le Tibre se débordoit, si le Nil ne fécondoit pas l'Egypte, si le ciel refusoit de la pluie, si la terre trembloit, s'il y avoit une peste, on crioit aussitôt : Jettez les chrétiens aux lions; on les regardoit comme les plus odieux des hommes, comme les ennemis des mœurs, des empereurs, des loix, des dieux et de toute la nature (18). En effet on ne peut nier qu'un grand nombre de chrétiens ne fissent leurs délices de leurs funébres espérances (19) : de là ce goût

(18) *Tertull. Apolog. Arnob. adv. Gentes. lib. I. Lactant. de mort. persecutor. §. 1. Idem. lib. V. cap. 9. Institut. Taciti. Annal. lib. XV. cap. 44.*

(19) Hist. ecclés. de Fleury, tom. I. liv. IV. §. 2. tom. II. liv. VII. §. 13.

pour le célibat et ces opinions sur le mariage, sur la résurrection, sur la fin du monde; de-là ces hérésies, et surtout celle des Millénaires qui souillèrent la pûreté de l'église, et qu'il n'y a que le tems et l'expérience qui aient pu faire disparoître.

V. Mais laissons-là ces lugubres erreurs du paganisme et du christianisme, et les tristes événemens qui en ont été les suites, pour revenir à nos Sybilles anciennes dont nous cherchons l'esprit : il fut caché au peuple pendant bien des siécles, comme l'a été celui des nouvelles; il fut l'objet de la vigilance perpétuelle des gouvernemens, longtems avant qu'il y eût des évangiles et des chrétiens Sybillistes. Par quel endroit les oracles des Sybilles payennes pouvoient-ils être dangereux ? peut-on les soupçonner d'avoir eu ce ton funèbre et apocalyptique que nous venons de voir dans les modernes ? leurs poésies pouvoient-elles représenter les mêmes images et avoir rapport à des objets aussi sinistres ? Nous sçavons déjà par le témoignage de tous les anciens, que les livres des Sybilles étoient des prophéties que ces femmes avoient composées dans l'enthousiasme et durant les accès d'une fureur divine (20). Ces livres ont donc eu cela de commun avec les oracles des

(20) *Virg. Æneid. lib. III. et VI. Varro de re rustica, lib. I, cap. 1. Diodor. lib. IV. §. 23. Cicero de Divinatione, lib. II.*

Sybilles modernes. Leur objet étoit la science de l'avenir, mais de quel avenir s'agissoit-il? étoit-ce de celui qui a rapport aux événemens purement humains, tel que le sort des villes, la fortune des particuliers, le destin des empires, ou est-ce de l'avenir qui intéressoit le monde physique et le genre humain en général? Etoit-il question de la fin et de la destruction totale de tous les êtres? Pour peu que nous examinions les auteurs anciens, nous verrons que la science des Sybilles payennes devoit avoir ces deux objets en vue. C'est une Sybille qui dans Virgile conduit Enée aux enfers, qui lui montre le Tartare, et qui le fait entrer dans les champs élisées; elle lui dit qu'elle est la gardienne de la porte des morts; et qu'elle a appris des dieux quels sont les châtimens réservés aux méchans; elle lui fait en effet un long et horrible détail de tous les supplices que souffrent les impies; elle lui rappelle les guerres et les forfaits des Titans que les dieux ont plongés dans l'abîme; elle lui fait l'énumération de tous les crimes qui conduisent à cet affreux séjour. » Quand j'aurois cent bouches, lui dit-» elle, cent langues, et une voix de fer, je » ne pourrois parcourir tous les crimes et tous » les supplices » (21). La Sybille conduit en-

(21) *Virgil. Æneid. lib. V.*

Sed me cum lucis Hecate præfecit avernis

suite son héros dans les plaines de l'élisée, séjour des bienheureux ; elle lui en montre les délices réservées à peu de personnes; par la bouche d'Anchise elle lui révele les mystères les plus sublimes de la nature, l'origine des ames et des intelligences, leur sort, leur révolution, leur retour à la vie au bout de mille ans; elle lui découvre ensuite les destins de Rome, ses guerres, ses combats, ses défaites et ses victoires, l'éternité de son empire. Enée voit aussi le destin de tous les grands hommes que Rome verra naître de son sein. C'est-là que le poëte avec cette dextérité qu'on a tant admirée fait prédire Auguste et son glorieux empire; c'est lui qui, selon le poëte fera renaître le siécle d'or; c'est lui dont l'empire sera éternel et sans bornes; c'est ce héros que les dieux ont si souvent promis aux Romains ; déja les nations effrayées par les oracles qui l'annoncent, attendent en frémissant la venue de leur vainqueur (22).

Si Virgile dans ces prophéties antidatées de

Ipsa Deum docuit pœnas. . . . . . . vs. 565.
Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

(22) *Ibidem. Vers 798.*

douze cent ans, n'a point tout-à-fait suivi son imagination, et s'est au moins conformé au style vulgaire des Sybilles romaines de son tems, c'est-à-dire environ 22 ans avant l'ère chrétienne, il faut avouer que leur doctrine avoit en bien des choses le même esprit qu'ont eu les Sybilles postérieures. Mais seroit-il possible de ne voir ici qu'un pur effet de l'imagination du poëte, puisque dans tous les tems de la république qui l'avoient précédé, les livres Sybillins étoient déja censés contenir les destins de Rome, puisqu'on ne les cachoit que pour cette raison, et puisqu'on ne les consultoit que dans la vue de s'instruire sur cet objet (23) ? Virgile ne suivoit donc en cela que l'esprit d'une tradition ancienne et connue.

VI. Examinons en effet les circonstances dans lesquelles on avoit recours aux livres des Sybilles ; voyons quel usage les Romains en ont fait dans tous les tems depuis leur fondation jusqu'au siécle de Virgile ; ce moyen sera peut-être plus sûr pour connoître le caractère de ces livres mystérieux que tout ce que les auteurs en ont écrit. On les consultoit lorsque l'état avoit reçu quel-

(23) *Tit. Liv. décad. I. lib. 10. Decad. III. lib. 2.* On appelloit les livres des Sybilles, *libri fatales*, ou livres des destinées, *fata populi Romani*, les destins du peuple Romain.

que grand échec à la guerre ; lorsqu'on craignoit quelque invasion étrangère ; lorsque la ville étoit agitée de séditions ou déchirée par des guerres civiles ; enfin lorsqu'on vouloit entreprendre quelque expédition importante. De plus, on les consultoit pour les tremblemens de terre, pour les météores, pour les pestes et les famines, pour les stérilités, les inondations, et pour toutes les calamités publiques. On les consultoit enfin à l'occasion des prodiges, des monstres et de tous les présages extraordinaires. Tous les historiens sont si remplis de ces faits qu'il est presque inutile de les citer (24).

On demandera peut-être si les Sybilles anciennes parloient réellement de tous ces genres d'événemens civils, politiques et physiques dont les Sybilles modernes sont tellement occupées ; ou si ce n'étoit que l'inquiétude et la crainte qui faisoient recourir à ces livres qui n'avoient d'autre mérite que d'être secrets et mystérieux ? Cette question me paroît ici déplacée ; rien ne paroît plus simple et plus naturel que de penser que les Sybilles traitoient de ces divers évé-

(24) *Plutarch. in vita Fabii maximi. Dionys. Halicarnas. lib. IV. cap. 14. §. 5. Valer. Maxim. lib. I. cap. 1. lib. VIII. cap. 15. Tit. Liv. Décad. I. lib. 3, 9 et 10. Taciti Annal. lib. I. §. 76. lib. XV. §. 44. Macrob. Saturn. lib. I. cap. 7. &c. &c.*

nemens, puisqu'on ne les consultoit que dans les circonstances critiques. D'ailleurs c'étoit le sentiment universel des anciens que les livres des Sybilles annonçoient des guerres, des combats et des révolutions. Les guerres des Grecs et des Asiatiques, le siége et la ruine de Troie passoient pour avoir été prédits (25). On avoit un oracle Sybillin qui avoit prédit la grandeur des Macédoniens et leur future décadence (26). Les Athéniens se consolèrent sur le destin inévitable de la perte d'un combat naval à Agospotamos, parce qu'ils crurent la voir prédite par une Sybille (27). La bataille de Chéronée passoit de même pour avoir été prédite. Les Argiens et les Lacédémoniens faisoient aussi valoir de semblables prédictions des Sybilles dans de semblables occasions de victoires ou de défaites. Une Sybille avoit prédit aux Lesbiens qu'ils perdroient l'empire de la mer (28).

Enfin les Sybilles passoient encore pour avoir prédit les révolutions physiques comme les révolutions politiques, puisqu'à l'occasion d'un tremblement de terre qui fit de grands ravages dans la Carie, dans la Lycie et surtout dans l'isle

(25) *Pausanias in Phocid. cap. XII.*
(26) *Idem. in Achaïc. cap. VIII.*
(27) *Idem. lib. X. cap. IX.*
(28) *Plutarch. in vita Demosth.*

de Rhodes sous Antonin, les payens ne manquèrent pas de publier que la prédiction de la Sybille s'étoit accomplie (29). Il est vrai que les auteurs qui nous rapportent ces témoignages, qui tous, à l'exception du dernier, sont relatifs à des siécles antérieurs à l'ère chrétienne, ont vécu dans notre second siécle, et qu'ils ont pu parler d'après l'esprit des Sybilles modernes, qui dès-lors faisoient du bruit dans le monde. Mais puisque Rome réduite en monarchie ne faisoit des efforts pour supprimer les prédictions des Sybilles, que parce qu'elles annonçoient toutes sortes de révolutions physiques et politiques propres à allarmer les nations ; pourquoi Rome dans l'état Républicain avoit-elle eu la même politique, si les Sybilles anciennes n'eussent point parlé sur le même ton, et puisque c'étoit précisément dans les tems de crise que le gouvernement les consultoit ? Il est donc comme démontré que les livres des anciennes Sybilles ne pouvoient être que des livres apocalyptiques du même genre que les mordernes, et dangereux comme eux par les mêmes endroits. C'est donc ici le lieu de disculper ceux des chrétiens qui se sont trop livrés à ce goût aussi funeste que mélancolique : ce ne sont point eux

(29) *Pausanias, in vita Demosth. Idem. in Corinth. cap. VII. Strabo, lib. I.*

qui l'ont apporté dans ce monde, quoique quelques-uns d'entr'eux aient forgé des oracles Sybillins, ce goût subsistoit bien des siécles avant eux. Une sage police l'avoit heureusement réprimé pendant des siécles; elle avoit obligé la religion au secret, et sans l'incendie du capitole arrivé 83 ans avant l'ère chrétienne, ni les payens, ni les chrétiens un siécle après eux, n'eussent point été frappés et troublés par ces prédictions que le tems seul a convaincu de mensonge.

Les ouvrages des Sybilles anciennes étoient donc des livres apocalyptiques et funèbres qui prédisoient aux anciennes nations les révolutions futures du monde politique ainsi que du monde physique; leur doctrine embrassoit tous les tems de l'univers, tous les périodes et les âges qui se sont succédés; enfin la vie future et la destruction du monde en étoit le terme. C'est ainsi que l'on doit en juger par l'emploi de la Sybille qui conduisoit Enée, et par les instructions qu'elle lui donna; c'est sans doute parce que les livres Sybillins avoient rapport à la fin et au renouvellement des tems, que les officiers qui en étoient les gardiens présidoient seuls aux fêtes de la fin et du renouvellement des siécles, c'est-à-dire, aux jeux séculaires:

c'étoit une fonction naturellement dévolue à un ministère tout-à-fait apocalyptique.

VII. L'églogue de Virgile adressée à Pollion est encore un monument précieux de la doctrine des anciennes Sybilles ; elle est d'environ 38 ans antérieure à notre ère ; elle annonce la fin d'un période et le renouvellement des choses. » Enfin, » dit le poëte, le dernier âge prédit par la » Sybille arrive, un nouveau cercle de siécles » va recommencer ; Astrée revient sur la terre ; » le régne de Saturne va renaître ; la terre, les » mers, le ciel, tout témoigne sa joie dans l'at- » tente du siécle d'or qui va paroître. Le monde » ne sera plus le théâtre des crimes ; il n'y aura » plus de guerres, la justice et la paix rendront » les hommes éternellement heureux ». On ne peut point encore accuser Virgile de ne suivre ici que son imagination ; dès le tems des guerres de Marius et de Sylla, c'est-à-dire, plus de douze ans avant la naissance de Virgile, un bruit se répandoit déja dans l'Italie qui annonçoit une nouvelle race d'hommes, un renouvellement du monde, et la fin prochaine du période de la grande année (30). Les Toscans qui expliquèrent cet oracle, dirent qu'il devoit y avoir huit races d'hommes à chacune desquelles Dieu avoit marqué

(30) *Plutarch. in Sylla.*

le tems de sa durée; et que la fin de chaque âge étoit annoncé par différens prodiges sur la terre et dans le ciel, que chaque race commençoit par être d'abord très-religieuse et chérie des dieux, et qu'ensuite elle ne faisoit que dégénérer jusqu'à la fin. Le détail de Virgile ne differe dans ce systême qu'en ce qu'il fait entendre par cette nouvelle race qu'il fait prédire à sa Sybille, moins une race d'hommes, ou un nouveau genre humain, qu'un prince qui devoit faire le bonheur du monde. D'ailleurs le systême des Etrusques sur ces différens âges successifs, et sur la fortune particulière de chacun d'eux, étoit très-ancien. Platon reconnoît aussi que chacun de cet âge commence par un siécle d'or durant lequel toutes les vertus sont cultivées, la nature est dans toute sa vigueur et sa beauté, et il dit qu'il va toujours en déclinant, et finit par un siécle de fer pendant lequel la nature affoiblie et corrompue conduit tous les êtres à une fin générale par des maux physiques et moraux qui couvrent la face de la terre de calamités et de crimes. Nos Sybilles modernes ont parlé sur le même ton; c'est après le déluge, c'est-à-dire, après l'ancien renouvellement du monde qu'elles placent l'âge d'or, et c'est après le futur changement du monde qu'elles en placent encore un autre, en donnant pour signe de l'approche de

la fin des tems et de ce nouvel âge, les crimes des hommes et les désordres de la nature.

Ce systême n'est guère qu'une fausse application du cours de la vie humaine au cours imaginaire des périodes que les hommes ont inventé pour mesurer les tems; il n'a servi qu'à allarmer le genre humain; lorsque son esprit s'est troublé et prévenu à la vue de certains phénomènes et de certaines calamités, il a cru alors être à la fin d'un de ces périodes, c'est-à-dire à la fin du monde. Ceci servira à nous expliquer la raison pour laquelle on consultoit les livres des Sybilles à Rome lors des phénomènes frappans; c'est qu'il falloit recourir aux livres prophétiques de la fin des tems lorsqu'on voyoit les signes qu'on croyoit en être les avant-coureurs.

VIII. Mais quel est donc ce prince ou ce monarque que Virgile annonce, et dont la promesse est toujours inséparablement unie à ce cyclisme apocalyptique? Virgile et tous les poëtes de son tems en font une application continuelle à Auguste; mais ce qui doit être regardé comme un effet de la flatterie ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore dans cette promesse un dogme Sybillin plus ancien qu'Auguste et que les poëtes qui lui en ont fait l'application. C'est encore un fait très-constant que les anciennes Sybilles annonçoient un nouveau roi et un nouvel empire, en même-tems

qu'elles annonçoient un nouveau monde ; c'est un de leurs oracles qui se trouve clairement consigné dans plusieurs ouvrages de Cicéron qui, comme on sait, furent tous composés entre l'an 60 et 45 avant l'ère chrétienne (31). On voit dans Tite-Live, Salluste, Suétone et Plutarque, que tous ceux qui jouèrent alors un grand róle dans la république et qui aspirèrent à l'empire, se prévalurent de cet oracle et que leur parti le leur appliquoit; Catilina, Lentulus, César, Auguste enfin et bien d'autres après lui s'en prévalurent (32). Les Romains, ces fiers républicains, d'abord étonnés de ce que cet oracle leur annonçoit un roi dont le nom étoit odieux, dégradés, avilis et fatigués de leurs divisions, ne furent ensuite que plus disposés à se soumettre à leurs vainqueurs et à leurs tyrans, à qui ils prodiguèrent bassement des hommages, des titres et même des cultes divins; la folie régnante dans ce siécle fondée sur l'attente où l'on étoit de l'accomplissement des oracles Sybillins, fit alors renaître les apothéoses anciennes que depuis longtems l'on ne connoissoit plus sur la terre : de-là toutes ces généalogies divines, ces éloges pompeux et ridicules, en un

(31) *Cicero de Divinatione, lib. II. Epistola ad Atticum.*

(32) *Tit. Liv. lib. IV. cap. 1. Sallust. Catil. §. 47. Plutarch. in vita Ciceronis, Cæsaris et Augusti.*

mot

mot ces flatteries idolâtres, par lesquelles Rome subjuguée s'efforça de cacher sa honte et de justifier sa bassesse; delà ce vil enthousiasme des poëtes et cette éloquence servile des orateurs qui contribuèrent à encenser et à corrompre les tyrans, et qui achevèrent d'énerver l'esprit de leurs concitoyens.

Les historiens modernes n'ont jamais fait assez d'attention aux maux que ce dogme Sybillin accumula sur Rome; ils n'ont point senti combien il eut de part à la révolution qui se fit dans les idées des sujets de cette fière république, qui, nourris autrefois dans la haine de la royauté, se prosternerent à la fin aux pieds des monstres les plus inhumains. Mais ce n'est point ici le lieu de suivre les effets de ce dogme; c'est son caractère qu'il faut démêler. Il ne faut pour cela que nous distraire l'esprit de toutes les applications que les Romains toujours indécis et incertains ont cherché à en faire pendant plusieurs siécles; il ne faut juger de ce dogme que par le caractère enthousiaste et apocalyptique déja empreint sur toutes les autres parties de la doctrine des Sybilles anciennes. Si la fin des périodes annoncée par les signes du ciel, par les tremblemens de la terre, par les révolutions et par les crimes des hommes, indiquoit un renouvellement dans l'univers, une nouvelle race, un nouvel âge d'or, enfin, comme dit Virgile, un

nouvel ordre des choses, que pouvoit être ce monarque inséparablement annoncé par toutes ces prédictions, sinon le dieu du période futur, Saturne, ou le Dieu de la fin des tems dont on avoit tant de fois prédit le régne heureux, et qui après avoir détruit le monde et puni les méchans devoit être le roi, le père et le rémunérateur des justes? C'est là sans doute, le monarque (*Deus rex, magnus rex maximi regni, et judex æternus*) dont il est parlé dans le premier et dans le second livre des Sybilles modernes. Le roi des Sybilles payennes n'est que le dieu de la vie future, le méme qui, suivant la doctrine cachée des mystères, devoit un jour détrôner le dieu régnant pour rétablir l'âge d'or sur les ruines de son empire. Enfin ce roi n'est que l'être suprême envisagé dans ses opérations de la fin des tems, mais obscurci et méconnoissable par une théologie allégorique, représenté par les diverses nations payennes sous des emblêmes variés, et personnifié sous le nom d'un roi, d'un héros, d'un conquérant que chaque peuple se flattoit de voir un jour à sa téte pour changer la face du monde en sa faveur.

En corrompant ainsi le dogme de la descente du grand juge des hommes, on corrompit aussi nécessairement le dogme de la destruction du monde et de la vie future; les payens ne virent

plus dans ces dogmes que les destructions politiques des villes, des sociétés et des empires, et l'établissement de quelque grande domination qui absorberoit toutes les autres. C'est par leur nature, que les erreurs qui résultèrent de chacun d'eux furent aussi inséparables, et troublèrent le monde de concert et en même tems. D'un autre côté le véritable esprit de ces Sybilles ayant transpiré aussi bien que le secret de ces mystères, on vit tout à la fois des gens qui prenant ces dogmes dans leur sens véritable et moral, augmentèrent encore le trouble de cet âge en prédisant de bonne foi la fin du monde, la descente prochaine du grand juge, et le régne de la vie future. De-là le cahos énigmatique que présentent les opinions diverses dont le monde fut agité dans les deux siécles qui suivirent l'incendie du capitole.

IX. Les Romains n'ont point été les seuls qui aient été les victimes de ces fatales prédictions. Environ 400 ans avant Auguste, Lysander, pour faire changer le gouvernement de Sparte et se faire adjuger la couronne, s'autorisa d'un oracle de Delphes tenu fort secret, qui annonçoit la naissance d'un fils d'Apollon; mais Sparte, plus heureuse que ne fut Rome par la suite, vit échouer les desseins de l'ambitieux Lysander (33).

(33) *Plutarch. in vita Lysand.* Les habitans de Ve-

Il n'est point de nation à qui ces dogmes aient été plus funestes qu'aux Juifs qui confondirent follement le dogme particulier de notre divin messie avec cette peinture vague et indéterminée du grand juge futur. Ils coururent, comme les Romains, la carrière de cette glorieuse et dangereuse chimère; mais devenus par ces idées les émules et les rivaux du fanatisme et de l'ambition de cette nation puissante, ils en furent à la fin écrasés et anéantis (34). C'est cette fatale erreur dans les Juifs qui nous expliquera l'étrange aveuglement qui leur fit méconnoître Jésus-Christ, et les contradictions bizarres qu'on remarque dans les opinions qui eurent cours parmi eux dans cet âge: ils ne vouloient voir qu'un roi, qu'un vainqueur, qu'un conquérant qui devoit leur assujettir l'univers; et néanmoins il s'attendoient à voir paroître Elie qui ne doit être que le précurseur de la fin des siécles; en demandant à voir des signes dans le soleil et la lune, ils ne désiroient que les phénomènes apocalyptiques.

Cette erreur ne s'éteignit point avec les Juifs,

litre, petite ville voisine de Rome, s'imaginèrent au rapport de Suétone, que le roi prédit du monde étoit né parmi eux, en conséquence ils se révoltèrent et furent exterminés.

(34) *Joseph. de bello Judaïc., lib. VII. vs. 12.*

elle passa dans l'esprit d'une partie de ceux qui eurent d'ailleurs le bonheur de c… …oître et de suivre le messie; c'est là … qui donna naissance aux chrétiens sybil… …s et millénaires; les uns confondirent … …s-Christ avec le grand Juge idéal des nat… payennes, et se préparèrent en conséquen… à la fin prochaine du monde: d'autres … confondant avec le roi que ce nouveau …ogme avoit enfanté, s'attendirent à le ve… …oir régner mille ans sur la terre. Les uns et les autres frappés de toutes ces idées, méditèrent les sybilles payennes, cherchèrent à les ajuster à leurs opinions, et nous transmirent les livres Sybillins que nous avons, dans lesquels on voit, comme on a dit, des prédictions qui annoncent tantôt Jesus-Christ, et tantôt le dieu de la fin des tems, et qui le plus souvent confondent ensemble le messie véritable et le vain phantôme de toutes les nations; sans compter les méprises continuelles sur les tems et les périodes que des calculateurs inquiets avoient inventés.

X. Il ne nous reste plus à considérer au sujet des Sybilles anciennes, que les usages que les payens pratiquoient après les avoir consultées; ces usages nous feront encore connoître l'esprit de ces fameuses inspirées. En général on remarque que les Romains se comportoient comme

Qu... gens qui regardoient tous les fléaux du mon... physique et politique comme des signes de la colè... dieux ; c'est dans cette idée religieuse que le gou...ement romain, après avoir consulté les livres des ...illes, et demandé l'avis des pontifes, ordonnoit des ...nes, des prières publiques, des sacrifices, des ... solemnels, des fêtes extraordinaires, et souvent ...oit immoler des victimes humaines. C'est peut-... là ce qui fit instituer des combats de gladiateurs, et des jeux inhumains dont le sombre de la superstition nous expliquera mieux les motifs de la politique féroce des Romains qui vouloit, dit-on, que l'on accoutumât le citoyen à répandre du sang. En effet, il y avoit de ces combats dans les calamités publiques qui faisoient craindre la fin des tems ; on les célébroit encore à la fin des périodes. On crut, sans doute, que ceux qui périssoient dans ces spectacles sanglans devenoient des victimes propres à appaiser la colère céleste, et à expier les fautes du peuple. La religion en fit d'abord des sacrifices, la politique ensuite en fit des spectacles ; et le peuple attaché par sa curiosité aux usages de ses ancêtres, conserva son amour pour les institutions cruelles, et satisfit sans remords sa cruauté, religieuse dans l'origine, mais dont le motif véritable fut peu-à-peu méconnu.

Mais il ne faut point regarder les usages dans leur généralité; il faut en examiner au moins quelques-uns dans le détail. Pourquoi, par exemple, les Sybilles ordonnoient-elles quelquefois de célébrer extraordinairement des Saturnales ou des jeux séculaires (35)? A la bonne heure qu'elles fissent instituer, comme elles faisoient souvent, des fêtes toutes nouvelles, mais pourquoi déranger les anciennes et particulièrement les Saturnales et les fêtes séculaires qui par leur nature n'avoient rapport qu'à la fin et au renouvellement de certains périodes d'année ou de siécle? Ne pouvons-nous pas soupçonner que le motif de cet usage avoit été anciennement de préparer les hommes à la fin du monde, toutes les fois que les signes du ciel, les calamités, en un mot les désordres phisiques et politiques sembloient la leur annoncer? Ou bien vouloit-on par-là chercher à éluder les oracles, en changeant pour ainsi dire de période par la célébration anticipée des fêtes consacrées pour l'ordinaire à leur renouvellement et à leur dédicace? Une doctrine antique et dont nous avons parlé plus haut, pouvoit conduire à cette dernière idée; les hommes s'étant prévenus que le tems étoit composé d'une suite de périodes, que

(35) *Tit. Liv. decad. III. lib. 2.*

chacun de ces périodes commençoit par un âge d'or et finissoit par des misères et des calamités; les hommes, dis-je, ont pu penser lorsqu'ils se trouvoient réduits à quelque extrémité, que l'on pouvoit écarter leurs maux en laissant derrière eux le période malheureux où ils se trouvoient, pour entrer tout de suite dans un autre dont le commencement étoit toujours un objet d'attente et de désir. De-là enfin cette célébration extraordinaire et hors des tems fixés, des fêtes qui n'avoient rapport qu'au renouvellement des choses.

On pourroit encore appliquer cet esprit aux institutions de fêtes nouvelles qu'ordonnoient aussi quelquefois les livres des Sybilles, et dont ils vouloient que l'anniversaire se célébrât à perpétuité; en effet le principe de tout anniversaire est toujours d'établir un période nouveau et de mettre à la tête de tous les tems futurs l'objet dont l'anniversaire fait mémoire.

XI. Examinons encore un autre usage qui a tant de rapport à cet esprit qu'on peut le regarder comme l'explication complette de tous ces usages. C'étoit une vieille tradition chez les Romains, que pour arrêter le cours des calamités publiques, de quelque nature qu'elles fussent, il falloit enfoncer un clou dans la muraille du capitole, et qu'à l'instant la colère des dieux s'ap-

paisoit (36). Cette triviale cérémonie s'est faite plusieurs fois dans Rome avec la plus grande solemnité; c'étoit un antidote contre leurs malheurs publics, sans que les Romains eux-mêmes en connussent l'esprit. Pour le connoître il faut remarquer que chez les anciens peuples d'Italie et avant l'usage de l'écriture et des archives on n'avoit pas d'autre méthode de fixer les tems écoulés que de mettre chaque année un clou dans une muraille du temple de Minerve : c'étoit une chronologie à portée de tout le monde qui fixoit les années et les périodes (37).

Selon les Rabbins les anciens Hébreux ont aussi été dans l'usage de marquer les tems par des clous qu'on enfonçoit dans un rocher qu'on appelloit à cause de cela *la roche des clous* (38). Ainsi l'usage où étoient les Romains d'enfoncer des clous ne pouvoit avoir d'autre motif que d'indiquer qu'on entroit dans un nouveau période et qu'on abandonnoit celui où l'on se trouvoit, soit qu'il

(36) *Tit. Liv. décad. I. lib. 7.*

(37) *Cicero Epist. ad Atticum.*

(38) *Hieros. Chagig. fol.* 78. 4. Les Péruviens désignoient les périodes par des cordes nouées appellées *quipos*. On dit la même chose des premiers Chinois. Le fameux nœud gordien qu'Alexandre trancha, et qui prédisoit l'empire du monde à celui qui le dénoueroit, n'étoit-il pas un nœud chronique et apocalyptique ?

fût achevé ou non, pour en recommencer un sous de meilleures auspices. Je ne dis point que les Romains en particulier ont eu ces idées, il y a toute apparence qu'ils avoient cet usage, comme bien d'autres, sans en connoître l'esprit; mais cet usage conservé par une tradition toute machinale n'en indique pas moins qu'il y avoit eu des tems antérieurs où l'on avoit agi d'après des principes connus; la fidélité de la chronologie de tels peuples a dû en souffrir, mais le caractère et la durée attribués aux périodes cycliques n'étant qu'une illusion, on pouvoit se flatter d'échapper aux pronostics qu'ils donnoient par une autre illusion.

On trouve chez les Juifs plusieurs usages et même plusieurs faits qui semblent relatifs à ce même esprit. Job accablé du poids de ses misères s'écrie : *que le jour de ma naissance ne soit pas mis au nombre des jours de l'année, qu'il ne soit plus compté dans les mois* (39). On remarque au quatriéme livre des rois une célébration extraordinaire d'une espèce de jubilé ordonnée comme un signe de la délivrance de Jérusalem assiégée par Sennacherib. Au même livre le signe que l'heure finale d'Ezéchias est retardée, c'est que l'ombre du soleil rétrograde; sans doute que Dieu pour se faire entendre des hommes voulut bien

(39) V. Job. III. vs. 6. IV. Livre des rois, chap. XIX. vs. 29.

agir alors conformément à leurs opinions. Quoi qu'il en soit, c'est à cette antique façon de penser que l'on peut ramener l'usage où sont encore les Juifs de changer de nom dans des tems d'infortune ou de maladie, ce qu'ils font dans la vue de se rendre des hommes nouveaux et de donner le change à leur mauvais destin (40). Cet usage subsiste au Japon et dans la plus grande partie de l'Asie, où l'on change de nom suivant son âge et ses différens états (41). C'est encore ce que nous voyons pratiquer aux papes en arrivant au pontificat : ils semblent alors dépouiller le vieil homme pour se revêtir d'un homme tout nouveau.

Si les Sybilles ordonnoient l'anticipation des fêtes anciennes et l'institution des solemnités nouvelles ; si elles présidoient à des périodes fictifs imaginaires, il n'est pas surprenant qu'elles présidassent aux périodes réels, tels que ceux du renouvellement des siécles : voilà pourquoi les gardiens des livres sybillins présidoient seuls de droit à la célébration des jeux séculaires. Pour juger de l'esprit qui régnoit dans ces fêtes, nous n'avons qu'à voir celui qui échauffa Horace dans son poëme séculaire ; on trouvera qu'il nous explique de la façon la plus claire les usages dont nous avons

(40) Léon de Modène, liv. V. chap. 7. §. 3.

(41) Hist. génér. des voyages, tom. X. in-4°. p. 758.

parlé, et qu'il nous dévoile le fameux secret des Sybilles. Ce poëme fut composé pour les jeux séculaires qu'Auguste fit célébrer l'an 17 avant l'ère chrétienne. D'abord le poëte y invoque les dieux; il invite le soleil à renaître; il fait des vœux pour la perpétuité de l'empire; il prie les parques d'accorder des siécles heureux; il supplie Phébus d'appaiser sa colère, Diane de rendre les Romains heureux et vertueux; et déja le poëte voit renaître l'âge d'or (42). Il faut remarquer à ce sujet que l'esprit de ce systême des Romains sur les siécles est le même que celui des saturnales annuelles, dont, comme nous avons vu, l'objet étoit caché pour le peuple.

XII. Une autre suite de la consultation des livres sybillins dans les tems critiques étoit l'élection d'un dictateur, c'est-à-dire d'un magistrat souverain devant qui tout autre pouvoir fléchissoit et qui étoit pour un tems un vrai monarque absolu. On élisoit ce dictateur non-seulement à l'occasion des guerres extraordinaires ou des séditions intestines, mais encore lorsqu'on étoit in-

(42) *Jam fides et pax et honos pudorque*
Priscus, et neglecta redire virtus
Audet, apparetque beata pleno
Copia cornu.

HORAT. CARM. SÆCUL.

quiété par des prodiges, ou tourmenté par des calamités naturelles, comme des pestes, des famines, des sécheresses, &c. (43). Ce dictateur ne s'élisoit souvent que pour s'acquitter de certaines cérémonies ordonnées par les Sybilles; quelquefois il ne gardoit le rang suprême qu'un seul jour et même pendant quelques heures; et il se défaisoit le soir de la pourpre qu'il avoit prise le matin. Comment expliquer cet usage, et quel motif pouvons-nous lui donner? les Romains croyoient-ils que la divinité seroit plus honorée par le culte que lui rendroit un magistrat extraordinaire au souverain, que par celui que pouvoit lui rendre un consul ou quelque autre magistrat? les pontifes et les sénateurs n'étoient-ils pas d'un ordre assez relevé pour remplir ces fonctions? Oui sans doute; rien n'empêchoit de se servir de leur ministère, sinon l'étiquette dont les livres des Sybilles étoient le répertoire. Lorsque ce code fatal fut révélé, les esprits échauffés publièrent d'après les Sybilles, que Rome ne pouvoit être sauvée que par un roi qui seul pouvoit la rendre victorieuse. C'étoit cette même doctrine qui faisoit un dictateur parce qu'elle existoit long-tems avant l'incendie du capitole. On élisoit donc réellement un roi, mais il n'étoit que passager; et

(43) *Tit. Liv. décad. I. lib. 7. §. 28.*

l'on éludoit encore par-là les oracles des Sybilles dont le peuple alors n'avoit aucune connoissance; on lui montroit le représentant du roi de la vie future, et on le lui ôtoit aussitôt. Il en étoit de ce dictateur comme du clou sacré, il représentoit le roi fictif d'un période imaginaire.

Ce que nous disons ici du dictateur installé par tous les livres des Sybilles dans tous les tems critiques, nous le dirons aussi des divinités nouvelles que ces livres dans de pareilles circonstances envoyoient souvent chercher à grands frais et avec appareil pour les installer dans quelque nouveau temple de Rome (44). Esculape et Cibèle que les oracles sybillins ont appellés à Rome, jouèrent alors le même rôle qu'on faisoit jouer au dictateur; si celui-ci représentoit le roi, l'autre représentoit le dieu du période futur; et tous les deux ensemble n'étoient produits que par le dogme du dieu monarque de l'âge d'or qu'on espéroit.

On peut en dire autant des cultes renouvellés par l'ordre des Sybilles pour certaines divinités, tels que ceux de Cérès et de Vénus (45). Il en étoit de même des *lectisternes* si souvent ordonnés par les oracles sybillins, qui désignoient visible-

(44) *Tit. Liv. decad. I. lib. 10. Decad. II. lib. 1. Dionys. Halicar. lib. II. cap. 7.*

(45) *Valer. Maxim. lib. I. cap. 1. §. 2.*

ment l'attente où l'on étoit de la descente des dieux. Souvent en conséquence des mêmes ordres on alloit chercher de l'eau de mer pour verser dans les temples (46).

Tel étoit donc l'esprit de tous ces usages ; ils ne peuvent être plus analogues entre eux et avec la doctrine apocalyptique des Sybilles. Chaque fois que l'on étoit menacé de quelque fléau ou tourmenté par quelque présage, on croyoit qu'en renouvellant le période, le gouvernement et même la religion, on renouvelloit aussi l'état de la nature, systême aussi extravagant que dangereux, et qui ne tiroit sa source que de cet esprit de frayeur et d'égarement que nous avons vu jusqu'ici régner dans toute la religion payenne. C'est-là ce qui fait dire à Cicéron au sujet de ces dogmes qu'ils étoient plus propres à renverser la religion qu'à l'établir et la consolider (47). Toute doctrine de renouvellement est en effet une doctrine de destruction ; elle est d'autant plus dangereuse que l'esprit de l'homme lorsqu'il se frappe de l'attente d'une révolution imaginaire, en fait souvent naître de très-réelles ; c'est ce qui est arrivé, comme l'a très-bien remarqué M. Fréret, qui a composé une savante dissertation sur les Sybilles,

(46) *Tacit. annal. lib. XV.*

(47) *Valeant ad deponendas potius quam ad suscipiendas religiones. Cicero lib. II. de divinat.*

qui commence par une réflexion qui fera la clôture de la nôtre (48).

» Dans tous les siécles et dans tous les pays » les hommes ont été également avides de con- » noître l'avenir, et cette curiosité doit être » regardée comme le principe de presque toutes » les pratiques superstitieuses qui ont défiguré » la religion primitive chez tous les peuples ». Ajoutons à cette réflexion aussi vraie que lumineuse pour l'histoire celle qu'a fait M. Mallet qui nous a fait connoître les Sybilles du Nord, non moins apocalyptiques que celles de la Grèce et de Rome. Cet esprit mélancolique et ces dogmes funèbres qui avoient toujours pour objet un avenir fâcheux, viennent, selon cet auteur, originairement des désordres auxquels notre monde a été exposé (49).

Ces deux réflexions sont en effet analogues et ne doivent point se séparer; si les hommes ont été inquiets, ce n'est point par un pur esprit de curiosité; s'ils ont été superstitieux, ils ne l'ont point été sans cause; s'ils ont eu des terreurs paniques, c'est qu'ils ont eu antérieurement des terreurs légitimes et fondées; s'ils ont craint d'être malheureux, c'est qu'ils l'avoient été autrefois.

(48) Mémoires de l'acad. des inscript. tom. XXIII. p. 187.

(49) V. Edda, note sur la fable VII.

Enfin

Enfin ce n'est que dans le souvenir des malheurs du monde qu'il faut chercher le principe de cet esprit de frayeur qu'il est impossible de méconnoître chez les peuples de l'antiquité, quoique jusqu'à présent on les ait à peine soupçonnés d'avoir eu ces dispositions.

XIII. Autant on remarque peu cet esprit de terreur, que je nomme *apocalyptique*, dans la génèse et dans les autres ouvrages de Moyse; autant est-il commun dans les traditions mythologiques des Rabbins et dans leurs livres apocriphes. Il supposent que leurs premiers patriarches ont tous fait des apocalypses, c'est-à-dire ont décrit la fin des tems et prédit les derniers jours du monde. A les entendre, il sembleroit que ces premiers hommes aient réellement vécu, comme disent les Sybilles modernes, dans l'attente de ce jugement dernier que Dieu leur promit après le déluge. Selon eux, Adam prévit le premier que le monde seroit détruit par l'eau et par le feu; Seth son fils fut un homme très-sçavant dans ce genre de doctrine, et de peur que ses observations ne se perdissent dans les révolutions futures, ses enfans, suivant Josephe, eurent soin de les graver sur deux colonnes, l'une de brique, et l'autre de pierre (50). Les

(50) *Joseph. antiquit. Judaïc. lib. I. cap. 2.*

Rabbins et tous les Orientaux attribuent des apocalypses à Adam, à Seth, à Enoch, à Abraham, à Moyse et enfin à Elie; plusieurs de ces livres vrais ou faux subsistoient encore dans les premiers siécles de notre ère : les hérétiques que l'on a nommés Séthiens, appuyoient leurs opinions sur des livres attribués à Abraham et à Moyse. Les Sabiens croyent encore posséder les livres de Seth ou d'Enoch, et les Guèbres prétendent avoir les livres d'Abraham sur les révolutions futures (51). On a encore des fragmens de tous ces prétendus ouvrages; c'est la source dans laquelle les chrétiens Judaïsans ont été puiser l'esprit des apocalypses supposées qu'ils attribuoient à S. Pierre et à S. Paul, et des faux évangiles qui n'étoient pareillement que des livres apocalyptiques à bien des égards. Cette mythologie Rabbinique semble avoir pris à tâche de conserver le souvenir de ce que les législations des autres peuples cherchoient à ensévelir dans l'oubli, et de ce que Moyse lui-même semble avoir voulu cacher; aussi les Rabbins nous disent-ils que leur tradition orale a longtems été un mystère. Quelques sçavans ont pensé que les Sybilles des Payens ont pu

(51) Voyages de Chardin, tom. IX. pag. 138, Herbelot, biblioth. orientale.

provenir des fausses prophéties des Hébreux; il est plus sage de croire que tous les peuples sans rien s'emprunter à cet égard, n'ont eu de ces livres funèbres que parce qu'ils avoient été enfantés par les impressions générales faites sur tous les hommes par des malheurs communs et généraux.

C'est d'après ces principes qu'il faut expliquer tout ce que l'antiquité nous offre d'énigmatique: les malheurs du monde ont été assez grands et assez généraux pour laisser une impression profonde et pour devenir la matière d'une tradition continue qui n'a jamais dû se perdre entièrement. Avant les Sybilles il y avoit eu des ouvrages d'Orphée, de Musée, de Bacis (52) fils d'Orphée, qui n'étoient de même que des livres prophétiques et apocalyptiques; avant ceux-ci il y en avoit eu encore d'autres sans doute qui pouvoient avoir une origine plus antique et remonter jusqu'au tems où le genre humain ne menoit qu'une vie troublée et remplie de l'attente d'un avenir que ses maux lui faisoient desirer, et qu'une longue succession d'esprits

(52) Les oracles de Bacis présidoient comme ceux d'Orphée et de Musée, des révolutions. Hérodote en fait plusieurs applications aux événemens de la guerre de Xerxès. *V. Herodot.*, *lib.* VIII. §. *20. 77. 96. et lib.* IX. *Pausanias*, *lib. X. cap. 12 et 14.*

enthousiastes et frappés n'ont cessé de prédire de siécles en siécles et de transmettre jusqu'à nous. Quoique le passage de cette doctrine au travers d'une longue suite de tems, de nations et de religions, ait, suivant les apparences, singulièrement corrompu les peintures des révolutions que le monde a éprouvées, cependant il n'en faut pas regarder les livres apocalyptiques comme des monumens dignes de quelque créance; on y trouve en effet des descriptions physiques de phénomenes si grands et si extraordinaires, qu'il n'est guère possible que l'imagination se fût élevée à de tels pressentimens, si quelque tradition n'en avoit conservé le souvenir. Au reste le tems et l'expérience ont suffisamment convaincu cette doctrine de faux relativement à ce qui concerne le futur, et la police ancienne nous a donné un grand exemple de la façon dont il est à propos de se conduire à l'égard de cette doctrine; les révolutions qu'elle a causées nous donnent encore de très-puissantes leçons.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus funèbre que cette doctrine, il y a des personnes mélancoliques qui la savourent avec complaisance; c'est une maladie qui ne peut se détruire que par une raison ferme et robuste, et dont il faudroit au besoin que la police entreprît la guérison,

Qui eût cru que dans un siécle aussi éclairé que le nôtre on ait vu renaître encore un fanatisme qui persuada quelques esprits foibles de la proximité du terme de l'univers? cependant nous avons vu dans Paris une foule de gens enivrés voir le prophête Elie dans un prêtre imposteur ou fanatique (53). Des personnes de tous les rangs ont donné dans cette illusion. La police des anciens a connu le danger des prédictions lugubres et effrayantes des oracles; si elle n'a pu les anéantir, au moins a-t-elle voulu les cacher: la nôtre a bien fait de l'imiter et d'arrêter le cours d'un fanatisme dont les suites sont toujours dangereuses au repos des sociétés. Les sectes apocalyptiques seront toujours capables de faire de nouveaux dieux, de nouveaux rois, de nouveaux empires; les révolutions sont la fin où tendent tous les fanatismes; la fin du monde n'arrive point; le grand Juge ne descend point; l'âge d'or ne renaît point; mais par les extravagances des hommes la terre se trouve changée; elle ne quitte une erreur que

(53) Parmi les convulsionnaires du parti Janséniste, l'abbé Vaillant passoit pour le prophête Elie, précurseur du jugement. Lorsqu'il fut enfermé à la bastille, bien des gens alloient pour voir son ravissement au ciel.

pour se livrer à une autre, sans aucun profit pour le genre humain.

XIV. Revenons à nos Sybilles. Leur doctrine apocalyptique ayant été développée, nous croyons pouvoir hazarder l'étymologie de leur nom. Nous le tirerons de la langue Phénicienne, fondés sur ce que Pausanias le fait venir de l'Afrique (54) et sur ce que la langue Phénicienne a été longtems en régne dans cette partie du monde. Nous pensons donc que le mot *Sybille* est le même que *Siba-el* ou *Sub-elium*, et qu'il signifie *retour de Dieu*, *période divin*, *révolution divine*, c'est-à-dire la grande année, ou, comme on disoit en Egypte, l'année *Eliaque*, ce qui signifie encore la même chose qu'*année de Dieu*. Ce n'est pas que nous croyions que le période qui a fait l'objet des prédictions des Sybilles fût le période Egyptien de 1460 ans, mais un période général quelconque pourvu qu'on le conçoive apocalyptique; dans ce cas les Sybilles n'ont point été des femmes; mais un nom de périodes, ou plutôt quelque titre de livre apocalyptique que l'on aura par la suite personnifié en donnant le nom de la doctrine à ceux ou à celles qui l'auront prêchée. Pausanias parle d'une Sybille de Phénicie qu'il appelle

(54) *Pausanias*, *lib. X. cap.* 12.

Saba (55). Hyde pense que *Sybille* est un nom générique qu'on donnoit anciennement à toutes les Prophétesses (56). Selon nous la Sybille n'est qu'un période personnifié, et c'est le période de mille ans, aussi Ovide lui donne-t il mille ans de vie (57), mais comme dans le systême des Romains on revenoit à la vie après mille ans, il n'est pas étonnant de voir dans Virgile et dans Horace que la Sybille est chargée de conduire les héros aux enfers et de les ramener (58). La fable qui fait descendre aux enfers et en revenir ensuite Bacchus, Orphée, Hercule, Thésée, Ulysse, Enée, semble indiquer que ces personnages étoient des régénérés, suivant le systême Romain, ou des ressuscités. En effet Bacchus n'étoit que l'Osiris Egyptien régénéré, les autres héros passoient tous pour des fils de dieux ou de déesses.

(55) *Pausanias, Phocid. lib.* X. *cap.* 12.

(56) *Hyde*, *cap.* XXXII. p. 388.

(57) Ovid. metamorphos. *lib. XIV. fab.* 3.

(58) Suivant Pausanias, *lib. X. cap.* 12, la Sybille de *Cumes* s'appelloit *Demo*. Le mot de *Cume* viendroit-il par hazard de *qumah et Ethejumah*, *surrectio et resurrectio?* *qum* signifie *surgere*, *stare*, se lever, être *stable*. *Demo* ne pourroit-il pas venir de *dum* et *damam*, *silere*, *dumah*, silence, sépulchre, enfer, espérance?

CHAPITRE IV.

Des idées astronomiques des anciens ; des terreurs causées par les éclipses, les cometes, et les autres phénomènes de la nature. De la cause des craintes que les météores excitoient dans les hommes.

I. MAINTENANT que nous pouvons nous flatter de connoître le génie de l'antiquité et l'esprit de la plupart de ses fêtes et de ses usages, ainsi que celui qui régnoit dans les ouvrages pour lesquels elle avoit la plus grande vénération, il ne nous sera point difficile de retrouver le principe des terreurs dont tous les peuples du monde ont été saisis à la vue des éclipses, des cometes, des météores, en un mot de tous les phénomènes extraordinaires. Faut-il chercher le principe de ces craintes dans la seule ignorance où les anciens étoient de la cause physique de ces événemens ou dans le souvenir et les impressions profondes qu'avoient laissés dans les cœurs des hommes les phénomènes qui avoient anciennement accompagné la destruction du monde ? Il n'est pas douteux que l'une et l'autre de ces causes n'aient concouru à faire trembler les nations : moins l'homme est éclairé, plus il est disposé à la crainte ; mais c'est surtout à

la dernière de ces causes qu'il faut recourir pour expliquer les usages souvent ridicules et bizarres que les peuples allarmés pratiquoient dans ces occasions. Il est vrai qu'aucun peuple ne nous donnera les révolutions du monde et les impressions qu'elles ont faites comme le vrai motif de ces usages; mais n'avons-nous pas vu qu'il fut un tems où les législateurs des peuples policés ont cru devoir cacher sous l'ombre des mystères une doctrine effrayante qu'ils jugèrent peu propre au maintien des sociétés? Les législateurs se contentèrent de laisser au peuple ses fêtes et ses usages, mais ils n'en expliquèrent plus les motifs qu'à des hommes choisis, et ils permirent qu'on donnât le change au vulgaire par des fables, des emblêmes et des allégories qui le laissèrent dans l'ignorance des dogmes qu'on crut devoir dérober à ses yeux. La police aima mieux l'amuser par des cérémonies auxquelles on donna des explications plaisantes ou ridicules, que de l'instruire de dogmes redoutables que le préjugé faisoit peut-être croire à ceux-même qui guidoient les autres.

C'étoit la doctrine des prêtres Etrusques, et c'est encore celle de toutes les prédictions qui annoncent la destruction de l'univers, que la fin des tems seroit précédée et annoncée par des phénomènes extraordinaires dans le ciel et sur la

terre : voilà la raison de cette erreur qu'ont eu tous les peuples du monde à la vue des phénoménes que l'on a appellés *les signes du ciel.* Cependant cette raison n'étoit que secondaire ; ce n'avoit point été là le motif de l'effroi des premiers hommes ; ce n'est que par suite des tems qu'on a voulu lire dans l'avenir, et alors on n'y a vu que ce que l'on avoit déja vu dans le passé. Dans les premiers tems les météores, les ténébres, les éclipses, la défection des astres n'effrayèrent les hommes que parce qu'ils leur rappelloient les anciens désordres de la nature ; ce ressentiment est ensuite devenu un pressentiment qui a effrayé les peuples mêmes qui avoient le plus parfaitement oublié le souvenir du passé. La crainte des premiers hommes pouvoit être légitime et fondée, au moins étoit-elle excusable ; mais celle des siécles postérieurs étoit insensée, déraisonnable et dangereuse au repos et au progrès de la société. Il ne faut donc point chercher d'autre raison pourquoi la police ancienne enseignant de respecter les usages des peuples, en a peu-à-peu dénaturé les motifs, ou les a cachés tout-à-fait.

II. Les raisons que les anciens nous ont donné de leurs usages et de leurs craintes au tems des éclipses, ne peuvent être d'aucun poids pour nous, elles ne nous présentent aucun motif précis. C'est dans le Nord et dans l'Amérique que nous devons

aller pour nous assurer que ces terreurs avoient pour motif les révolutions anciennes arrivées à notre globe et les désordres futurs de l'univers. On voit dans la fable VI. de l'Edda, que les éclipses sont causées par un loup qui poursuit sans cesse le soleil et la lune; ce loup les atteint quelquefois, il les obscurcit alors, mais les deux astres lui échappent; cependant la mythologie des Scandinaves leur apprenoit que tôt ou tard ces astres deviendroient la proie de leur ennemi; le loup les saisira tout-à-fait et sans ressource pour les hommes, il les dévorera, après quoi il baignera l'armée des dieux dans le sang; enfin le monde sera détruit et renouvellé.

Si nous jettons nos regards sur l'Amérique, nous verrons tout le Pérou en alarmes au tems des éclipses. Le peuple poussoit alors des cris lamentables, on n'entendoit que des chansons lugubres soutenues d'un bruit effroyable de trompettes, de cornets et de tambours: à force de coups de fouets on faisoit aboyer les chiens mêmes, l'idée générale étoit que le monde alloit finir et que les éclipses annonçoient cet événement (1). Le dogme de la fin du monde avoit tant de force chez les Péruviens, que comme ils s'imaginoient que cette fin qui arriveroit par le feu seroit précédée

(1) Histoire de la conquête du Pérou, tom. I. chap. 1.

de plusieurs années de stérilité, les grands formoient toujours d'amples magasins de maïz pour subsister pendant la sécheresse. Lorsque l'éclipse étoit passée, tout le monde se livroit à la joie la plus désordonnée.

Nous voyons encore chez les habitans de l'Isle Célèbes des craintes qui avoient pour motif la destruction du monde; la tradition rappelle à ces peuples que les anciens désordres de la nature avoient eu pour cause la querelle du soleil et de la lune; les éclipses leur font craindre de semblables démêlés et leurs suites funestes : même dans les jours non sujets aux éclipses, si le soleil vient à être obscurci par quelque nuage au moment où on lui adresse des prières à son lever, on le croit irrité, et les insulaires consternés rentrent chez eux pour implorer leurs autres idoles (2).

On pourroit soupçonner que les anciens Egyptiens avoient les mêmes idées sur les éclypses et les regardoient comme des avant-coureurs de la ruine du monde. En effet ce Thyphon qui avoit autrefois causé tant de malheurs, et devoit revenir un jour en causer de nouveaux, étoit regardé comme l'auteur des éclipses; mais comme tous ces points de la théologie Egyp-

(2) Hist. générale des voyages.

tienne n'étoient point connus du vulgaire, on peut dire que le peuple d'Egypte, ainsi que tous ses contemporains, ignoroit le motif de ses terreurs (3). En général les anciens s'effrayoient des éclipses, comme Pline le dit des Grecs et des Romains, sans trop sçavoir pourquoi (4). Ils se croyoient bien menacés de quelque grand malheur, mais on n'imaginoit point que ce malheur dût intéresser tout l'univers; on pensoit que les éclipses présageoient la mort des rois ou des grands, des maladies, des guerres, des calamités particulières, mais on ne songeoit point à la destruction du monde ni au renouvellement de la guerre des géans et de l'antique chaos. Les maux dont on étoit menacé ne regardoient qu'un prince en particulier, qu'une ville, qu'un empire, et même on ne croyoit les éclipses occasionnées que par quelque maléfice ou magie (5). Cependant les usages que l'on pratiquoit alors sans en connoître le motifs, indiquent clairement que ces terreurs avoient un motif plus général qui avoit été connu dans l'origine; le peuple rempli d'allarmes se répandoit dans les rues et dans les places, muni de bassins ou de chaudrons d'airain, de clochettes,

(3) *Plutarch. de Iside et Osiride.*

(4) *Pline, hist. natur.*, *lib.* II. *cap.* 12.

(5) *Plutarch. in Nicia. Idem in Emilio et Pelopida.*

de clairons, de trompettes, et prétendoit aller au secours de la lune en travail (*Lunæ laboranti*) (6). Avec tous ces instrumens on faisoit un bruit excessif, dont on ne pouvoit pas rendre raison en disant que cet appareil avoit pour objet d'effrayer et de combattre l'ennemi du monde, comme cela se faisoit aux bacchanales et orgies sans sçavoir pourquoi. Plutarque dit que c'étoit pour rendre le mouvement à la nature. Enfin on crioit et l'on hurloit, on couroit çà et là comme dans les fêtes de Cérès avec des torches et des flambeaux. Quelques-uns tenoient leurs maisons fermées comme dans les tems de tristesse et de deuil; enfin tout le monde restoit pendant trois jours sans rien entreprendre afin de voir si l'astre n'avoit souffert aucune altération; et lorsque tout étoit rentré dans l'ordre accoutumé on finissoit par des sacrifices (7).

Les usages des sauvages serviront à nous expliquer ceux de ces anciens, par la conformité que nous verrons entre eux. Dans le tems des éclipses les lapons tirent contre le ciel; les habitans du Paraguai déchocent des fleches et crient de la manière la plus effroyable tant que dure l'éclipse; d'autres peuples de l'Amérique

(6) *Juvenal. Satyr. VI. vs. 442.*

(7) *Plutarch. in Emilio. Tacit. annal. lib. I. Senec. de Benef. lib. V. Diodor. lib. XIII. §. 7.*

non contens de pousser des cris lamentables, ont une danse qu'ils ne peuvent cesser que lorsque l'éclipse est finie. On retrouve les mêmes usages chez les Canadiens et Hurons; et rien, suivant l'auteur que je cite, ne retrace mieux que leurs usages en cette occasion ceux qui se pratiquoient aux bacchanales et aux fêtes de Cérès et d'Isis. Dans la nouvelle-Andalousie un jour d'éclipse est un jour de jeûne; [illegible] s'arrachent les cheveux et se déchirent le visage; elles croyent qu'alors la lune a été blessée par le soleil. Il en est presque de même d'un grand nombre de peuples d'Afrique qui au tems des éclipses se croyent menacés de quelque danger inconnu (8).

Les idolâtres de l'Indostan ont des coutumes plus particulières (9). Au moment où l'éclipse commence ils ont soin de casser toute la vaisselle de terre qui leur sert dans leur ménage, ce qui produit un très-grand bruit; quoique ce bruit soit conforme à celui que nous avons vu faire à d'autres nations avec des instrumens militaires, je ne crois pas qu'il faille en confondre

(8) V. Cérém. relig., tom. VI. Coréal, tom. I. Laffiteau, Mœurs des Sauvages, tom. I. p. 227. Labat, voyage d'Ethiopie, tom. I. pag. 265.

(9) Voyages de Tavernier, tom. IV. liv. 3. chap. 14.

les motifs. Les Indiens brisent peut-être leurs ustensiles dans l'idée où ils sont que le monde va finir, alors ce seroit dans la même vue que les Mexicains à qui nous avons déja vu pratiquer la même chose à la fin de chaque siécle. C'est de la même manière qu'il faut expliquer l'usage semblable qui se pratique chez le Mogol dans ces jours d'éclipse où tous les peuples du monde ont cru la nature en danger. Il paroît vraisemblable que le bruit que faisoient les anciens de notre hémisphère avec leurs ustensiles, mais sans les briser, procédoit d'un même principe dont l'économie avoit adouci les suites. Les autres usages que les idolâtres du Mogol joignent à celui dont on vient de parler, répondent parfaitement à ce principe caché; chez eux un jour d'éclipse est précédé de trois jours de purification, de pénitence et d'aumônes; on vient de toutes parts se plonger dans le Gange et dans les rivières du pays dont les eaux sont réputées sacrées; on y reste tant que dure l'obscurité en priant et faisant divers signes qui marquent l'inquiétude autant que la dévotion: ensuite on se revêt d'habits tout neufs et l'on donne les anciens aux pauvres, toutes ces pratiques valent une indulgence plénière qui lave tous les péchés commis, et qui renouvelle l'homme

ainsi

ainsi que la nature (10). On voit donc que ces différens usages ont la religion pour base : aussi les Mahométans, les Malabares et beaucoup d'autres peuples sont obligés par leurs loix ou leurs usages, de prier Dieu et de se purifier particulièrement aux jours d'éclipse, parce que ces jours sont regardés comme des jours de sévérité (11).

Au Tonquin les jours d'éclipse on sonne les cloches, on frappe sur des tambours, et l'empereur fait mettre tous ses soldats sous les armes pour secourir les astres en travail (12). Les habitans de l'isle de Ternate sont persuadés qu'aux éclipses du soleil et de la lune, le roi, ou quelqu'un de ses parens, est menacé de mort : voilà pourquoi ils font de grands hurlemens. S'il n'arrive aucun des accidens que l'on avoit prévus, on fait après l'éclipse une grande fête et une procession suivie par un jeune homme en habits royaux, accompagné d'une cour nombreuse et très-parée (13).

(10) Voyages de Bernier, et lettres édifiantes, tom. X. p. 37.

(11) Reland de la religion Mahométane, pag. 39. Voyages de Chardin, tom. V. Cérém. relig., tom. V.

(12) Hist. génér. de l'abbé Dambert, tom. IX. p. 220.

(13) Voyages de la comp. des Indes, tom. I.

Dans les plus anciens tems de la monarchie Chinoise on regardoit les éclipses comme des avertissemens du ciel. « Le soleil s'est éclipsé, » disoit l'empereur *Ven-ti*, quel avertissement » n'est-ce pas pour moi ! Tout invisible » qu'est l'Etre suprême, il est proche, il » ne faut point se relâcher de son service » (14) ». En conséquence ce monarque exigea qu'à cette occasion on l'avertît de ses fautes. Quoique les Chinois soient très-instruits des causes des éclipses, ils n'en suivent pas moins les usages des autres peuples; par-tout la surperstition et la terreur l'emportent sur le raisonnement; ces usages sont même plus solemnels chez eux que partout ailleurs. Le tribunal d'astronomie présente à l'empereur le calcul de l'éclipse plusieurs mois avant qu'elle arrive, on envoie ce thême par tout l'Empire; au jour de l'éclipse le tribunal fait afficher sa nature et sa durée. Les mandarins de tous les ordres sont avertis de se rendre dans la cour du tribunal: dès que l'éclipse commence ils se jettent à genoux, frappent la terre du front, et sur le champ on entend un bruit affreux et de tambours et de timbales dans toute la ville. Tel est le respect que les Chinois ont pour leurs usages les

(14) Duhalde, hist. de la Chine, tom. II. p. 465.

plus frivoles. Cette cérémonie se fait au même instant dans la capitale et dans tout l'Empire, en un mot une éclipse est une affaire d'état à la Chine (15). Cependant ce cérémoniel qui fait regarder un pareil phénomène comme important, le rend quelquefois très-dangereux par ses suites et par les préventions des peuples. Les Chinois ont un livre appellé *Chen-chou* que le tribunal des mathématiques consulte à l'occasion des éclipses et des autres phénomènes pour savoir ce que le ciel demande. Quelquefois il enjoint au prince de se corriger et de changer de conduite; enfin il prescrit quelque réforme soit générale, soit particulière dans le gouvernement. Ainsi la prévention où l'on est que l'éclipse menace de quelques maux, en fait renaître souvent de réels. Voilà quel est le danger de traiter sérieusement les préjugés des peuples, et de laisser subsister des livres qui contiennent des prophéties menaçantes. Nous voyons qu'une fois les astronomes Chinois complimentèrent un empereur, et le félicitèrent sur ce qu'une éclipse qu'ils avoient annoncée n'étoit point arrivée: ils lui disoient que le ciel avoit voulu lui épargner ce malheur (16).

(15) Duhalde, tom. IV. p. 299.

(16) V. Mémoires de l'académie des sciences, tom. VIII, p. 284 et l'histoire générale des voyages, tom. VII. p. 539.

La politique des Romains à l'égard des livres Sybillins étoit plus prudente que celle des Chinois à l'égard du *Chen-chou*. Au reste ce livre ne peut être ou n'a dû être dans son principe qu'un livre apocalyptique pareil à celui des Sybilles, dans lequel la destruction et le renouvellement du monde étoient annoncés par les météores; et peu-à-peu comme dans l'Occident, les révolutions que ce livre Chinois annonçoit se sont changées en révolutions politiques, et sont devenues fatales aux peuples et à ceux qui les gouvernoient. C'est ainsi qu'il convient d'expliquer les idées souvent contradictoires attachées aux mêmes usages et aux mêmes opinions. Tantôt nous voyons les éclipses annoncer la mort d'un prince et la destruction d'une monarchie; tantôt nous voyons qu'elles annoncent la naissance d'un héros et la fondation d'un empire: d'où cela vient-il? c'est que dans toute doctrine apocalyptique rien n'est si proche de la destruction du monde que son renouvellement, ce sont deux faits inséparables, c'étoit-là le systême universel des anciens, et c'est-là la raison pourquoi les mêmes signes annonçoient quelquefois des événemens heureux et malheureux, dont on se réjouissoit chez un peuple tandis qu'on s'en affligeoit chez un autre. Cela dépendoit de l'aspect sous lequel on s'étoit ha-

bitué à envisager ces signes : il est certain qu'en les envisageant du côté de la religion l'on a pu quelquefois s'en réjouir, puisque les maux qu'ils prédisoient devoient être suivis d'une vie plus heureuse, en un mot d'un âge d'or ; mais il faut avouer qu'une terreur toute charnelle l'emporta le plus souvent sur cette attente flatteuse ; nous verrons plus de peuples consternés et rendus malheureux par les signes du ciel, que nous n'en verrons de réjouis, à moins que ce ne soit chez des peuples ou dans des sectes fanatiques, dont on sçait cependant que les saillies finissent toujours par être dangereuses.

Quoi qu'il en soit, c'est à ce principe qu'il faut rapporter la tradition ou plutôt la fable qu'avoient les Romains sur l'éclipse de soleil qui avoit accompagné la naissance de Romulus, sur celle qui avoit annoncé sa mort et sur celle qui avoit présidé à la fondation de Rome (17). Il

(17) *Dionys. Halicarnass. lib. I. cap. 17 et lib. II. cap. 14. Plutarch. de fortun. Romanor. Voss. lib. II. cap. 20.* Les Romains avoient une fète appellée *Populi fugiant*, dans laquelle ils célébroient l'enlévement de Romulus ; elle tomboit au 7 de juillet ; on alloit sacrifier hors de la ville auprès d'un marais, en criant, en s'appellant les uns les autres par son nom, et en imitant la terreur du peuple qui prit la fuite ce jour là. On régaloit les dames Romaines sous des berceaux de branchages ; les servantes étoient de

faut mettre ces éclipses au rang des conjonctions astronomiques ou des autres phénomènes que les historiens Chinois ont assez souvent supposés dans le ciel au renouvellement de leurs dynasties. Chez l'un et l'autre peuple le principe de ces mensonges est toujours cette idée qu'il doit arriver des changemens sur la terre dès qu'il en arrive au ciel, ce qui a conduit les anciens écrivains à supposer des changemens astronomiques lorsqu'il en arrivoit de politiques sur la terre.

III. Les inconvéniens de ce dogme se firent souvent sentir aux anciens peuples, quoiqu'il n'y eût rien de motivé dans leurs terreurs. Les Lydiens et les Mèdes se faisant la guerre depuis plusieurs années, furent surpris par une éclipse de soleil au milieu d'une bataille ; ce phénomène épouvantant les deux parties, ils se retirèrent et firent promptement la paix (18). Lorsque Nicias se préparoit à faire une retraite devenue nécessaire, une éclipse de lune arrêta ce général ; les devins lui dirent de

la fête, et feignoient de se battre entre elles. Cette fête ressemble à celle de la défaite du serpent Python à Delphes, à celle des tabernacles, et aux saturnales, aux bacchanales, et aux autres fetes commémoratives, dont nous avons ci-devant parlé. V. *Plutarch. in Romul.*

(18) *Herodot. lib. I. Diodor. lib. XIII. Plutarch. in Nicia.*

suspendre son voyage; en attendant il fut battu, fait prisonnier, et mis à mort, au grand détriment des affaires d'Athènes, dont la puissance fut anéantie en Sicile; c'est à cette occasion que Plutarque s'écrie que *les ténébres de la superstition sont plus à craindre que celles des éclipses.*

Sans l'adresse de Périclès les Athéniens manquoient une expédition nécessaire par une éclipse de soleil qui arriva au moment de l'embarquement. Pélopidas n'eut point tant de pouvoir sur l'esprit des Thébains, personne ne voulut le suivre dans une pareille circonstance; ce général obligé de partir avec trois cent hommes seulement, périt malheureusement à la bataille de Cénocéphale (19).

La foiblesse de Nicias ou des devins qui l'engagèrent de laisser écouler un mois entier, pour revoir à la lune prochaine si cet astre n'avoit point souffert, peut servir à nous expliquer plusieurs usages des anciens aux jours des nouvelles et des pleines lunes, lors même qu'il n'y avoit point d'éclipse : comme ce sont-là les seuls jours du mois où arrivent les éclipses, il n'est pas étonnant qu'ils fussent assez souvent réputés funébres et malheureux : cette opinion entraînoit fréquemment les mêmes usages qu'aux jours d'éclipses. Au déclin de la lune on étoit dans l'inquiétude de savoir si

(19) *Plutarch. in Pericl. et Pelopid.*

elle arriveroit à son plein. En effet, comment expliquer autrement cette superstition particulière aux Lacédémoniens, de n'oser jamais se mettre en marche avant d'avoir vu la pleine lune? C'étoit chez eux une loi fondamentale; dès les premiers tems Eurotas, leur troisiéme roi, les ayant forcés à se battre avant la pleine lune, son armée ainsi violentée fut battue et se noya de désespoir. Cette opinion changée en loi leur fit encore dans la suite refuser de marcher contre les Perses et de se trouver à la glorieuse journée de Marathon, parce qu'il auroit fallu partir trois jours avant la pleine lune (20). Les anciens se moquoient de cette superstition qui a fait passer en proverbe *les lunes lacédémoniennes*; mais tous ces anciens qui s'en moquoient n'avoient-ils pas eux-mêmes *les cris d'Hécate* qu'on appelloit dans les carrefours lors des renouvellemens des lunes, usage qui n'avoit lui-même d'autre principe que la même inquiétude sur le sort de la lune.

On voit dans Strabon que chez les Celtibériens chaque famille s'assembloit à toutes les pleines lunes pour courir et danser toute la nuit à la porte des maisons, en invoquant le *dieu sans nom* (21), c'est-à-dire le mauvais principe; car c'est lui que les anciens désignoient sous les noms de *Typhon*,

(20) *Herod. lib. IV. Pausanias in Attic. cap.* 28.
(21) *Strabo, lib. II.*

de *Vejovis*, de *Demogorgon*, et de *dieux inconnus*, parce que n'osant prononcer leurs noms ils s'étoient à la fin oubliés. Nous avons vu que les Caraïbes avoient une danse semblable ; mais seulement aux jours d'éclipses : les Celtibériens ne pouvoient donc avoir comme eux qu'un motif de terreur dans cet usage, et c'est ce que confirme l'invocation du dieu sans nom qu'ils adoroient alors. C'est donc à cette inquiétude sur les phases de la lune qu'il faut ramener ces usages ainsi que toutes les assemblées nocturnes des femmes superstitieuses de nos premiers siécles qui ont donné lieu aux fables des *sorcières* et de leurs *sabbats*. Mais nous n'en sommes point encore aux usages qui ont eu rapport au retour et au renouvellement des périodes.

IV. Revenons aux phénomènes extraordinaires. Les éclipses qui par une suite des terreurs primitives ont fait faire tant d'extravagances aux anciens peuples, et qui ont influé sur les événemens politiques, ont au moins servi à constater quelquefois certains points fixes de l'histoire. Comme ces événemens intéressoient beaucoup les hommes, et comme par une suite de leur délire ils donnoient lieu à des changemens ou à des événemens politiques ; les historiens ont été obligés d'en faire mention, il n'est guère de peuples dont les éclipses ne servent à justifier ou à dé-

mentir les annales; les époques des Grecs et des Romains sont souvent fixées par ces phénomènes, et si nous avions le bonheur de posséder les anciennes annales d'Egypte et de l'Asie, nous aurions sans doute de quoi fixer beaucoup mieux la chronologie : on est assuré que ces peuples de même que les Chinois, consignoient dans leurs archives tout ce qui se passoit d'extraordinaire dans le ciel comme sur la terre.

C'est-là ce qui doit faire paroître très-extraordinaire le silence des livres Hébreux sur les éclipses, quoique leur histoire embrasse une grande continuité de siécles; deux ou trois de ces phénomènes, s'ils les eussent consignés dans leurs antiques annales, serviroient aujourd'hui à terminer tant de petits différends qui partagent si fort tous nos chronologistes; mais malheureusement le mot d'éclipse ne se trouve pas une fois dans leur langue; l'on ignore par conséquent quelle impression ces phénomènes faisoient sur eux, et les usages qu'ils pratiquoient en pareil cas; cependant il n'est pas vraisemblable qu'ils n'en eussent point reçu, soit de leurs ancêtres, soit des peuples voisins dont ils aimoient tant à copier les usages. Jérémie leur disoit pourtant: N'ayez point peur de ces signes du ciel que toutes les nations redoutent (22): ce qui sem-

(22) Jérémie, chap. X. vs. 2.

bleroit au moins indiquer en général, si ce n'est point pour les éclipses en particulier, que les Hebreux partageoient les terreurs que ces phénomènes causoient aux autres nations. Le silence de leur première législation à cet égard semble indiquer ce que nous avons apperçu ailleurs, qu'elle avoit eu pour objet de les distraire de toutes les idées funèbres et effrayantes; aussi n'est-ce que dans les ouvrages postérieurs à cette loi que quelques auteurs ont cru remarquer quelle étoit la façon de penser des Hébreux sur les éclipses. Ils ont donc observé que dans Ezéchiel l'obscurcissement du soleil et de la lune est donné comme un signe de la mort du Roi d'Egypte (23). Joël donne le même phénomène pour annonce d'une grande ruine et même pour celle de la fin des tems. On se contentera donc de remarquer que ces prophéties semblent indiquer que les Hébreux avoient sur les éclipses des idées fort analogues aux autres nations; on ne peut rien dire de positif sur les usages qu'ils observoient dans ces occasions; puisque ni leurs histoires, ni leur tradition orale ne nous apprennent rien à ce sujet; d'ailleurs les Juifs étoient dans le même cas où les Grecs et les Romains ont été si longtems d'ignorer la cause physique de

(23) Ezéchiel, chap. XXXII. vs. 7. Joël, chap. II. vs. 10 et chap. III, vs. 1 et 15.

ces phénomènes; ils se contentoient de dire que les astres ne donnoient plus leurs lumières aussitôt que Dieu le leur défendoit, et qu'ils la rendoient aussitôt que Dieu le leur ordonnoit (24), raisonnement théologique et religieux qui peut encore nous expliquer les sacrifices et les prières que les anciens faisoient à l'occasion des éclipses et des signes du ciel.

V. Il n'est point douteux que l'apparition des cometes n'ait été pour les anciens l'occasion des plus grandes alarmes. Dès le tems d'Homère les cometes n'annonçoient que de fâcheux présages, et tous les poëtes nous en parlent comme d'un phénomène lugubre qui annonçoit la destruction des royaumes, et que l'on ne voyoit jamais impunément. Pline nous dit que du tems de Typhon il parut une terrible comete qui présageoit les affreuses calamités dont ce monstre couvrit la terre (25).

L'Amérique nous fournit des exemples de pareilles terreurs. Au Pérou Atabalipa présagea qu'il périroit bientôt un grand prince parce qu'il avoit vu une comete; la cruauté des Espagnols vérifia pour cette fois cette prédiction dans sa personne. Dans la nouvelle Andalousie les cometes causoient aux peuples la plus grande

(24) Job. chap. IX. vs. 7. et XXXVI. vs. 32.
(25) *Plin. hist. natur. lib. II. cap. 15.*

frayeur, et l'on faisoit pour les chasser les mêmes cris et le même bruit qu'on faisoit ailleurs pour les éclipses (26). Lorsqu'une comete paroît en Corée, le roi du pays fait doubler la garde dans ses ports, ordonne à ses troupes de se tenir prétes, et fait munir ses forteresses, comme s'il craignoit une invasion (27).

La triste opinion que faisoit naître ce phénomène n'étoit cependant pas toujours la même; quelquefois on regardoit les cometes comme d'heureux signes. Ce fut, dit-on, une comete qui annonça la naissance de Mithridate, et qui fit connoître qu'il seroit un des plus grands capitaines de son siécle. En effet ces signes du ciel ne pouvoient annoncer la destruction ou la mort de quelque roi ou de quelque empire, sans annoncer en même tems de nouveaux rois et de nouveaux empires. Ainsi la crainte et l'espérance n'avoient qu'un même principe; et nous verrons toujours chez les anciens la contrariété qui en résultoit sans cesse dans leurs usages et dans leurs opinions.

VI. Des phénomènes bien plus communs que les éclipses et les cometes étoient pour les anciens des présages tantôt heureux et tantôt malheureux. Les Etrusques avoient sur le tonnerre

(26) Conquête du Pérou, et Coréal. tom. I.

(27) Hist. génér. des voyages, tom. VI. p. 530.

une doctrine très-profonde; ils distinguoient les foudres de *conseil* d'avec les foudres *d'autorité* et *d'arrêt*; les foudres *monitoires*, *postulatoires*, *confirmatoires*, *auxiliaires*, *hospitalières* étoient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuses*, *pestiférées*, *meurtrissantes*, *menaçantes*, *royales*, &c. On voit que ce pompeux galimathias devoit contribuer à rendre la science des prêtres bien terrible (28). Mais ce n'est pas-là le premier principe des terreurs que causoit le tonnerre; les pretres ont pu quelquefois les entretenir ou les augmenter pour leur intérêt, mais il faut leur rendre la justice de dire que ce ne sont point eux qui ont donné naissance à ces terreurs, et que souvent eux-memes ils les ont partagées avec le peuple. S'ils disoient que les phénomènes et les météores en général annonçoient le renouvellement des différens âges du monde, cette doctrine, comme on a vu, ne leur étoit point particulière, elle étoit universelle; elle avoit pour base l'attente de la fin des tems annoncée par les mêmes phénomènes qui avoient autrefois concouru à la destruction du monde.

Chez les Scandinaves ou Celtes habitans du

(28) *Senec. quæst. natur. lib. II. Plin. Hist. natur. lib. II. cap.* 52. Chaque fois qu'il tonnoit a Rome, on indiquoit une fête pour appaiser les dieux. V. *Macrob. lib. I. cap.* 16.

Nord, ont croyoit que les coups de tonnerre étoient des coups de massue que le dieu Thor lançoit sur les géans (29). Ce langage est le même que celui des Persans modernes qui croient que les étoiles errantes sont des coups de foudre que les anges lancent dans les autres régions contre les démons qui s'efforcent de rentrer au ciel, opinions qui toutes sont également sorties des peintures allégoriques des anciennes révolutions de notre globe. A chaque coup de tonnerre les Brasiliens regardent le ciel en tremblant et en soupirant, ils croient que c'est *Agnian* ou le mauvais esprit qui menace de les frapper (30). En Circassie, dès qu'il tonne les habitans sortent des villages, et toute la jeunesse se met à chanter et à danser en présence des anciens (31). Si ces danses et ses chants n'ont point été funèbres ou guerriers dans leur principe, il faut croire que la joie de ces peuples est fondée sur ce qu'ils prennent le tonnerre comme un présage heureux, idée conforme à celle des Perses et d'un grand nombre des peuples anciens qui croyoient que la foudre rendoit sacré ce qu'elle frappoit, parce que chez les Mages le feu étoit

(29) V. Edda. fab. II.

(30) Voyages de Coréal.

(31) Voyages de Tavernier.

regardé comme l'embléme de la divinité (32). Peut-être chez les Circassiens comme chez les Juifs le tonnerre annonce t-il l'arrivée du grand monarque : en effet on dit que ces derniers ouvrent leurs fenêtres dès qu'il tonne ; cet usage est, dit-on, fondé sur ce que ce peuple toujours aveugle, après avoir méconnu le messie, l'attend encore et le confond avec le juge souverain de la fin des tems, dont l'arrivée sera précédée de phénomènes et de météores. Chez les mêmes Circassiens un homme tué par le tonnerre est censé avoir reçu de Dieu une grande faveur : si le tonnerre est simplement tombé sur sa maison, lui et toute sa famille sont nourris pendant un an aux dépens du public.

VII. Ce n'étoit que pour les Hébreux que l'arc-en-ciel étoit un signe d'un heureux présage; nous voyons dans la génèse qu'il leur annonçoit que le monde ne seroit plus détruit par un déluge. Chez toutes les autres nations l'arc-en-ciel au contraire étoit considéré comme un signe de pluie et de tems fâcheux: c'est pour cela sans doute qu'on en avoit fait la messagère de Junon, cette déesse accariâtre et jalouse qui, perpétuellement en querelle avec Jupitér, avoit fait tant de mal aux mortels. On regardoit donc Iris comme la

(32) *Hyde de religione Persar. cap. 1.*

messagère

messagère de la discorde. Philon dit dans Eusebe qu'Iris étoit le signe de la tempête (33).

Les feux qui voltigent autour des mâts et des agrêts des vaisseaux, étoient aussi pour les anciens des signes remarquables, ils leur avoient donné le nom de *Dioscures*, et les avoient personnifiés sous celui de *Castor* et de *Pollux*. Si l'on voyoit les deux feux, on regardoit cela comme un signe de beau tems, lorsqu'il n'en paroissoit qu'un seul, on s'attendoit à une tempête prochaine; cette opinion subsiste encore chez les modernes; l'objet n'a fait que changer de nom.

Chez les peuples de l'ancien nord l'arc-en-ciel annonçoit la future défaite des dieux; il devoit servir de pont aux géans qui devoient alors les aller attaquer dans leur séjour; en attendant, l'entrée de ce pont fatal étoit gardée par un dieu qui l'avoit embrasé, ce qui fait la bande de rouge que nous appercevons dans l'arc-en-ciel.

On retrouve dans les idées des anciens sur Castor et Pollux des vestiges confus d'une attente vague et indéterminée : on prétendoit que ces jumeaux vivoient alternativement; lorsque Pollux perdoit la vie, Castor la recouvroit, et dès que Pollux revenoit au monde, Castor rentroit dans

(33) *V. Vossius de idol. lib. III. cap. 3. Euseb. præparat. evangel.*

l'empire des morts. Cette tradition laissoit les hommes dans une attente continuelle de l'un ou de l'autre de ces héros, ensorte que tous les ans à Rome on faisoit promener deux chevaux dont l'un étoit monté par un cavalier, et l'autre sellé et bridé étoit mené en main comme pour aller chercher le cavalier qui lui manquoit (34). Cette cérémonie bizarre seroit inexplicable, si les Persans, qui attendent deux de leurs prophêtes à la fin des tems, n'avoient pas aussi l'usage de tenir des chevaux tous prêts, et de les promener par la ville tous les vendredis, jour auquel, selon leur religion, doit se faire le jugement dernier. Il est bon d'expliquer ainsi l'ancien par le moderne, parce que les folies des modernes ont toujours leur origine dans quelque folie plus ancienne.

Cette attente vague donna lieu chez les anciens à divers événemens plus ou moins extraordinaires ou mêmes tragiques, occasionnés par de prétendues apparitions de ces êtres chimériques; on vit Castor et Pollux combattre à la tête des Locriens, pour les rendre vainqueurs de l'armée des Crotoniates. Les Messéniens surent aussi profiter de ces idées au préjudice des Lacédémoniens : ils choisirent pour cela le jour où ces derniers célébroient la fête des dioscures, et firent partir deux jeunes

(34) *Virgil. Æneid: lib. VI.* Mythologie de Banier.

hommes habillés et montés comme ces divinités; ceux-ci se rendirent au lieu de la fête, et tandis que les Lacédémoniens surpris et joyeux de la descente de ces dieux s'empressoient de se prosterner à leurs pieds, nos deux guerriers se jettèrent au milieu de la foule et après avoir massacré à leur aise et sans risque, ils se sauvèrent chez ceux qui les avoient envoyés (35). Cette méprise des Lacédémoniens vient du même principe que celle qui fut fatale aux Juifs que l'on a vu si souvent les dupes d'une multitude d'imposteurs qui surent profiter de l'attente où ils sont de la venue d'Enoch, d'Elie et du Messie; il eût fallu traiter ces impostures de la manière même qu'on nous dit que l'on traite Castor et Pollux aux Moluques, c'est-à-dire les chasser à coups de bâton, puisque ce dogme et ses suites doivent les faire regarder comme des ennemis du genre humain (36).

VIII. On sent bien que les tremblemens de terre ont dû dans tous les tems effrayer les hommes: il n'est point nécessaire de remonter aux anciennes révolutions de la terre pour chercher l'origine de cette crainte, aussi ne voulons-nous point insister sur cet article. Des raisons très-prochaines ont dû remplir l'homme de terreurs toutes les fois qu'il a vu son séjour ébranlé

(35) *Justin. lib. XX. cap. 3. Pausanias in Lacon.*
(36) Lettres édifiantes, tom. XI.

et son existence menacée ; ces événemens sont très-souvent la fin du monde pour un grand nombre d'infortunés. Cependant pour tous ceux qui sont remplis des idées apocalyptiques de la ruine totale du monde, les tremblemens de terre sont, ainsi que les signes du ciel, les avants-coureurs de terrible catastrophe ; ils sont également annoncés dans toutes les prophéties de ce genre. Ainsi c'est dans ces funestes instans que la police doit faire des efforts pour écarter les suites de la terreur et pour rallier la société, en dépit des prédictions des fanatiques qui abondent toujours dans les tems de calamités pendant lesquelles les peuples ne sont que trop disposés à les écouter ; ces enthousiastes causent alors souvent dans les esprits des révolutions et des ébranlemens plus nuisibles que les tremblemens de terre ne peuvent faire dans les lieux qu'ils agitent.

Au reste les tremblemens de terre étoient toujours regardés chez les anciens comme des signes malheureux. L'armée des Lacédémoniens en ayant essuyé un dans le champ de son rendez-vous, au commencement d'une campagne, on la licencia sur le champ et les soldats furent renvoyés dans leur province (37). A Rome les Pontifes ordonnoient en pareil cas quelque fête extraordinaire,

(37) *Diodor. lib. XII. §. 24.*

mais on ne disoit pas le nom du dieu qu'il falloit invoquer, de peur que les vœux ne s'adressassent à quelque dieu qui ne pût pas y remédier; ainsi on disoit en parlant à cet être, soit dieu, soit déesse (38) (*si deo, si dea*) c'étoit-là la formule. Jamais, selon Pline, on ne vit de tremblement à Rome sans qu'il ne fût suivi de quelque grand malheur pour l'Etat (39).

IX. Il en étoit de même des orages, des tempêtes, des ouragans, et des mouvemens inusités dans la nature de toute espèce; tout ce qui arrivoit d'extraordinaire dans l'air ou sur la terre présageoit quelque chose; les singularités qui se montroient même dans le régne animal, étoient des avis du ciel; un chien à deux têtes, une poule à quatre pattes, un hermaprodite, mettoient toute une nation en rumeur, arrêtoient ou suspendoient ses plus grandes entreprises.

Les Thraces, comme on a déja dit ailleurs, se rangeoient en bataille dans les tems d'orage, et tiroient des fléches contre le ciel; ils crioient à haute voix qu'ils n'avoient point d'autre dieu que Zamolxis, et qu'ils n'en vouloient point d'autre. Auroient-ils tenu ce singulier langage, s'ils n'eussent cru que les orages annonçoient un nouveau dieu qui étoit à craindre pour eux?

(38) *Aul. Gell. lib. II. cap.* 28.

(39) *Plin. hist. natur. lib. II. cap.* 84.

Quel pouvoit être ce dieu sinon le juge et le destructeur que les nations attendoient à la fin des tems, et dont les orages et les tempêtes devoient former le cortége? Ceci nous expliquera la réponse que font dans Suétone les devins consultés sur quelques phénomènes: ils dirent que la nature étoit en travail, qu'elle alloit enfanter un roi pour le peuple Romain, et que par conséquent elle alloit changer la face de l'Etat, ce qui allarmoit les esprits des républicains, et enfloit le cœur des ambitieux.

Chez les anciens Bretons et les Celtes, les orages annonçoient la mort des grands hommes, des héros et des démons, et réciproquement la mort des grands hommes occasionnoit des orages et des changemens dans la nature (40). Que pouvoit-il résulter de telles idées, sinon ce qu'on voit dans de certains pays de la Tartarie, où lorsqu'il arrive quelque calamité extraordinaire, quelque pluie ou quelque vent nuisibles, on détrône le prince régnant pour en prendre un autre (41)? Cet usage ressemble à celui du Congo, où on rend le monarque responsable des maux naturels qui affligent les peuples (42). Les Lacédémo-

(40) *Euseb. præparat. evangel. Plut. de oraculis quæ cessarunt.*

(41) Hist. des Huns, tom. II. p. 79.

(42) Hist. génér. des voyages, tom. V. p. 6.

niens avoient encore un usage de la même nature: à la fin de chaque période de neuf ans les Ephores se transportoient la nuit en rase campagne pour examiner le ciel; s'ils y appercevoient quelque signe tel qu'un feu follet ou une étoile errante, c'étoit une marque que le ciel étoit mécontent du prince, que l'on déposoit en conséquence (43).

Telles étoient les suites politiques de ces météores, tandis qu'ils ne devoient avoir que des suites naturelles. Les craintes des peuples n'avoient d'autre mobile que le souvenir des calamités passées qui dans l'origine avoient donné lieu à un pressentiment des malheurs à venir. C'est ce qu'Horace nous apprend clairement à l'occasion de divers événemens fâcheux : on craignoit que le siécle de Deucalion et de Pyrrha ne revînt (44): ce siécle où le monde avoit été détruit et effrayé par tant de phénomènes terribles. Qui ne seroit étonné de voir combien une pareille crainte avoit changé de nature, et quelle multitude d'événemens funestes à la société elle a fait naître dans les monarchies et dans les républiques !

A la Chine tous les météores et phénomènes

(43) *Plutarch. in Agi et Cleomen.*

(44) . . . . . . *Grave ne rediret*

Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ.

HORAT. OD. LIB. I. OD. II.

sont pris en mauvaise part. Dès qu'on voit un parélie, on dit qu'il y aura deux empereurs, toutes les nouveautés qui paroissent au ciel sont regardées comme des marques de la colère céleste contre le prince et ses ministres ; alors pour peu que les Chinois soient mécontens, l'on ne voit que des écrits satyriques, on n'entend que des discours séditieux. Il peut bien être vrai qu'on ait vu quelques signes dans le ciel, mais on les exagère, chacun les décrit à sa façon, et la nation croit enfin que la Dynastie régnante va finir, que le ciel lui-même se déclare ; l'enthousiasme, toujours contagieux, gagne de proche en proche, le tumulte s'élève, et si l'on n'y remédie, c'est un torrent qui entraîne tout (45). On distingue de même qu'ailleurs dans ce pays des signes heureux et malheureux : les conjonctions des planetes sont d'un bon augure pour le prince ; aussi lorsqu'une Dynastie se renouvelle, on en suppose s'il n'y en a point de réelles ; chacun alors va complimenter le souverain sur cette faveur du ciel (46).

Les autres peuples Orientaux sont dans la même erreur sur les conjonctions, leurs historiens en ont remarqué deux fameuses, l'une qu'ils placent au déluge, et l'autre au tems de l'irruption de Gengiskan. Tamerlan eut aussi le

(45) Lett. édifiantes, tom. XXI. XXIV. et XXVI.

(46) Du Halde, histoire de la Chine, régne de *Thuenhio*. Ve. empereur.

même avantage, aussi lui donne-t-on quelquefois le titre de *Saheb-Keran*, c'est-à-dire maître d'une conjonction favorable (47). Mais si ces conjonctions furent favorables pour ces indignes conquérans, quels fléaux n'apportèrent-elles pas aux nations! On a donc eu raison de donner à ces princes féroces les mêmes signes qu'au déluge qui avoit tout détruit: ainsi en supposant qu'une conjonction soit un signe heureux, il n'est point décidé pour qui: à en juger d'après le principe du dogme qui sert de base à ces idées, ce ne peut être que pour un prince à venir; aussi les usurpateurs sçavent-ils communément se servir des préjugés des peuples pour se faire valoir. Si l'on n'a supposé ces sortes de phénomènes qu'au renouvellement des Dynasties, il faut alors que l'astronomie et la chronologie abandonnent leurs calculs pour se régler sur les systêmes des historiens et pour se mettre d'accord avec les préjugés des peuples. Demander à de tels peuples des annales fidèles, c'est renoncer au bon sens, c'est ignorer la folie des peuples et la flatterie des astrologues, c'est méconnoître que l'extravagance du clou sacré des Romains a été commune à presque tous les anciens peuples. Tels sont pourtant les fondemens sur lesquels on nous bâtit des chronologies.

(47) Biblioth. orientale de d'Herbelot au mot *Keran*.

CHAPITRE V.

De l'astronomie des anciens et de leurs idées astrologiques ; de leur manière astrologique d'écrire l'histoire ; du culte des astres, ou du sabianisme.

I. IL est sans doute étonnant que dans une contrée policée telle que la Chine, où il semble que l'art du gouvernement se soit plus perfectionné que partout ailleurs, on ait laissé au peuple des préjugés capables de le porter toujours aux révolutions et aux convulsions les plus funestes; mais la surprise doit encore augmenter en voyant que c'est le gouvernement lui-même qui dans ce pays, comme dans bien d'autres, entretient et perpétue des idées dont les suites ne peuvent être que pernicieuses à lui-même et à la société gouvernée. L'astronomie, ou pour mieux dire l'astrologie est à la Chine une affaire d'État (1). Le tribunal d'astronomie y est subordonné au tribunal des rites, c'est

(1) V. *Du Halde hist. de la Chine*, *tom. II. p.* 576 *et tom. III. p.* 336 *et* 342. Les jésuites ne sont tolérés à la Chine qu'en faveur des almanachs qu'ils font ; ils ne manquent point de les remplir de prédictions astrologiques adaptées au goût des princes et de la nation. C'est le seul emploi qui leur reste dans un empire où il ne leur est plus permis de prêcher, ni de faire des prosélytes.

souvent l'observatoire et l'école des préjugés. Tous les 45 jours les astronomes vont présenter à l'empereur la carte de l'état du ciel, avec les changemens qui doivent arriver dans la température de l'air, les pluies, les chaleurs, les sécheresses, &c. Pour faire cette carte ils ne cessent d'observer jour et nuit tout ce qui se passe dans le ciel; ils y sont intéressés, vû que la moindre négligence seroit punie de mort: dès qu'ils apperçoivent quelque chose d'extraordinaire, ils doivent en avertir l'empereur et lui en expliquer les présages, afin qu'il puisse se conformer aux volontés du ciel. C'est d'après toutes ces observations que l'on compose le calendrier impérial qui de la cour se répand dans tout l'Empire; on y indique les jours heureux et malheureux. Ce calendrier est une chose si importante qu'il n'y en a qu'un seul dans la Chine, et qu'un particulier n'en pourroit pas faire un autre sans se rendre coupable de lèze-majesté. Bien plus les princes étrangers ne peuvent se servir de l'almanach impérial à moins de s'avouer tributaires.

Rien ne paroît plus bizarre que cette conduite qui donne tant d'importance à ce qui n'est parmi nous d'aucune valeur (2); mais si nous examinons

(2) De tous les almanachs les plus accrédités en France,

le principe de ces usages, nous reviendrons de notre surprise. L'étude du ciel dans les premiers âges du monde renouvellé et échappé aux révolutions physiques, n'a dû être qu'une étude inquiette, dictée par la terreur, en un mot apocalyptique ; tous les changemens qui survenoient dans la machine de l'univers devoient allarmer tous les esprits. Les législations les plus prudentes ont donc bien fait de faire de l'astronomie une science d'état, comme on a vu ailleurs des mystères et des oracles des Sybilles ; mais comme le gouvernement en ôtant au peuple la parfaite connoissance de ce qui se passoit dans le ciel, avoit encore la foiblesse de s'y intéresser lui-même; comme il crut y voir les arrêts et les volontés suprêmes, la connoissance de l'avenir, le sort futur des Empires, il jugea nécessaire de faire du recueil des observations et des prédictions un secret pour le peuple. C'est sans doute de cette dernière raison que vient l'importance du calendrier impérial de la Chine : si les astronomes de l'empereur n'avoient le privilége exclusif de faire des prédictions, l'Empire

parmi le peuple, sont *l'almanach de Liége* et le *messager boîteux* de Suisse. La raison de cette préférence est sans doute les prédictions dont ces calendriers sont remplis; elles doivent les rendre précieux aux femmes et aux ignorans.

seroit bientôt inondé de libelles astrologiques ou de prédictions contradictoires, contraires au gouvernement dont l'intérêt est d'amuser le peuple par des prédictions arrangées à sa fantaisie et qui ne troublent point les esprits de la nation. Peut-être même l'esprit de cette défense étoit-il autrefois plus étendu; peut-être que dans l'origine la loi portoit, non qu'il n'y eût qu'un seul calendrier dans tout l'Empire, mais que ce seul calendrier demeurât dans les mains de l'empereur. Je serois d'autant plus tenté de le croire que cette politique en eût été plus sage, et que d'ailleurs on voit que la possession du calendrier est un droit impérial tellement attaché au trône, que les usurpateurs en se soulevant contre l'autorité suprême, ne manquent jamais d'en faire un en leur nom, ce qui leur tient lieu de manifeste.

L'homme est toujours frappé des folies qui sont éloignées, et ne fait point attention à celles qui se passent sous ses yeux. Le calendrier, en Europe même, a été chez quelques peuples un sujet de disputes et de divisions. En Allemagne la réforme du calendrier est mise au nombre des droits réservés à l'empereur. Malgré cette prétention le calendrier Romain réformé par le pape Grégoire XIII, ne fut admis que fort tard et après bien des débats par les états Protestans

d'Allemagne qui ne consentirent qu'avec bien de la peine à recevoir une nouveauté utile, parce qu'elle tiroit sa source d'un pontife qui leur est odieux; en Angleterre même dont les habitans se piquent d'une raison plus éclairée, ce n'est que depuis peu d'années que l'on consent à compter comme les autres peuples de l'Europe. Il faut toujours des combats pour arracher quelque chose à l'opinion et au préjugé (3).

II. On ne voit point que chez les anciens Egyptiens, chez les Grecs et chez les Romains il y ait eu des calendriers populaires; on remarque au contraire que chez eux l'astronomie étoit une affaire d'état. L'ordre sacerdotal en Egypte étoit dépositaire du secret des planetes, ou chargé de la fonction d'astronomes; c'est-à-dire, pour parler le langage de ces tems avec Diodore de Sicile, les prêtres étoient astrologues et aruspices (4). C'est par ce moyen qu'ils connoissoient l'avenir et qu'ils en instruisoient les rois qu'ils ne quittoient jamais. Ces prêtres avoient des tables astronomiques dressées depuis un tems immémorial; ils y marquoient au juste les révolutions des planetes et tous leurs mouvemens;

(3) *Pfeffinger Corpus Juris Publici*, tome III. pp. 370-374.

(4) *Diodor. lib. I. sect. 2. §. 24 et 29. Herodot. lib. II. Strabo, lib. XVII.*

de plus ils tenoient registre de tous les phénomènes et prodiges singuliers, ils étendoient les influences des astres sur les êtres sublunaires; ils déterminoient les biens et les maux que leurs différens aspects annonçoient aux hommes; ils prédisoient les années d'abondance et de stérilité, les maladies, les tremblemens de terre, les déluges, l'apparition des cometes, science qui, selon Diodore, étoit gardée dans le plus grand secret.

Il en a été de même dans la Chaldée; d'anciennes familles étoient consacrées à l'étude et à la contemplation des astres, et se transmettoient par un droit héréditaire leur science et leur secret. La réputation des Chaldéens dans ce genre de connoissances a été cause que chez les anciens leur nom étoit devenu le synonime de devin, de prophête, d'astrologue; c'est ce qui fait voir que l'astronomie n'étoit encore chez eux qu'une science prophétique. Ils étoient en même tems de grands théologiens; car la connoissance du monde physique embrassoit celle de sa fin. Perpétuellement occupés de la contemplation du ciel, ils passoient pour être les hommes les plus instruits de l'avenir et les mieux initiés dans les secrets du destin. Ils avoient soin de faire des recueils exacts des toutes les observations; ils prétendoient que les apparitions

des éclipses et des cometes, que les tremblemens de terre, les météores et tous les changemens qui arrivoient dans la nature étoient des présages heureux ou malheureux, non-seulement pour les Empires et les nations entières, mais encore pour les rois et les moindres particuliers. Assidus, comme les prêtres d'Egypte, auprès de la personne des princes, il falloit qu'ils fussent toujours prêts à interprêter leurs songes et leurs rêveries; et ces souverains aussi cruels que crédules, les condamnoient à la mort lorsqu'ils ne réussissoient pas. On sent bien qu'il falloit être bien mal-adroit pour ne pas satisfaire ces despotes stupides : la sottise ne devoit point en général être le défaut des prêtres Chaldéens, puisqu'ils étoient les maîtres d'en dire afin de n'en point faire. Quoi qu'il en soit, la conduite de ces rois crédules faisoit que le peuple devoit attacher une très-grande importance à la science frivole de ces prêtres; en vain lui en faisoit-on un mystère, le sacerdoce étoit le dépositaire du sort des rois, il n'avoit qu'à dire au peuple qu'il avoit vu un signe dans le ciel qui menaçoit le souverain, cela suffisoit pour produire une révolution. En effet l'Empire Assyrien, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, fut détruit 770 ans avant notre ère par les Medes appellés par les prédictions de Belesis,

le

le plus célèbre des prêtres Chaldéens (5).

On peut présumer qu'il en étoit de même chez les anciens Indiens. Diodore nous dit qu'au commencement de chaque année les Brachmanes se rendoient à l'assemblée des états et y donnoient des prédictions de pluies, de sécheresse, de vents, d'orages, de maladies, &c. pour toute l'année (6). Voilà donc encore le calendrier de la Chine retrouvé dans l'Indostan; mais la science de ces sages Brachmanes se bornoit-elle à ces différens points ? Non sans doute, ils avoient aussi leur secret; ils étoient sacrificateurs, et on les regardoit, suivant Diodore, comme les amis des dieux, parce qu'ils avoient des connoissances sur l'autre vie; ainsi leur astronomie étoit apocalyptique.

Chez les Etrusques, où les sages, selon Pline, étoient sans cesse occupés de l'étude de la nature et de ses phénomènes, il y a tout lieu de penser qu'ils étoient très-versés dans l'astronomie, mais à l'exemple de toutes les autres nations on a lieu de soupçonner que c'étoit moins la science de régler le tems que celle de deviner les changemens futurs, qui avoit rendu ces prêtres Toscans si fameux. A Rome c'étoit le collége des pontifes qui régloit le calendrier;

(5) *Diodor. lib. II. §. 19.*

(6) *Diodor. lib. II. §. 25. et Strabo, lib. XV.*

il indiquoit au peuple le commencement de l'année et du mois, les jours de fête, d'assemblée, de barreau, enfin les jours heureux et malheureux : ces pontifes faisoient ces choses d'une façon très-grossière et toujours à leur fantaisie, pour abréger ou allonger le tems des magistratures, suivant qu'elles leur étoient agréables ou déplaisantes. Le calendrier que les Romains appelloient leurs *fastes*, fut très-longtems un secret; les prêtres seuls connoissoient l'ordre des tems; cela dura jusqu'à ce qu'un greffier nommé Flavius divulgua le mystère 304 ans avant notre ère chrétienne; ainsi le calendrier ne fut plus un secret religieux; il ne fut plus permis aux prêtres de le disposer suivant leurs intérêts; et le peuple sçut si bon gré dans ce tems à Flavius, qu'il le fit Edile, quoiqu'il fût né d'un affranchi, pour l'avoir délivré de cette tyrannie pontificale. Par la suite les empereurs en qualité de souverains pontifes reformèrent les erreurs d'astronomie qui défiguroient le calendrier; c'est ce qu'on vit faire successivement à Jules César, à Auguste, à Claude, à Marc-Aurele, &c. Ainsi chez les Romains le calendrier fut dans tous les tems un dépôt de religion et un appanage de la puissance souveraine; il contenoit des jours heureux et malheureux, et l'on justifioit ses prédictions par des observations et des événe-

mens antérieurs que les pontifes avoient consignés dans les annales (7).

III. Que l'on parcoure donc tous les tems et presque toutes les nations, on verra que l'astronomie a été partout une science religieuse et un secret d'état; nous avons vu qu'elle étoit encore un mystère du gouvernement à la Chine, il en est de même au Japon et dans tous les pays qui ont conservé leurs anciens usages. L'astronomie n'y est point cultivée pour elle-même ou pour perfectionner les connoissances physiques, mais seulement dans la vue de connoître l'avenir et par une suite de cette inquiétude que nous avons remarquée dans tous les peuples de la terre. L'astrologie est la fille naturelle de la crainte; elle est devenue peu-à-peu la fille adoptive de la fourberie et la proie de la charlatanerie, à qui la gloire de l'invention n'en peut pas même rester. Jamais les hommes n'eussent songé à lever les yeux au ciel pour lire leur destin à venir dans les astres, s'il n'étoit point arrivé autrefois quelque événement dans le ciel qui eût intéressé le genre humain, et qui eût laissé de profondes impressions dans les esprits. Je ne cherche point à justifier ici l'astrologie, mais j'en ramene l'origine à un principe raisonnable, et non, comme a fait la foule des mora-

(7) Mémoire de l'acad. des inscriptions, tom. I. p. 67. *Tit. Liv. decad. I. Lib. 9. Aul. Gell. lib. VI. cap. 9.*

listes, à la folie et à la stupidité des hommes. Le genre humain n'est déraisonnable que lorsqu'il se croit intéressé à l'être : cette vérité est applicable, non-seulement à l'astrologie, mais encore à tous les égaremens humains; il n'en est aucun qui n'ait eu un principe sensé, légitime et raisonné; penser autrement, c'est méconnoître l'homme et sa nature, c'est le dégrader, c'est avoir quelque intérêt à le faire passer pour stupide et pour méchant. Les hommes seront toujours aussi raisonnables que leur législation, ou leur police, voudra qu'ils le soient; il ne tenoit qu'aux législateurs anciens de ramener tout-à-fait les peuples à la raison, et d'effacer dans leur esprit toutes les suites des anciennes frayeurs. On ne peut nier que la police ancienne n'ait eu ce sage point de vue, mais les législateurs étoient effrayés eux-mêmes; car je ne parle point ici de ceux qui se sont fait un principe de rendre les hommes aveugles; ce sont ces terreurs qu'avoient eux mêmes les guides des nations qui ont nui à toutes les institutions les plus sages sur le secret des mystères, sur les oracles des Sybilles et sur les calendriers prophétiques. En vain ont-ils donné le change aux peuples en leur cachant la nature des événemens à venir; on découvre toujours ce que l'on croit avoir un grand intérêt à connoître, et c'est, comme on a vu, ce qui est arrivé au secret des mystères; d'ailleurs la police

a toujours laissé au vulgaire l'idée qu'il existoit une science prophétique qui avoit l'avenir et les événemens les plus importans pour objet ; cette idée seule a suffi pour rendre cette science plus dangereuse et pour éveiller la curiosité des hommes. On ne voit plus dans le calendrier Chinois que des prédictions sur la pluie et le beau tems, sur les jours propres à se baigner ou à se couper les cheveux, mais il n'en faut pas davantage pour éterniser la science prophétique; dès que l'on sait que les astres réglent les plus petits événemens, on se doute bien qu'à plus forte raison ils doivent régler les plus grands. Que faut-il de plus pour rendre les révolutions humaines aussi périodiques que celles des astres? c'est ce qui ne s'est vu que trop souvent sur la terre au grand étonnement de tous ceux qui ont ignoré le principe général de toutes les erreurs humaines et la chaîne non-interrompue qui les a liées depuis le renouvellement du monde. Que des politiques superficiels disent après cela qu'il est des erreurs innocentes ou utiles aux hommes : trompez-les une fois dans leurs principes, leur conduite ne deviendra plus qu'une longue chaîne d'égaremens.

C'est cette malheureuse science de l'avenir qui a déterminé certains points fixes dans les siécles où l'esprit humain retombe, pour ainsi dire, dans l'enfance ou dans la frénésie ; alors la face politique

et religieuse de l'univers est forcée de changer, parce qu'au lieu des chimères qu'on attendoit, la force de l'imagination et de l'enthousiasme amene des révolutions réelles dont le principe n'est autre chose que quelque phantôme personnifié qui se montre à l'instant fixé par un fanatisme inquiet, ce qui donne un nouveau crédit et de nouvelles forces à ce fanatisme lui-méme qui, diversifié, amenera encore par la suite des tems d'autres révolutions, triste harmonie dans les erreurs des hommes, et que la législation la plus sage ne pourra jamais détruire si elle ne commence par en connoître elle-même le principe et la source.

Je ne dis point ceci pour l'Europe qui semble de jour en jour s'éclairer des lumières de la raison ou de la philosophie; cependant il ne seroit peut-être point inutile de décrier aux yeux du peuple les prédictions auxquelles même parmi nous il donne sa confiance et qui ne cessent de nuire à son repos; pourquoi permettre qu'on trouble et qu'on amuse le vulgaire par des mensonges publics? ce ressort n'est point fait pour notre politique, que dis-je elle le méprise; mais notre politique ne devroit jamais négliger les occasions de rendre les hommes de plus en plus raisonnables; elle ne fait peut-être pas assez d'attention que c'est à elle qu'est réservée l'instruction de la partie la moins éclairée des sujets dont les erreurs sont

toujours les plus funestes à l'Etat: rien n'est plus ridicule que de proscrire et persécuter des ouvrages qui ne sont faits pour être lus et compris que par des spéculateurs paisibles et éclairés, tandis qu'on laisse entre les mains des ignorans et des foibles une foule d'ouvrages et de prédictions capables de troubler et d'allumer la frénésie. Les ouvrages de Bayle sont beaucoup moins dangereux que l'almanach de Liége, les centuries de Nostradamus ou les commentaires sur l'apocalypse.

C'est aux sciences et aux arts, en un mot à la philosophie qu'est reservée l'instruction des classes supérieures et même de ceux qui gouvernent les hommes; ceux qui refusent d'entendre sa voix sont des malades insensés qui frappent leur médecin. Ce sont pourtant ces lumières qui ont enfin banni de nos climats les terreurs frivoles dont ils ont été agités dans les tems de ténébres et d'ignorance. Ce goût pour l'astrologie et cette curiosité puérile qui infectoit, il n'y a pas un siécle, les souverains et les hommes les plus éclairés d'ailleurs, n'est plus aujourd'hui que l'appanage de quelques femmelettes et des génies retrécis. En effet, il n'y a pas un siécle que l'Europe étoit ce qu'est encore la Chine ou le Japon: nos historiens étoient aussi exacts à rapporter les phénomènes et leurs présages que Tite-Live et

les autres écrivains de l'antiquité ; souvent même les nôtres montroient plus de crédulité. Graces à Bayle, au moins les gens de la bonne compagnie ne craignent plus les cometes, et les prédictions astrologiques ne sont de quelques poids qu'auprès des personnes chez qui les lumières de leur siécle ne pénétrent jamais.

IV. Quoi qu'il en soit, il fut un tems où les phénomènes étoient regardés comme les points les plus importans de l'histoire; il y eut même des nations chez qui l'histoire ne contenoit que les phénomènes qu'elles avoient remarqués; telle est, selon Kempfer, l'histoire du Japon qui ne s'étend que très-peu sur les événemens civils, n'y dit que très-peu de choses de la vie des empereurs, de leurs vices et de leurs vertus, et de leur administration ; on se contente de donner leurs noms, leurs généalogies, les périodes que la fantaisie leur a fait instituer, mais en récompense cette histoire ne fait grace au lecteur sur aucune comete, météore, tremblement de terre, apparition, miracles, calamités qui avoient été antérieurement annoncés (8). Suivant le pere Charlevoix, les fastes de l'Empire se composent à la cour du Dairi qui, comme on sçait, est une cour purement sacerdotale ;

(8) Kempfer, hist. du Japon, livre II. chap. 3. et Charlevoix, liv. préliminaire, chap. 6 et 8.

on les y conserve soigneusement, et on les communique que fort peu. Autrefois le calendrier s'y faisoit aussi, mais aujourd'hui il est fait par des particuliers ; cependant c'est le Dairi qui doit le voir et l'approuver. Les prêtres d'Egypte et de Chaldée écrivoient autrefois les annales de leur nation (9). Si nous avions ces annales ou celles des pontifes de Rome qui en faisoient un mystère, peut-être n'y trouverions-nous rien de plus instructif que dans celles des Japonois; au lieu d'y voir l'histoire de l'homme et des nations, nous n'y verrions que l'histoire des météores, des prodiges et des phénomènes opérés par la colère des dieux, et qui rendent toujours le sacerdoce plus redoutable et plus révéré.

Il semble en effet que tous les premiers peuples ne se soient intéressés au présent que par rapport à l'avenir ; ils étoient plus occupés des mouvemens du ciel que de ceux de la terre ; ils avoient bien moins en vue de faire passer à la postérité les événemens physiques; le spectacle de l'univers étoit le seul qui eût le droit de les intéresser, et qui, selon eux, fût digne d'occuper les races futures. Les crises de la nature, les combats des élémens, les changemens et les

(9) *Joseph. contra Appion, lib. I. cap.* 2. Mémoire de l'acad. des inscript., tom. I. p. 67.

périodes des astres leur paroissoient des événemens bien plus importans pour le genre humain que l'histoire des hommes, des villes et des Empires. Il y auroit une certaine grandeur dans cette façon de penser, si la philosophie l'eût fait naître; mais produire par la foiblesse et les craintes de l'homme préoccupé de vaines chimères, cette grandeur n'est dans le fond qu'une petitesse dont les suites sont devenues pernicieuses. Les premiers docteurs des hommes se rendirent astrologues et prophêtes au lieu d'être historiens; plus ils contemplèrent les cieux, plus ils négligèrent la terre, et la société fut ensevelie dans une nuit si profonde, que pour connoître ce qui a précédé l'âge de l'histoire, il faudroit aujourd'hui être autant inspiré que pour connoître l'avenir. En vain les colonnes Sériadiques seroient-elles parvenues jusqu'à nous, nous n'y verrions, ainsi que dit Josephe, que les observations astronomiques des premiers hommes, par lesquelles ils présageoient les déluges et les incendies futurs; nous n'y verrions rien sur l'homme, ni sur l'état de société.

Il en étoit de même sans doute de ces monumens énormes que les premiers peuples ont osé construire avec tant d'efforts pour transmettre à la postérité ce qu'ils croyoient alors mériter

de lui être transmis. Ces pyramides, ces tours si élevées, ces souterrains si profonds, ces labyrinthes immenses n'ont peut-être d'abord été consacrés qu'à l'histoire des phénomènes et non à celle des hommes. Enfin il semble que l'antiquité vivement affectée du passé et toujours préoccupée de l'avenir, a dû par cette même raison négliger le présent; c'est-là une des principales causes des ténèbres qui enveloppent pour jamais les premiers âges du monde renouvellé. La science du ciel utile à de certains égards chez les peuples policés pour étendre la sphère de l'esprit humain, et pour régler les actes et les événemens publics par la connoissance des tems, ne servit aux anciens, qu'à retrécir leur génie, qu'à détourner leurs regards de dessus l'homme pour les plonger dans un avenir inconnu, et pour les livrer à de vaines superstitions qui, loin de former le cœur et l'esprit, les rendoient plus aveugles et plus corrompus. Que dis-je! de ces observations inquiettes on ne retira pas même le fruit de voir les tems mieux connus et leur ordre mieux observé; on oublia bientôt que l'étude du ciel devoit être relative à l'homme; on ne s'en occupa que pour nourrir ses chimères ou pour de vaines considérations; elle devint totalement inutile, et à la fin si pernicieuse à la société, qu'il fallut en

faire un mystère; il ne resta plus aux peuples que des usages bizarres et sans principes, que des opinions ridicules et contradictoires, qu'une profonde ignorance sur les phénomènes les plus simples et les plus communs de la nature; enfin le genre humain fut infecté d'un levain de fanatisme qui le disposa à fermenter sans cesse au moindre sujet qu'on appercevoit, soit dans le ciel, soit sur la terre.

V. Cet esprit de terreur qui, comme nous l'avons fait voir ailleurs, avoit opposé tant d'obstacles à la réparation du genre humain et au progrès des sociétés, est donc aussi une des principales causes de l'aridité et du silence de l'histoire, occasionnés par la diversion que la superstition fit aux esprits; on ne présuma point que l'histoire de l'homme, que ses démarches, que ses pas et ses progrès en tout genre pussent devenir un jour les objets les plus désirés et les plus intéressans pour le genre humain. On vécut pendant une longue suite de siécles dans une distraction perpétuelle; on parcourut sans y penser les espaces du tems: et après s'être occupé sans relâche de chimères, après s'être assoupi dans un chaos de visions, de rêveries et d'erreurs, après s'être repu de prédictions et de pronostics sur l'avenir, l'homme au réveil de sa raison se trouva sur la terre comme

un être tombé des nues, sans savoir d'où il venoit, sans connoître son séjour, ni les catastrophes dont il étoit anciennement le théâtre, ignorant totalement l'origine et les progrès de ces sociétés si nombreuses, et ne sachant que penser de tous les usages qu'il voyoit établis et universellement respectés; il ne vit donc en lui-même qu'un vieil enfant, incapable de rendre raison de son âge et des motifs de sa conduite.

Que l'on consulte les premières histoires, tout nous y peint cette ancienne disposition des peuples; ils étoient tous réduits au seul orgueil et au seul pressentiment de leur haute antiquité, sans en connoître les véritables preuves. Plusieurs nations ont été assez ignorantes pour n'avoir point eu de leur antiquité toute l'idée qu'elles devoient en avoir: il ne faut point avoir lu avec réflexion l'histoire des Grecs et des Romains pour juger que ces deux peuples étoient bien plus anciens sur la terre qu'ils ne le pensoient eux-mêmes; ils ont pu même avoir des siécles florissans avant l'époque qu'ils s'étoient donnée. Les Grecs ont ignoré l'âge de l'institution des jeux olympiques; ils n'ont pu les compter que l'an 779 avant l'ère chrétienne; ils avoient cependant, comme quelques autres peuples, la vanité de vouloir dater du déluge; mais ce déluge ils ne le plaçoient que 1500 ans avant notre

ère; c'est-à-dire 800, 1500, ou même 2000 ans plus tard que quelques autres peuples ne l'ont placé, c'est qu'il leur suffisoit de dater du déluge pour paroître assez anciens, et que la vanité se concilioit avec l'ignorance pour se jouer conjointement de la suite des siécles, dont on s'embarassoit bien moins alors que de l'événement mémorable qui servoit de base à toutes les traditions des peuples.

Rome de son côté n'a pu se donner que 754 ans d'antiquité, cependant une infinité de soupçons et même de preuves nous montre que cette ancienne capitale du monde avoit une origine beaucoup plus antique qu'elle ne croyoit elle-même. Elle commence son histoire par le régne des sept rois; la Chine en compte pareillement sept avant sa première dynastie; le Japon compte sept esprits ou génies qui ont de même commencé à gouverner plusieurs autres peuples. Ce qu'il y a de singulier dans cette conformité d'histoires ou de fables, c'est que le septiéme roi est toujours ou enlevé, ou chassé, ce qui semble indiquer que ces sept personnages sont tous astrologiques, et que le septiéme a rapport au cruel Saturne qui termine les périodes. Le Japon ne peut dater que de l'an 660 avant notre ère; cependant les usages de ce fameux empire et la nature de son gouvernement

prouvent qu'il ne doit point le céder pour l'antiquité aux plus anciens peuples connus et à la Chine elle-même. Mais si depuis cette époque les annales du Japon sont encore dans le genre astrologico-historique, que doit-on penser de ses annales antérieures ?

VI. Nous devons donc mettre le goût pour l'astrologie au rang des causes qui ont dérobé aux siécles futurs la connoissance des siécles passés. Par la suite des tems, les guerres, les destructions, les mêlanges des nations, les révolutions arrivées dans l'écriture et dans le langage ont produit le même effet, mais il semble que tout d'abord l'homme s'est mépris sur l'objet de ses études, c'est-là une des plus fortes raisons de la nouveauté de l'histoire; de sorte qu'il a bien pu arriver que les premières guerres ou révolutions ne nous aient rien fait perdre ou du moins très-peu de choses, puisqu'il pourroit aussi se faire qu'il n'y eût encore rien dans les archives publiques ou dans les annales sacerdotales, sinon des chimères mystérieuses et des observations physiques, mariées avec l'histoire, et faites dans le goût des anciens systêmes.

Il y a aussi lieu de croire que le genre historique ne s'est formé que chez les nations libres, et seulement lorsque de simples particuliers ont osé faire

les fonctions des prêtres, ou lorsque des hommes tels que les Hérodote, les Thucydide, les Tite-Live, s'embarrassant peu des principes de ces corps politiques ou ne les connoissant point, se sont avisés de faire l'histoire des hommes et des nations au lieu de faire l'histoire des météores : méprise singulière, mais si heureuse qu'on doit leur en savoir un gré infini, et leur pardonner tout ce qu'on peut remarquer encore en eux de foiblesse ou de crédulité ; c'étoit la faute de leurs siécles et de leurs premiers modèles, bien plus que de leur génie particulier. Cette méprise devoit produire tôt ou tard les plus heureux effets, c'étoit de faire de l'homme même la véritable école de l'homme ; les législations nouvelles ne se sont perfectionnées que par l'étude des législations anciennes ; les gouvernemens nouveaux n'ont pu se corriger que par la connoissance qu'ils ont eue des gourvernemens anciens. Enfin il résulte pour l'homme une façon de raisonner plus grande, plus vraie et plus utile. Voyez la manière dont Polybe parle de la république Romaine ; voyez-le chercher dans les événemens passés la cause des événemens dont il étoit le témoin, et se servir du même moyen pour percer avec autant de sagacité que de sagesse dans la nature des événemens à venir. D'une autre part considérez la méthode des

anciens

anciens pour expliquer des événemens semblables ; plus religieux qu'éclairés les uns les expliquent par l'effet des faveurs ou de la colère du ciel : si une bataille est perdue, c'est que l'oracle l'avoit annoncé ; si un gouvernement a été changé, c'est que la chose avoit été prédite ; si un empire avoit fini, c'est que les astres avoient fixé son terme. Le ciel étoit le livre où l'on cherchoit l'explication du passé comme du futur ; l'homme étoit totalement oublié, quand il s'agissoit d'expliquer les effets de sa conduite, il n'étoit pour rien dans l'histoire. De cette façon de raisonner et d'écrire l'histoire, il ne pouvoit rien résulter d'utile et d'instructif pour les races futures ; les sociétés demeurèrent dans l'enfance, l'expérience des siécles antérieurs fut perdue pour elles, et elles furent forcées de régler leurs démarches sur les caprices, les intérêts et les volontés de gens gagés pour observer le ciel, au lieu d'observer les vices et les vertus, les avantages et les désavantages des races précédentes, seule école capable de former et de diriger l'esprit humain.

VII. Si nous voulions donner un nom à ce systême des anciens peuples qui les portoit sans cesse à la contemplation du ciel, qui leur faisoit remarquer tous les phénomènes, qui leur faisoit

tenir registre des moindres variations dans la nature, je ne sais si l'on pourroit en trouver un plus convenable et plus analogue à ce qui nous reste d'anciennes traditions sur la religion des premiers peuples, que celui de *Sabianisme*. Le sabianisme est une des plus anciennes religions du monde; cela doit être puisque dans les premiers tems connus ce n'étoit déja plus qu'une religion altérée, corrompue, et convertie en une idolâtrie astrologique. Une autre preuve de son antiquité c'est qu'elle semble avoir été universelle; on en retrouve les vestiges par toute la terre, et dans les endroits où son esprit ne régne plus on retrouve au moins ses usages et son étiquette. On n'a parlé du sabianisme que comme d'une idolâtrie; il ne suit point de-là que cette religion ait toujours été idolâtre, mais nous pouvons en conclure que l'histoire ne remonte que jusqu'à un tems où tout en elle étoit déja changé et corrompu. Le goût qui déterminoit les premiers hommes à considérer la marche des cieux, à étudier les périodes des astres, et à régler les tems et les actes de la religion suivant le nombre des planetes et leurs différentes places, les a insensiblement conduits à abuser de ces usages fort innocens en eux-mêmes. Ce n'étoit point une idolâtrie de régler la marche des fêtes suivant la marche des astres;

il faut des signes de ralliement aux sociétés, et les astres en donnent qui sont universels; le vice n'étoit donc point dans l'étiquette ou dans les usages périodiques, mais dans la nature du culte même.

Nous avons déjà dit que la première religion des hommes, toute pure qu'elle pouvoit être du côté de la morale et des idées simples qu'elle donnoit de la divinité, ne laissoit pas d'être souillée d'un vice apocalyptique, qui faisoit qu'elle considéroit les astres et leurs phases sous des points de vue toujours redoutables, parce que l'on effrayoit la société sous prétexte de l'instruire sur l'instabilité des choses de ce monde. Voilà le premier vice du sabianisme primitif; vice qui ayant mis ensuite les législations dans la nécessité de cacher les vrais motifs de la plûpart des usages et des fetes, a donné lieu d'imaginer que les astres qui n'étoient que les annonces des solemnités en étoient les objets, ce fut ainsi que les astres furent adorés. Cette chûte étoit aussi naturelle qu'inévitable à une religion dans laquelle le retour des périodes célestes amenoit toujours une fête, dans laquelle le déclin des astres et leurs éclipses annonçoient la crainte, le deuil et la tristesse. L'oubli où l'on tomba bientôt des événemens passés qui

avoient donné lieu à ces usages, fit qu'on chercha à les expliquer par les vertus qu'on attribua à ces astres et par le pouvoir de leurs influences; il fallut bien finir par respecter et adorer l'armée des cieux qui décidoit souverainement des destinées de la terre et qui sembloit être l'objet unique de la religion.

Au reste il paroit que cette ancienne religion qui s'occupoit si fort de la marche et du retour périodique des astres, a pour cette même raison été appellée *Sabianisme*. Ce mot paroît venir de la même racine que nous avons trouvée aux Sybilles, c'est-à-dire de *Siba*, retour, révolution; quelques-uns l'ont dérivé du mot *Tsuba* qui signifie *Armée*, ils fondent leur étymologie sur ce que les Sabiens adoroient l'armée des cieux, mais il y a apparence que ce n'est que par un jeu de mots qui concilioit leurs noms avec leurs ouvrages, d'ailleurs ce mot lui-même signifie encore *periode*, *terme*, *fin*, *temps précis et déterminé*. Ainsi de façon ou d'autre le sabianisme annonce une religion dans laquelle les retours et les périodes des astres étoient l'occasion des fêtes et des assemblées religieuses. Religion d'abord apocalyptique et la source primitive et commune de toutes les terreurs vagues dont tous les peuples, devenus par la suite

idolâtres et astrologiques, ont été agités à l'aspect de tous les phénomènes et météores de la nature.

L'examen des usages et de la conduite des Sabiens confirmera ce qui vient d'être dit de l'esprit de leur religion. Ils saluoient le soleil à l'aurore, à midi et au soir. Ils célébroient l'entrée de cet astre dans ses douze maisons et surtout dans le signe du bélier; c'est alors qu'ils commençoient leur année qui étoit solaire. Ils avoient cependant des temples pour chaque planete, et célébroient des fêtes pour leurs conjonctions; ils prioient sept fois le jour en leur honneur, et les regardoient comme les arbitres du sort des choses humaines; ils jeûnoient au mois de février qui étoit le dernier de leur année. Tous leurs livres sont apocalyptiques et n'ont rapport qu'aux influences des astres; ils les attribuent à Adam, à Seth, à Enoch, et ils disent que pendant toute l'éternité les mondes doivent être successivement détruits et renouvellés, et prétendent que chaque période doit être de 36425 ans. Cette secte étoit fort livrée à la contemplation du systême du monde, de la théologie physique et prophétique, à la science des talismans, aux enchantemens, à la théurgie. Les Sabiens croient que la résurrection se fera au

bout de 9000 ans. Les Perses suivoient le sabianisme avant d'embrasser le magisme ; c'est des Sabiens beaucoup plus anciens qu'eux que les Mages semblent avoir emprunté un nombre de leurs dogmes ; en effet le sabianisme paroît être la source commune de toutes les religions anciennes, il semble être venu d'Ethiopie, d'Arabie ou de Perse. Les Sabiens avoient des jeûnes et des macérations que les Perses n'ont point adoptés. Mais les uns et les autres admettoient le dogme de deux principes qui, comme on sçait, est un des plus anciens dans l'univers. En effet si je voulois donner une époque à ce dogme je ne l'attribuerois à aucun siécle particulier, mais je ne craindrois point de me tromper en disant qu'il est né dès le lendemain du déluge. Les hommes épouvantés par la destruction de leur séjour, par le renversement des sociétés, par les maux dont ils se virent assaillis de toutes parts, n'osèrent en accuser la divinité devenue leur uniqne ressource, et dans les bras de laquelle ils se jettèrent pour trouver de la consolation dans l'excès de leurs peines; ils ne purent accuser de leurs infortunes accumulées qu'un être infiniment méchant, qu'une puissance ennemie de tout ordre, de toute harmonie, de tout bien, en un mot qu'un être malfaisant qui aimoit à se repaître du

spectacle d'une nature désolée et du désespoir des hommes. Ainsi les premiers peuples tombèrent dans l'erreur des deux principes par religion, par piété, par respect pour la divinité à qui ils ne purent consentir d'attribuer leurs maux. Quelques auteurs ont cru que le paganisme étoit sorti de l'athéïsme dans lequel les désordres arrivés dans la nature avoient plongé les hommes. Rien de moins fondé que ce sentiment: l'athéisme ne peut jamais conduire au paganisme ou à l'idolâtrie, d'ailleurs un infortuné dénué de tout secours, dont la misère est extrême, est bien éloigné des idées de l'athéïsme qui le priveroient de son dieu, des consolations qu'il en attend et des bienfaits qu'il en espère. Plus l'homme est malheureux et plus il devient religieux et soumis à la providence. Les hommes ne furent sans doute jamais plus malheureux qu'après le déluge, nous devons donc en conclure que jamais ils ne furent plus religieux, et que leur respect pour la divinité ne leur fit imaginer le systéme des deux principes que pour ne point lui attribuer les maux dont ils gémissoient.

Quoi qu'il en soit, l'on trouve encore des Sabiens, que l'on nomme aussi *Zabiens* ou *Tsabiens* vers le golphe persique. Leurs opinions

ont été adoptées en tout ou en partie par ceux que l'on nomme en orient *chrétiens de S. Jean*, par les *Séthiens* et les *Mandaïtes* (10).

(10) V. sur les Sabiens les cérémonies religieuses, tom. VII, et *Hyde de religion. Persarum.*

Fin du livre troisiéme.

L'ANTIQUITÉ
DÉVOILÉE
PAR
SES USAGES.
LIVRE QUATRIÈME.

De l'esprit cyclique de l'antiquité. Des dogmes qui ont été les suites de cet esprit, et des usages auxquels il a donné lieu.

CHAPITRE I.

De la manière dont les hommes ont divisé les tems, et de l'esprit général qui a fait naître ces divisions.

I. C'EST, sans doute, une entreprise nouvelle que de vouloir montrer que c'est un esprit de terreur, que l'on avoit jusqu'ici si peu soupçonné dans l'antiquité, qui a servi de base à presque toutes ses opinions, ses institutions et ses usages; cependant on ose se flatter d'avoir déja prouvé cette vérité, par les témoignages ci-devant

épars, mais que nous avons accumulés dans les livres qui précédent. Plus nous irons en avant, et plus nous verrons que l'esprit que je nomme *apocalyptique* servoit de fondement à la première religion des hommes après le renouvellement du monde, et a influé sur toute leur conduite. Tout chez eux porte l'empreinte d'une terreur primitive, dont les suites se sont perpétuées d'âges en âges, et dont le genre humain est encore bien loin d'être parfaitement remis. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent nous montre que les hommes ont été si vivement frappés de la destruction de leur ancienne demeure, que non-seulement ils en ont longtems conservé le souvenir, mais encore qu'ils ont longtems cru qu'ils avoient une nouvelle destruction à craindre. Rendus inquiets et devenus défians contre une nature dont ils avoient déja si rudement senti les coups, ils ont vécu dans des allarmes perpétuelles; toutes les nouveautés que le ciel et la terre leur montroient leur ont fait appréhender des maux nouveaux et de nouvelles catastrophes; l'expérience d'une longue suite de siécles n'a pu rassurer leurs esprits, parce que leurs usages et leurs traditions ont perpétué des idées dont les motifs réels étoient depuis longtems disparus.

Nous allons ici faire connoître que ce caractère d'inquiétude a encore été entretenu chez les an-

ciens par la fin et le renouvellement des périodes. Soit que ces périodes fussent naturels, c'est-à-dire astronomiques et déterminés par le cours des astres, soit qu'ils fussent systématiques et imaginaires comme sont les périodes inventés par l'astrologie et la cabale, on verra encore dans ce nouveau tableau combien les hommes ont pris à tâche de se rendre malheureux en idée quand ils ne l'ont point été en effet, et combien aux sujets réels qu'ils avoient eu de trembler et de gémir sur leur sort, ils ont ajouté d'opinions sinistres et déraisonnables, de calculs illusoires, de conventions chimériques, qui ont multiplié à l'infini les occasions d'allarmes et de frénésie. La plupart de ces systêmes calculés paroîtront peut-être des inventions modernes en comparaison de cette haute antiquité qui a fait ici l'objet essentiel des nos recherches; mais l'examen particulier que nous ferons ensuite des usages qui ont été généralement consacrés à se préparer à la fin de certains périodes ou à célébrer leur retour, nous fera appercevoir que si les systêmes calculés n'appartiennent point à la première antiquité, l'esprit de ces systêmes n'est pas moins ancien qu'elle, et qu'il n'appartient aucunement aux calculateurs qui sont venus dans des siécles postérieurs. Nous le connoîtrons encore par l'analogie que nous trouverons entre les idées apocalyptiques que les anciennes sectes

de philosophie s'étoient faites sur les propriétés des périodes, sur les effets qu'ils produisent ou devoient produire dans l'univers : par-là nous démêlerons l'état de l'esprit humain, et nous verrons s'il fut tel que nous avons cru devoir le supposer au tems des crises ou des révolutions de la nature.

II. Commençons par présenter les périodes connus ou admis par les anciens et par les différens peuples du monde. Un période est une révolution complette d'un certain espace de tems mesuré par le mouvement des astres. On considère ce tems d'une façon mesurée lorsqu'on n'envisage dans un période qu'une certaine portion du tems déterminé par certains points fixes du mouvement général, et par quelques instans remarquables de la durée totale. On le considère aussi d'une façon illimitée lorsqu'on envisage, par exemple, cette durée totale et le tems qui embrasse le commencement et la fin de tous les êtres, de toute la nature, ou de l'univers entier. Ce période n'est pas, sans doute, le plus facile à connoître; voilà précisément la raison pourquoi les hommes ont fait tant d'efforts pour y parvenir; ils ne se sont point lassés de calculer, quoique souvent leurs calculs se soient trouvés trop lents; mais à mesure que des siécles étendus se sont développés devant eux, ils ont agrandi la sphère de leur imagination, ils ont augmenté leurs calculs, soit

en faisant de nouvelles observations pour rectifier les anciennes, soit en inventant de nouvelles formules. La nécessité où ces contemplateurs ont été souvent réduits de recourir à ces expédiens doit faire présumer que l'on n'a pas eu tout d'abord sur la durée générale du monde, des idées fort grandes et fort étendues : ce n'est point dans les premiers tems qu'on a eu l'audace de déterminer cette durée, comme on a fait par la suite, par des milliers ou par des millions d'années. Le premier sentiment des hommes effrayés et presque exterminés par les secousses et les convulsions de la nature, ne leur laissa point une telle sécurité; ils ne devoient guères compter sur la durée du monde. En effet ce que les coutumes et les institutions traditionelles nous ont transmis du génie et du caractère des premières familles, ne nous montre que des hommes dégoûtés du monde, et faisant si peu de cas de leur existence, que leur façon de vivre n'étoit que provisoire, et que ceux qui ne vivoient point à l'aventure ne vivoient pourtant que dans l'attente d'une autre vie et d'un autre monde que leur condition malheureuse leur faisoit desirer à chaque instant. C'est à ce sentiment primitif qu'il faut attribuer cette attente indéterminée d'une fin tantôt prochaine et tantôt éloignée, et ces systémes des périodes et des cycles qui successivement détruits l'un par l'autre,

forment cependant une tradition apocalyptique non interrompue que nous allons voir sortir de la nuit des tems et se transmettre jusqu'à nous, pour passer sans doute encore à notre postérité, à moins que les progrès de la raison et les soins d'une police éclairée et amie du repos des hommes, ne suppriment totalement ces calculs funébres non moins ridicules que dangereux.

Avant de parler du période de la durée générale, il convient de commencer par les périodes de détail, ils ont été d'autant plus connus qu'ils ont quelque chose de plus réel : ce n'est que par ces périodes simples que les hommes ont été conduits à en imaginer d'autres plus grands et plus composés qui embrassoient tous les périodes possibles, pour n'en former qu'un seul qui pût contenir tous les termes de la durée et tous les destins de l'univers. Les hommes échappés au déluge ne furent point de longtems rassurés; délivrés aujourd'hui, ils s'attendoient à périr le lendemain; ce lendemain écoulé, ils ne se crurent point en sureté le jour suivant; les jours qui vinrent ensuite purent augmenter la sécurité, mais ils ne firent point disparoître la crainte qu'une foule d'événemens fâcheux servit sans doute à entretenir. Echappé de la première huitaine, on craignit encore pour l'autre; échappé de cette lune on ne fut pas sûr de la suivante; on se tenoit toujours

prêt à périr, la religion y résignoit l'homme. Enfin une saison s'écoule, on craint un nouvel incendie pour l'été, une nouvelle inondation pour l'hiver. D'ailleurs la subsistance est devenue difficile et presque impossible; tout est dérangé dans la nature; on voit l'année entière s'écouler, et l'on craint pour la suivante; la révolution du soleil s'est faite, mais continuera-t-il encore à se montrer? il a quelquefois percé les nuages, mais ces nuages ne l'obscurciront-ils plus? Obsédé et découragé par sa misere l'homme n'a plus la force d'espérer, la crainte est le seul sentiment qui lui reste; il craint donc sans cesse, il craint pour la seconde année, il craint pour la troisiéme; enfin la crainte en lui devient habituelle, et de race en race elle établit un dogme qui annonce que le monde est toujours prêt à périr; la religion adopte cette idée, dès-lors les hommes ne menent qu'une vie provisoire; ils cherchent leur subsistance comme les bêtes; ils prient avec la ferveur des anges, et calculent les tems avec inquiétude. Il se forme des opinions et des systêmes; l'un imagine un période de trois, un autre en imagine un de quatre ou de sept; l'événement les détrompe, on en est quitte pour attendre un autre période qui détrompe encore. On combine les mouvemens des lunes, ensuite celui du soleil et de la lune, tantôt séparément, tantôt tout ensemble; on allonge les

périodes que l'expérience a montré trop courts; on change de formule; ce qui étoit d'abord l'effet de l'inquiétude devient l'effet de la curiosité; ce qui étoit le fruit de l'erreur, devient une science curieuse et importante; et depuis le période de 24 heures, au bout desquelles les premiers hommes s'attendoient à périr avec le monde, on parvient à la fin de périodes en périodes à des cycles de 15, de 18 et de 36 mille ans, aussi extravagans que les premiers, bien moins excusables qu'eux, mais aussi moins dangereux par l'éloignement du terme. Ce sont ces différens périodes que nous allons examiner dans ce livre.

III. Les périodes les premiers connus furent ceux qui sont déterminés par les révolutions des astres les plus visibles; ces révolutions sont les plus communes et les plus propres à être remarquées par tous les hommes : tel est le période d'un jour, le période d'un mois, le période d'une année. Le jour est sans contredit le premier connu, il est renfermé entre deux levers ou deux couchers du soleil; les nations pour leur commodité ont encore cherché à diviser ce période en plusieurs autres parties qu'ils ont appellées des *heures*; mais comme cette soudivision n'a rien de déterminé par la nature, elle a varié en certains tems et chez différens peuples. Le jour cependant est susceptible d'une division naturelle qu'aucune nation n'a méconnue

c'est

c'est celle qui le considere comme formé de deux parties, l'une éclairée par le soleil, et l'autre abandonnée aux ténébres; on a même encore généralement soudivisé en deux chacune de ces parties: en sorte que le période naturel du jour peut être considéré comme composé de quatre autres périodes aussi naturels; savoir 1°. depuis le lever du soleil jusqu'à son midi, c'est-à-dire jusqu'au tems où cet astre est à sa plus grande élévation; 2°. de son midi à son coucher, où le jour sensible finit pour faire place à la nuit; 3°. du coucher du soleil à l'heure de minuit, tems où cet astre est dans son plus grand éloignement et la nuit dans sa plus grande obscurité; 4°. enfin de ce point jusqu'à l'autre lever du soleil.

Ce sont-là en effet comme les quatre phases du jour; cependant ce fut un usage presque général chez les anciens de fixer le commencement du période journalier au coucher du soleil; cet usage paroît assez singulier, et assez peu naturel pour devoir partir de quelque idée systématique. Les Chinois qui placent le commencement du jour à minuit, et prétendent que c'est à cette heure que le cahos fut débrouillé, nous offrent, à ce que je pense, la solution de ce problême. On peut donc croire que le souvenir de l'état horrible et ténébreux où avoit été la nature, avant que l'ordre, l'harmonie et la lu-

mière eussent été rendus au monde, est ce qui a déterminé les anciens à considérer la nuit comme le principe de toutes choses. Hésiode dit que le Chaos fut fils de l'Erebe et de la Nuit, mère des dieux. En conséquence on a commencé le période journalier par la nuit, comme pour perpétuer le souvenir des actes de l'origine ou plutôt du renouvellement du monde.

Pour peu que l'on fasse attention à la nature et à la distribution du culte journalier que les hommes rendent à la divinité, il est difficile de ne pas se confirmer dans cette conjecture. En effet les prières et les lithurgies journalières présentent chez tous les peuples anciens et modernes cette alternative régulière de complaintes et de louanges, de craintes et d'actions de graces; les complaintes et les terreurs forment le caractère des offices nocturnes, comme les louanges et l'allégresse appartiennent au jour et surtout au retour de la lumière; nous prions et nous pleurons le soir, mais nous chantons au matin et nous nous livrons à la joie. Tout dans le détail de cette distribution semble être formé sur un plan commémoratif, qui s'est transmis au travers de tous les âges et de toutes les révolutions arrivées dans les religions du monde. Il semble qu'à l'occasion du déclin du soleil et de la chûte du jour, on nous avertisse encore que nous avons

quelque chose à craindre, que nous sommes, ainsi que la nature, menacés de quelque danger. L'aurore et le retour de la lumière au contraire ne nous invitent qu'à la joie et à l'espérance, il semble que le retour du soleil ait dissipé toutes les craintes que son absence nous avoit données; on diroit qu'il nous rappelle encore qu'autrefois le monde a été renouvellé, et qu'il nous annonce dans l'avenir quelque révolution heureuse dont le retour du soleil est l'image prophétique (*sol justitiæ*). Rien ne paroît sans doute plus grand qu'un tel plan de religion: nous verrons ailleurs sur quoi il est fondé, et nous nous déciderons sur son origine et son antiquité par l'examen que nous ferons des usages propres au période journalier.

IV. Le second période naturel que les hommes n'ont pas tardé de connoître, c'est le période lunaire auquel on a donné le nom de *mois*. Ce période est composé de l'espace de tems renfermé dans une révolution de la lune. On peut mesurer différemment cette durée, selon qu'en considérant la marche de la lune on n'a égard qu'à son mouvement particulier, ou selon que l'on combine ce mouvement avec celui du soleil qui est le principe de ses phases. Si l'on considère uniquement le tems que la lune met à parcourir le Zodiaque pour revenir à un même point du

ciel, ce tems contient près de 28 jours, et c'est ce qu'on appelle le mois *périodique*; mais si l'on considère la marche de la lune relativement à l'aspect du soleil et dans ses conjonctions avec cet astre, son période est de plus de 29 jours, c'est ce qu'on appelle le mois *synodique*.

Le période lunaire est susceptible, ainsi que le période journalier, d'une division naturelle en quatre autres périodes, ceux-ci sont indiqués par les différens aspects que présente cette planete lors des phases désignées par les noms de *nouvelle* et de *pleine* lune, et par les deux quartiers, le premier en croissant et le second en décours. Il n'a point été possible aux anciens qui ont soudivisé le période lunaire en quatre autres périodes, de trouver un nombre de jours entiers qui pût s'accorder avec la révolution complette de la lune; le mois périodique et le mois synodique sont incommensurables l'un avec l'autre, et sont composés chacun de jours entiers et de fractions de jours, qui ne peuvent se soudiviser en aucun période de jours complets; le nombre de six qui n'auroit donné que 24 jours auroit été trop petit; le nombre de huit qui en auroit donné 32 auroit été trop grand : il a donc fallu prendre pour la commodité de la société, le terme de sept qui donne 28, nombre qui

est le plus conforme à la durée du mois périodique, et le plus voisin du synodique.

Les premières nations ne comptoient le mois que du jour que l'on avoit apperçu le croissant de la lune naissante; aussitôt qu'il étoit vu l'on indiquoit la *néoménie*; il n'est donc pas étonnant si la plûpart ne donnoient au mois que 28 jours. Qu'on applique ceci à la fable égyptienne, qui dit qu'Osiris a régné 28 ans, selon les jours de la lune, et qu'il fut déchiré en 14 piéces, ce qui indique le nombre des jours depuis la nouvelle jusqu'à la pleine lune (1). Macrobe dit que le nombre de 7 et de 28, régle le cours de la lune, et que ce sont les quatre phases qui déterminent la semaine (2). Varron dit que le cours de la lune est composé de quatre semaines (*quater septenis diebus*). Aristide le Samien avoit dit avant lui la même chose (3). Le mois japonois est de 28 jours; ils célébrent des fêtes, le 1, le 15 et le 28. Parmi nous le mois est supposé de 29 jours, 12 heures, 44 minutes. La néoménie arrive le premier jour, et les jours de travail sont les 2, 3, 4, 5, 6 et 7. Le premier quartier arrive le 8, à 9 heures 11 minutes du matin,

(1) *Plutarch. in Iside et Osiride.*
(2) *Macrob. Somnium Scipionis.*
(3) *Aul. Gell. lib. III. cap. 10.*

ce qui fait le dimanche, et les 9, 10, 11 12 13 et 14 sont des jours de travail; la pleine lune arrive le 15, à six heures 22 minutes du soir, le 15 est encore un jour de fête, et les jours de travail sont les 16, 17, 18, 19, 20 et 21. Enfin le dernier quartier arrive le 23 à 3 heures 33 minutes du matin, mais il faut fêter le 22, et les jours de travail sont les 23, 24, 25, 26, 27 et 28.

V. Ainsi, la division naturelle du mois en quatre parties nous donne le période que l'on appelle *semaine*; c'est un période de jours entiers qui contient le plus exactement qu'il est possible, le quart d'une révolution lunaire; division puisée dans la nature et indiquée dès les premiers tems par les quatre différentes phases de la lune. Le même principe qui à l'occasion du lever et du coucher du soleil a consacré à certains actes religieux les quatre points les plus remarquables de la révolution annuelle du soleil, c'est-à-dire les deux solstices et les deux équinoxes, est ce qui a pareillement fait consacrer à la religion les quatre points les plus remarquables de la révolution lunaire, c'est-à-dire chaque septiéme jour du cycle hebdomadaire. Il est vrai que l'origine de ce cycle a donné lieu à d'autres systêmes, la plûpart mystérieux et astrologiques; mais pour fixer tout-

à-fait nos idées à ce sujet, il semble qu'il suffit de remarquer que les quatre fêtes lunaires sont aux quatre fêtes solaires, ce que les quatre phases de la lune sont aux solstices et aux équinoxes que l'on peut regarder comme les quatre phases du soleil. Si cette façon de raisonner n'a point de justesse et de vérité, on sera réduit à avancer ce paradoxe, que l'ordre des fêtes a réglé le cours des astres, et il faudra rejetter ce que le bon sens, l'expérience et la tradition universelle nous apprennent, lorsqu'ils nous disent que c'est au contraire le cours des astres qui a réglé l'ordre des fêtes (4). Il est vrai que le nombre de quatre semaines ne remplissant point exactement toute la révolution lunaire, les fêtes périodiques de sept en sept jours, n'ont pu longtems concourir avec les phases de la lune qui avoient donné lieu à l'institution de ce cycle; de mois en mois la fête lunaire devoit retarder, et ne plus atteindre la phase lunaire à laquelle la fête devoit être attachée; mais il y a tout lieu de croire que les anciens ont obvié à cet inconvénient inévitable, de la même manière ou à-peu-

(4) La genèse nous dit que Dieu mit deux grands luminaires dans le ciel pour séparer le jour d'avec la nuit, et pour déterminer les tems des assemblées publiques, (*c'est ce que signifie Moudim*) et pour régler la suite des jours et des années. *Genès. chap. 1. vs. 14.*

près que nous obvions au retard delannée civile à l'égard de la véritable année solaire, en ajoutant un jour à la durée de la quatriéme année vulgaire. Les anciens ont dû se servir d'un moyen semblable pour ramener les fêtes lunaires sous les phases lunaires correspondantes. Les Hébreux entr'autres, qui ont toujours fait usage de la semaine, ont été obligés de se servir de tels moyens, puisque leurs fêtes annuelles étant doublement déterminées par un sabbat et par une pleine lune, l'impossibilité que cet accord arrivât naturellement a dû les forcer à intercaller dans toutes les saisons quelques jours à quelques semaines. Nous ignorons quel a été à cet égard la méthode dont ils ont usé, leur histoire n'en parle point, elle ne dit pas même qu'ils en aient suivi aucune; mais que nous fait le silence de leur histoire, puisqu'il est démontré que cette méthode leur étoit absolument nécessaire, et que l'usage en étoit indispensable?

De toutes les fêtes lunaires, celle de la nouvelle lune a été chez tous les peuples la plus solemnelle; celle de la pleine lune la suivoit en dignité, et les deux autres ont été inférieures à celles là. Il ne s'ensuit pas que les Grecs fussent moins religieux de ce que les jours de la nouvelle et de la pleine lune étoient réputés malheureux. En effet nous avons vu qu'en consé-

quence du ton funèbre des premiers hommes, le jour religieux et le jour malheureux étoient des synonimes, parce que toutes les fêtes n'ont été dans l'origine que des jours de deuil et de tristesse dans lesquels on se rappelloit les anciens malheurs du monde. Chez les Hébreux toutes les fêtes lunaires qu'ils appelloient *sabbats*, étoient des jours destinés à rappeller la mémoire de la création de l'univers; ces fêtes étoient donc puisées dans le principe général qui avoit fait consacrer toutes les fêtes à la commémoration de l'histoire du monde, et à louer le créateur et le conservateur à l'occasion du retour de tous les périodes astronomiques. Ce genre de commémoration étoit particulier aux Hébreux, nous ne le trouvons chez aucuns des anciens peuples, mais l'esprit de cet usage n'en est pas aussi éloigné que l'on pourroit le penser, de celui qui régnoit dans les autres nations; c'est ce dont nous trouverons encore de nouvelles preuves dans l'examen que nous ferons des usages et des opinions qui appartiennent à tous les périodes sabbatiques ou septénaires, car ces expressions qui ont le même sens ne sont aussi qu'un seul mot *.

* Chez les anciens Orientaux le nom de la fête qu'ils nommoient *Sabbath*, et qui s'écrivoit *Soth*, avoit de la consonnance avec ceux de *Seba*, *Sibath* et *Sebauth*, qui signifient *sept*, et qui s'écrivoient *Sba* et *Sbâth*. L'effet

Comme les premières sociétés se sont bien plus servi du cours de la lune que du cours du soleil pour régler les tems, les actes et les cérémonies, il est facile de voir pourquoi le petit cycle lunaire qu'on nomme *semaine*, est si anciennement connu et a été universellement reçu ou au moins respecté par toutes les nations; c'est aussi à la fréquence de son retour qu'il faut attribuer sa célébrité et toutes les idées religieuses et superstitieuses que les peuples se sont formées du nombre de sept: un temps qui ramenoit constamment les hommes à des actes de religion ne pouvoit manquer à la fin d'être soupçonné de quelque vertu secrette et mystérieuse: mais pourquoi ne lui a-t-on donné que des propriétés funébres, apocalyptiques et climatériques? cela ne

de cette consonnance a été de confondre les noms, et de donner à celui de *Sabbath* la même signification de *sept*. C'est par-là que le mot *Sabbath* est devenu la racine du mot latin *septem*, et du mot françois *sept*, mots qui ne different que par le changement du B. en P. C'est à tort qu'on fait venir le *septem* des latins de l'*Epta* des Grecs; il est vrai que l'on pourroit aussi soupçonner ce mot Grec de venir de l'Orient: mais la suppression d'une première radicale qu'il faudroit admettre pour cela est une chose inouïe: il est plus raisonnable de penser que *sept* et *septem* sont des mots celtiques originaires de l'Orient, et que l'*Epta* des Grecs a une source inconnue. V. *Macrob. Somnium Scipionis.*

dénoteroit-il pas que les fêtes septénaires ont été des jours consacrés à quelque mémoire lugubre? C'est ce que nous verrons par la suite.

VI. Le troisiéme période simple et naturel que les hommes ont connu est celui que l'on appelle *année*. Ce période est formé par l'orbite entier du soleil autour de la terre, qu'il parcourt environ en 365 jours. Les hommes ont pu être fort long-temps sans connoître précisément la durée de ce période auquel on a donné successivement 360 jours, ensuite 365 et enfin 365 jours un quart et quelques minutes; mais cela ne dit point que les hommes se soient jamais mépris sur le période annuel, sur l'ordre des saisons, sur l'été et l'hiver, sur la chûte des feuilles, et des pluies, et sur les débordemens périodiques (5). Chez les peuples les plus sauvages ces choses ont été des moyens sûrs de distinguer la succession des années. Si les auteurs Romains ont écrit que Romulus n'avoit compris que dix de nos mois dans son année, fait que

(5) Les Chinois avant Fohi, au lieu de dire une année, disoient *un changement de feuilles*. Dans la langue des Négres *pluie* ou *année* sont des mots synonimes. V. *hist. genér. des voyages, tom. III. p. 201.* Nous retrouvons le même langage dans les poëtes latins qui disent des moissons, des vendanges, des hivers, &c. pour des années.

Plutarque traite de fable, et si des auteurs de toute nation l'ont répété d'après eux, c'est une preuve nouvelle que tout ce que les Romains ont écrit de leur fondateur n'est que fable, et que la plûpart des historiens ont sans jugement répété une absurdité. Si la chronologie ancienne est une mer de contrariétés et d'incertitudes, ce n'est pas que les hommes dès les premiers tems n'aient connu le période solaire au moins d'une façon vulgaire, et cette méthode leur auroit suffi pour tenir compte des années s'ils eussent eu du goût pour l'histoire; mais ce goût suppose une certaine disposition d'esprit et un plan suivi de connoissances que les premières générations n'ont point eu et n'ont pu avoir. La science du passé suppose un caractère de curiosité et un sentiment de prévoyance pour l'avenir qu'on ne peut inspirer à des êtres malheureux jusqu'à l'excès, qui ne faisoient aucun cas de ce monde et n'avoient aucune idée de sa durée: on avançoit dans les années, mais on ne les comptoit pas, on les observoit à la vérité, mais seulement pour les besoins présens; et l'on étoit bien loin d'imaginer qu'il y auroit des générations futures avides de connoître cette suite des tems antérieurs, et l'ordre chronique des faits qui s'y étoient passés. Cette disposition de l'esprit de premiers hommes est la première de toutes les causes qui ont

rendu la chronologie des premiers âges, ou obscure, ou incertaine, ou fausse: les destructions des monumens et des bibliothéques arrivées lors des révolutions politiques qui ont changé ou même anéanti des nations, ne sont que des causes infiniment postérieures, et ces monumens ne nous auroient vraisemblablement rien appris sur les premiers âges des hommes échappés aux malheurs.

Le période solaire présente, ainsi que deux périodes précédens, une division remarquable en quatre autres périodes plus petits; ils sont naturellement indiqués par les deux solstices et les deux équinoxes. Les hommes ont facilement remarqué quels étoient les tems de l'année où le soleil étant le plus élevé sur leur tête rendoit les jours plus longs et les nuits plus courtes, et les tems où cet astre étant plus bas rendoit les jours plus courts et les nuits plus longues; enfin ceux où étant à une hauteur moyenne, le soleil rendoit la durée du jour égale à celle de la nuit. Ils ont aussi remarqué que la variété des saisons étoit une suite de ces quatre positions du soleil, et que toutes ces variations avoient un retour périodique et régulier. Ils ont donc distingué dans l'année quatre autres périodes qui différoient les uns des autres par l'aspect du ciel et par la température de l'air; ils nommèrent *saisons* ces quatre

périodes, et les distinguèrent par les noms d'*été*, d'*hiver*, de *printemps* et d'*automne*. (6).

Chez toutes les nations anciennes le renouvellement de l'année solaire a toujours été célébré avec la plus grande solemnité ; et quoique le goût de célébrer les périodes ne subsiste plus, on le retrouve néanmoins dans la plûpart des usages civils, et même dans le cérémonial des fêtes religieuses que l'on célèbre vers ce tems. Il en est de même des quatre périodes compris dans le période solaire ; le retour de chacun d'eux a servi de point fixe aux anciens pour y placer les autres fêtes annuelles qui ont toutes été réputées plus célèbres que les fêtes lunaires et même que les néoménies : on les appelloit les *fêtes des saisons* ; on avoit aussi des bacchanales consacrées pour l'instant de ces retours. L'examen de plusieurs de nos fêtes qui concourent avec les solstices et les équinoxes, ou qui les avoisinent, et celui des usages qui s'y pratiquent, peuvent nous faire entrevoir que leur esprit primitif ne s'est point totalement perdu, quoique leur institution semble moderne, ainsi que les noms et les motifs qu'on leur donne : on y découvre un esprit qui semble

(6) Les Sabiens et les plus anciennes nations semblent avoir placé en mars le commencement de leur année. Les Egyptiens le plaçoient à la fin de l'été, et nous à la fin du solstice d'hiver.

n'avoir jamais voulu s'éteindre, et qui pour se perpétuer s'est déguisé sous mille formes qui ont trompé les peuples et leurs législateurs eux-mêmes.

Au reste l'esprit général des anciennes fêtes annuelles les avoit toutes établies avec une alternative constante de deuil et d'allégresse ; on pleuroit à la fin de chaque saison, et l'on se réjouissoit à leur renonvellement; les motifs, il est vrai, se sont à la fin trouvés enveloppés d'allégories presque impénétrables qui n'étoient qu'une suite de l'ancien langage et des anciens rites devenus inintelligibles, faute d'une application convenable. On a tout expliqué par des fables; on disoit que l'on pleuroit la mort d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, ou l'enlevement de Proserpine ; ensuite on prétendoit que c'étoit tantôt leur naissance, tantôt leur retour à la vie que l'on célébroit par des transports de joie. Apollon, Bacchus, Mithra, et bien d'autres ont aussi été les objets de ces larmes périodiques et de ces réjouissances annuelles; mais nous en avons déja assez vu pour sçavoir à quoi nous en tenir sur ces motifs mythologiques; lorsque nous en serons à l'examen des usages de ces fêtes annuelles, nous nous conformerons entièrement dans l'idée que c'est aux premiers hommes qu'il faut demander la raison de ces usages; ils nous les ex-

pliqueront à leur ordinaire dans cet esprit funèbre et apocalyptique que respire toute leur conduite.

Il y a encore plusieurs autres années qui sont de l'invention des peuples ou des législateurs, dont le commencement ne se rencontre point avec celui de l'année solaire; de ce nombre sont les années *civiles*, les années *ecclésiastiques*, les années *paschales*, celles d'*anniversaires*. Cette multitude bizarre d'années différentes souvent adoptées à la fois par un même peuple, n'a pas peu contribué à mettre de la confusion dans l'institution primitive des fêtes annuelles. Tous les peuples du paganisme et plusieurs des peuples modernes nous montrent une multitude de fêtes qu'on ne soupçonneroit point d'avoir été annuelles dans leur institution, et qui néanmoins sont telles; c'est par leurs usages que l'on peut le reconnoître, ils sont les mêmes que dans les fêtes véritablement annuelles. Quoi qu'il en soit, ces années superflues comprises dans une autre année, n'ont servi qu'à multiplier inutilement les fêtes; joignons encore à cette cause un esprit de curiosité et d'imitation qui a fait que les nations se sont mutuellement emprunté des fêtes dont l'appareil les frappoit, et les ont adoptées sans égard au période auquel elles convenoient; en effet telle fête convient à un peuple, et qui ne convient

convient nullement à un autre, lorsque ces peuples ont une année différente. On peut dire en général que depuis plus de deux mille ans la distribution des fêtes chez tous les peuples du monde est sans goût, sans ordre, sans motifs, sans esprit législatif, et n'est qu'une suite du concours d'une infinité de hazards et de faux principes. Cette simplicité primitive qui avoit fixé le nombre, l'ordre et la dignité des fêtes par le retour des phases lunaires et solaires, a certainement quelque chose de grand et de sublime; il en est de même du motif commun à toutes ces fêtes qui est de louer et de bénir le Dieu conservateur de l'univers à l'occasion du renouvellement de chaque période; rien n'eût été si noble que ce plan s'il n'eût pas d'ailleurs été défiguré par des opinions apocalyptiques qui rendirent la religion dangereuse et qui en firent un chaos inexplicable par la multitude des fables que ces opinions firent éclore; ainsi comme on a vu, elle rendit l'homme sauvage. Il seroit à souhaiter que le plan primitif de l'institution des fêtes fût rétabli par un esprit également religieux, philosophique et économique; les fêtes n'occuperoient plus qu'un septième de l'année chez certains peuples chez qui elles en asorbent un grand quart, au préjudice de l'industrie publique et particulière. Mais en voilà assez sur le période annuel dont nous examinerons ail-

leurs les usages pour en connoître parfaitement l'esprit.

VII. Nous venons d'exposer la formation des trois périodes simples et naturels, qui ont été reçus et connus dès les premiers tems; les autres plus composés n'ont été imaginés par la suite que d'après ceux-là, et ne sont pour la plûpart fondés que sur des convenances et sur des systémes purement arbitraires. Le période *séculaire* n'est, par exemple, qu'un période de commodité pour l'histoire, à cause de la régularité du nombre; cependant les Romains en célébroient le retour avec la plus grande solemnité. Les périodes divisés de celui-là tels que ceux de 50 et de 25 années sont aussi de pure fantaisie, et n'ont rien de réel dans la nature, cependant plusieurs peuples modernes en célébrent le retour par des usages imités en partie des anciens jeux séculaires.

Il faut mettre au nombre des périodes qui n'ont rien d'astronomique ces périodes si connus et si célébrés chez les Hébreux, je veux dire ceux de la septiéme semaine, du septiéme mois, de la septiéme année et de la septiéme semaine d'années. Ce sont ces deux derniers qui portent le nom de *jubilé*, nom que des peuples modernes ont adopté et qu'ils ont donné à la fête séculaire qu'ils tiennent des Romains. Puisque le nom

de cette fête des Hébreux dont on ignore tout-à-fait l'esprit et le motif, a été donné au période séculaire, dont on peut dire que l'esprit est connu, cela ne pourroit-il pas servir à nous indiquer que les Hébreux n'ont établi leurs jubilés que pour célébrer la fin et le renouvellement des périodes qui leur étoient propres, et que c'est dans une espéce de sabianisme apocalyptique qu'il faudroit chercher l'explication des usages singuliers qui distinguoient chez eux les années jubilaires? Autant la loi de Moyse qui, comme nous avons vu, ne présente aucune idée apocalyptique, est-elle opposée à ce soupçon, autant la tradition rabbinique sur la fatalité du nombre de sept et de tous les périodes septénaires y est-elle favorable. On sait d'ailleurs que les Mexicains qui avoient une espéce de jubilé, n'en commençoient la célébration que par des usages funébres, parce qu'ils s'attendoient, à la fin de tous ces périodes jubilaires, au retour du cahos et à la destruction du monde.

Personne n'ignore combien les opinions que l'on a eues sur le période de sept mille ans, que l'on attribuoit à la durée du monde, ont été funestes au repos des sociétés. Vers le commencement de notre ère une chronologie obscure qui comptoit alors 6000 ans depuis la création du monde, donna lieu à des cerveaux creux de

penser que le monde alloit finir puisqu'on entroit dans le septiéme milliaire. La plûpart se préparèrent à ce grand événement par d'assez bonnes œuvres, car c'est le propre des opinions apocalyptiques de porter d'abord à la réforme des mœurs; mais comme le principe de ces opinions étoit vicieux, ces bonnes mœurs ne tardèrent point à se défigurer par un esprit de vertige et d'enthousiasme qui enivra un grand nombre de fanatiques, et qui fit qu'ils troublèrent les sociétés par une foule de prédictions sinistres. Le progrès des années devoit sans doute les détromper et réprimer leur délire; mais lorsque l'imagination est allumée, elle ne peut, ni ne veut se calmer, et la vanité l'empêche de reconnoître qu'elle s'est égarée. On interpréta donc les anciens calculs, on y en ajouta de nouveaux; on attendit 70 ans; on crut ensuite qu'en ajoutant aux 6000 ans autant d'années qu'il y a de jours dans l'an, on rencontreroit le terme qu'un petit nombre d'atrabilaires avoit la frénésie d'envisager avec plaisir; on attendit donc, quoiqu'avec impatience, les 365 ans (7). On crut devoir ensuite attendre les 500 années; cependant le monde alloit toujours son train; et de ce que l'univers et la nature étoient bien réglés,

(7) *S. August. de Civitate Dei, lib. XVIII. cap. 53.*

on ne manqua pas d'y soupçonner du dérangement; il eût fallu la chûte du ciel pour en prouver l'harmonie. Des calculs aussi malheureux ne laissèrent pourtant pas de dégoûter les calculateurs; leur nombre diminua, et l'on se fit en général un point de religion de ne plus calculer; cependant quelques-uns ne perdirent point encore l'espérance de la destruction du monde, ils conçurent qu'il falloit attendre les 1000 ans de la sybille qui manquoient en effet pour completter la grande semaine de 7000 ans. Enfin le septiéme milliaire étant expiré ramena encore la même frenésie; l'onziéme et le douziéme siécle en furent troublés; la fin du monde fut annoncée partout. On crut devoir d'avance se détacher des biens d'ici bas; on les porta aux pieds de nouveaux prédicateurs du royaume prochain du ciel (8), et l'on crut en cela imiter les premiers fidéles qui avoient porté les leurs aux pieds des Apôtres. Ce tems d'extravagance passa encore après avoir dupé une multitude de gens crédules qui cédèrent leur fortune à des hommes qui avoient renoncé à la fortune; mais il resta un

(8) On assure qu'il existe un acte passé entre S. Bernard, abbé de Clairvaux, et un seigneur de la maison de Châtillon, par lequel le Saint promet à ce dernier de lui procurer dans le ciel, cent fois autant d'arpens qu'il en donneroit à son abbaye.

levain apocalyptique qui depuis le dixiéme siécle n'a cessé de fermenter jusqu'à nos jours. L'antechrist, disoit-on, étoit né en 1105, un concile suffit à peine pour tranquilliser les esprits. Pierre Jean, chef des Bégards, fixoit la fin du monde en 1335; Arnold, espagnol, la recula jusqu'en 1345; Vincent Ferrier, hermite, l'annonça en 1403; un Mainfroy de Verceil prêcha l'approche du jugement en 1418. Après ceux-là il n'y eut pas une succession moins continue de calculateurs et de prophêtes. En 1524 Bodin nous dit qu'on annonça le déluge; et l'on vit alors de nouveaux Noë construire des arches. Les derniers calculateurs ont fixé la fin du monde en 1700; d'autres sont revenus en 1734; et les convulsionnaires Jansénistes ne cessent encore de nos jours d'effrayer par les menaces d'une destruction prochaine du monde, annoncée, comme l'on a déjà vu, par la venue du prophête Elie. Cette fin est encore par d'autres, fixée à l'an 1789, ou à 1800, ou à 1994; cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques esprits foibles et mélancoliques, si une police éclairée que le fanatisme élude souvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des sociétés.

VIII. Il seroit inutile de chercher dans l'histoire l'origine et les opinions sur la fatalité du

nombre *sept*, sorties de la nuit des tems, et connues des anciens comme des modernes. En général le nombre septénaire étoit un période redoutable; de-là aussi le systême absurde des *années climateriques*; les anciens redoutoient la fin de tous les périodes, et nommément des périodes septénaires; ils craignoient la 7e année, la 14e, la 21e, la 49e, la 63e, par la même raison qu'on a redouté la fin des périodes imaginaires de 70 ans, de 490 ans, de 700 ans, et enfin de 7000 ans. Par une suite de ce systême des Rabbins et autres docteurs orientaux, on a débité qu'il devoit y avoir sept mondes successifs et qu'ils existeroient chacun 7000 ans: ainsi la fatalité de l'univers se trouvoit toute renfermée dans le grand période de 49000 ans; notre monde est le deuxiéme au compte des cabalistes, parce que la première lettre de la Genèse vaut deux dans les nombres (9). Tels sont les preuves et les titres de ces beaux calculs. Quelques-uns disent plus simplement qu'il ne devoit y avoir que 70 générations après le déluge et la défaite des géans; mais qu'entendent-ils par une génération? C'est ce qu'ils ont eu la prudence de nous taire.

Ces systêmes des différens âges du monde ont

(9) V. Basnage, hist. des Juifs, liv. III. chap. 27. §. 1, liv. IV. chap. 6. §. 1. et chap. 12 §. 10.

été différemment calculés suivant le tems et les lieux: mais depuis longtems on a un goût décidé pour le nombre sept. Saint Augustin (10) trop homme de génie pour donner des calculs, qu'il paroît au contraire mépriser et condamner, n'a pas craint cependant de dire que le Messie avoit mis fin au cinquiéme âge; que l'on étoit dans le sixiéme et que le septiéme ameneroit la dissolution de toutes choses. Ce sentiment n'a sans doute point de meilleur fondement que les autres, mais s'il est apocalyptique, il n'est point millénaire, puisqu'il a la prudence de ne point fixer la durée de ces âges.

Nous avons encore un livre qui est entre les mains de tous les citoyens, et qu'on a soin de renouveller tous les ans; on nous y apprend comme une vérité indubitable que la durée du monde comprend sept âges, que le premier a duré 2284 ans, le second 1267 ans, le troisiéme 430 ans, le quatriéme 962 ans, le cinquiéme 470 ans, le sixiéme 587 ans, et que depuis 1750 nous sommes dans le septiéme qui sera terminé par la fin du monde. Une pareille instruction est insensée puisqu'elle roule sur la folie du nombre sept; elle est ridicule par la distribution inégale et arbitraire des âges. Lorsqu'on déraisonne

(10) *S. Augustin. de Civitate Dei, lib. XXII. cap. 30.*

il faut au moins déraisonner suivant les principes que l'on veut adopter; or jamais les anciens n'ont admis que des âges égaux et un période formé de plusieurs révolutions plus petites, mais égales; c'est que les derniers calculateurs ont mis des ères et des époques historiques en place des anciens périodes reçus; ils ont cru bien faire, et n'ont fait que mettre le ridicule à la place de la folie. Enfin cette instruction est dangereuse, parce que la briéveté des âges expirés donne lieu de croire que l'âge présent qui est déjà fort ancien, ne tardera pas lui-même à finir. Quelle imprudence dans un livre approuvé par le gouvernement qui souffre que l'on repaisse l'esprit des peuples avec de telles absurdités (11)! Il s'en faut pourtant bien que l'usage où l'on est tous les ans de présenter au public cet absurde cyclisme, puisse être regardé comme un monument de l'esprit ou de la crédulité de notre siécle; il est une suite de l'imagination déréglée des siécles antérieurs, il s'est conservé par le respect que tous les peuples ont pour leurs erreurs dès qu'elles sont anciennes; enfin il subsiste par la force de l'habitude qui retient ou fait que l'on tolère des usages dont on n'apperçoit point les conséquences.

(11) V. l'almanach royal, p. 33, sous le titre d'*abrége chronologique sur la division des âges du monde.*

Rien n'auroit dû plus dégoûter de ces funestes prédictions que l'incertitude et l'irrégularité des formules qu'on se faisoit pour connoître la durée du période. Si le plus grand nombre de ceux qui s'entêtoient du nombre de sept, déterminoit la durée du grand période à 7000 ans, des esprits plus fins et plus subtils le fixoient à 7777 ans. En fait de nombres sabbatiques il n'y en a point de mieux conditionnés sans doute; c'étoit aussi une des grandes années reçues des anciens (12). D'un autre côté si les uns embrassoient de vastes périodes de plusieurs milliers d'années septénaires, d'autres sans s'élever si haut et sans vouloir jetter leur vue si loin dans l'avenir, attendoient le jugement dernier et la fin du monde chaque septiéme jour; de ce nombre ont été les Manichéens; ils jeûnoient et se mortifioient pour cette raison tous les dimanches, tandis que les autres chrétiens se réjouissoient. La différence de ces usages venoit, selon les apparences, de ce que les premiers regardoient le dimanche comme la fin du période septénaire, au lieu que pour les seconds c'étoit au contraire le jour de son renouvellement; d'ailleurs comme ceux-ci consacroient le samedi au jeûne, on peut dire que les usages

(12) *Plutarch de opinion. philosoph., lib. II. cap.* 32.

étoient au fond les mêmes, et qu'il n'y avoit que les jours de transposés.

Chez tous les peuples mahométans c'est aussi un article de foi que le jugement dernier et la fin monde arriveront au septiéme jour d'une semaine; mais selon leur façon de disposer les sept jours, ce septiéme est le vendredi : c'est en partie ce qui en fait chez eux le jour le plus religieux de tous (13).

Tant de chimères renouvellées de siécles en siécles à l'occasion du nombre sept, semblent indiquer que le septiéme jour a dû être un jour redoutable dès les premiers tems. On n'auroit point eu des opinions si lugubres sur les grands périodes qui en sont arrivés si leur principe n'eût été lugubre lui-même; c'est ce que nous examinerons plus particulièrement quand nous jetterons les yeux sur les fêtes sabbatiques ou hebdomadaires. Au reste ces opinions étranges ont été universelles ; tous les peuples ont eu du respect pour le nombre sept. On trouve jusqu'au Japon l'embléme d'un jubilé d'un million d'années; car, comment nommer autrement ce qu'on y appelle le dieu *Amida* monté sur un cheval à sept têtes qui sont, dit-on, le symbole

(13) D'Herbelot, biblioth. oriental., p. 405 et 454. Voyages de Chardin, tom. VII.

de sept mille siécles (14)? On ne peut douter que cette représentation ne soit une image cyclique, surtout quand on voit ce dieu couronné du cercle d'or des révolutions; c'est-là visiblement l'image du maître des périodes, et surtout du dieu de la fin des tems: dieu terrible que les Japonois ne cessent en effet de prier, en répétant des milliers de fois par jour l'*Amenda* qui est comme le rosaire du pays, prière qui est surtout en usage dans les funérailles. C'est aussi pour ce dieu redouté que les dévots pénétrés du néant du monde, se font murer tout vivans dans des cavernes, ou vont se noyer en pleine mer. Un autre usage qui décéle encore que le nombre de sept a dû être primitivement funébre, c'est qu'au Japon les funérailles durent sept jours, que l'anniversaire se fait au septiéme mois et se réitère tous les sept ans. Les funérailles des empereurs duroient aussi sept jours à Rome: et en Egypte on pleuroit les morts pendant 70 jours.

(14) Charlevoix, hist. du Japon, tom. I. Livre préliminaire, chap. 13 et 14. Cérémonies religieuses, tom. VI.

CHAPITRE II.

Autres idées des anciens sur les nombres, les cycles et les périodes apocalyptiques de la grande année.

I. LES périodes septénaires n'ont point été les seuls qui aient été regardés comme mystérieux et redoutables. Nous avons déjà dit que dans l'esprit des anciens c'étoit une opinion universelle qu'il y avoit une grande année qui renfermoit en elle le principe et la fin de tous les êtres, ou au moins leurs changemens et leurs renouvellemens sous une nouvelle forme; mais quelle étoit la durée de cette grande année? C'est ce que les peuples ont cherché en vain à connoître, et c'est sur quoi les spéculateurs ont été très-peu d'accord; dans l'incertitude où ils ont été là-dessus, ils ont donné le nom et le caractère de grande année à une multitude de périodes qui, pour la plûpart, n'ont rien d'astronomique, et qui se contredisent les uns les autres.

(1) Censorin observe qu'on nomma quelquefois *grande année* non-seulement le lustre qui,

(1) *Censorinus, de Die Natali. cap.* 18.

chez les Romains, se renouvelloit tous les cinq ans accomplis, mais encore la révolution de quatre ans qui ramenoit la célébration des jeux capitolains. Nous observerons ici que le lustre en particulier nous présente une image apocalyptique et funébre, puisqu'il se terminoit par des purifications et des expiations générales; c'étoit alors qu'on faisoit le dénombrement, on payoit le cens et l'on renouvelloit les contrats. Tous ces usages semblent dérivés de l'esprit cyclique et jubilaire, et doivent faire soupçonner que l'esprit primitif en étoit apocalyptique; pourquoi en effet auroit-on donné à ce lustre le nom funébre de grande année?

Le même auteur remarque que les Grecs ont donné ce nom à différens périodes qu'ils ont successivement inventés à mesure qu'ils ont perfectionné leur calendrier; en allongeant leurs cycles luni-solaires ils ont adopté successivement des grandes années de deux ans, de quatre et de huit. Il ne seroit pas raisonnable de chercher un esprit apocalyptique dans ces divers périodes inventés pour les seuls usages astronomiques, puisque d'ailleurs la religion n'a point rendu ces périodes remarquables par la célébration de leur renouvellement. Le nom de *grande année* a donc été donné improprement à ces différens périodes des Grecs; ce nom eût plutôt

convenu à ces autres périodes religieux qui se terminoient par les fêtes du retour de Bacchus qui avoient lieu tous les trois ans, par les jeux olympiques tous les quatre ans, par les jeux isthmiques, &c. Nous avons vu en effet que toutes ces fêtes étoient des commémorations, non des dieux ou des héros, mais de l'histoire du monde, et nous avons prouvé qu'elles ne présentoient dans l'origine que des idées funébres; nous y trouverions sans doute à découvert l'esprit de terreur qui les avoit fait établir, si la mythologie et la police n'avoient réuni leurs efforts pour altérer et défigurer les motifs de toutes ces antiques solemnités, dans la vue de rendre les sociétés plus calmes et plus rassurées.

(2) On voit dans Plutarque que divers philosophes et astronomes Grecs donnoient à la grande année les uns 16 ans, d'autres 19, plusieurs 59. Diogène croyoit qu'elle étoit composée d'autant d'années qu'il a de jours dans l'an, c'est-à-dire 365. Quelques-uns de ces périodes peuvent passer pour des cycles astronomiques, mais le dernier n'est fondé que sur quelque chimère. C'étoit, au reste, une façon de penser adoptée par tous ces calculateurs, et

(2) *Plutarch. de opinion. philosoph., lib. II. cap.* 32.

sur-tout par ceux qui cherchoient à connoître dans les astres bien d'autres choses que des mouvemens physiques, que ce n'étoit que par un langage vulgaire qu'on pouvoit donner le nom d'*année* à une simple révolution du soleil dans son orbite: la véritable année, disoient-ils, étoit celle où tous les globes célestes, après avoir achevé leurs révolutions, devoient se rencontrer ensemble et se retrouver au même point dont ils étoient partis au commencement des choses (3). Voilà ce qu'on devoit entendre par la véritable année que, pour distinguer de l'année vulgaire, ils nommoient la *grande année*, *l'année parfaite*, *l'année héliaque*, *l'année de Dieu*. Chaque fois qu'elle se renouvelloit Platon nous dit qu'elle amenoit un nouvel ordre de tems, et changeoit la face du monde. La difficulté étoit de fixer la durée de cette vaste année; les uns vouloient qu'elle fût déterminée par l'entière révolution des étoiles fixes; le plus grand nombre prétendoit que c'étoit par les révolutions combinées des sept planettes; et plusieurs arrêtés par le défaut de théorie, aimoient mieux ne la déterminer que par la combinaison du période solaire avec une ou deux pla-

(3) *Cicero de natura Deorum, lib. II. Idem. Somnium Scipionis.*

netes

netes seulement ou simplement avec quelques-unes des constellations.

C'étoit par ce dernier moyen que l'Egypte fixoit sa grande année : c'étoit le lever héliaque de la canicule au premier jour de Thoth, premier mois de leur année, phénomène qui n'arrivoit qu'au bout de 1461 années égyptiennes de 365 jours. Le retour de ce cycle caniculaire s'appelloit *renouvellement*, et se célébroit avec la plus grande solemnité. L'expérience ayant fait connoître que cette grande année ne remplissoit point encore les conditions que l'on avoit imaginées, et n'avoit d'autre pouvoir pour changer la nature que celui que l'imagination lui prêtoit ; il fallut bien encore agrandir ses idées et reculer le terme de ce renouvellement, toujours si vainement calculé ; c'est sans doute ce qui fit inventer en Egypte une autre grande année de 36525 ans pour la grande révolution du Zodiaque. Au moins ce pèriode n'est-il pas sujet à être souvent démenti par l'événement, l'honneur de ses inventeurs paroît bien à couvert ; cependant ce terme n'a point beaucoup coûté à inventer ; pour le trouver on n'a fait que multiplier la première grande année de 1461 ans par le nombre 25.

Ces 36525 années égyptiennes sont égales à 36500 années juliennes. On voit par là que ce

qui a décidé les inventeurs de ce période à multiplier par le nombre 25, c'étoit la fantaisie d'avoir un cycle rond, formé d'autant de cycles solaires qu'il y a de jours dans l'année, étrange méthode qui prouve bien que ce n'est pas de l'astronomie que ces savans étoient le plus occupés. Au reste cette méthode fait voir que si ceux-ci ont augmenté la grande année à 36525 ans, lorsqu'elle étoit auparavant fixée à 1461 ans, il y a tout lieu de croire que ceux qui l'avoient antérieurement fixée à 1461 ans, n'avoient eux-mêmes été que des amplificateurs, et qu'avant eux on avoit eu pour terme des nombres plus petits, comme nous l'avons déjà remarqué des Grecs et des Romains. D'où il suit qu'en remontant aux premiers tems de cette progression, on doit trouver le tems où les hommes en voyant le soleil se coucher le soir, craignoient qu'il ne se levât pas le lendemain matin; en un mot un tems où on étoit à chaque instant dans l'attente de la destruction de l'univers.

II. Les Sabiens, comme on a vu, avoient une grande année assez semblable à celle des Egyptiens; elle étoit de 36425 années; on ne peut assurer sur quelle théorie ils l'avoient calculée, ou si elle avoit la même source que l'année égyptienne; ce qu'il y a de certain c'est

qu'ils lui donnoient les mêmes caractères; c'étoit, selon eux, le tems d'une révolution complette du monde, qui devoit être suivie du renouvellement des êtres et de la résurrection. Quelques Sabiens se sont bornés à 9000 ans; ce période a été peut-être un des dégrés qui ont conduit à celui de 36000 ans. Ces 9000 ans étoient aussi, selon la doctrine des Mages, le tems de la durée des combats des deux principes, et c'étoit à la fin de ces termes que Pluton, ou Typhon, ou Arimane devoient être désarmés et détruits pour jamais; après quoi l'homme rétabli dans toute sa félicité, devoit habiter une terre heureuse, applanie et renouvellée (4).

Entre ces années de 36000 ans et de 9000 ans il y en avoit une autre fixée à 18000. Plutarque (5) la met sur le compte d'Héraclite; c'étoit, selon les apparences, un des échelons du période 36000 ans. Le premier élément de ce systême étoit sans doute le nombre neuf, peut-être même le nombre trois; on voit en effet chez les anciens une multitude d'actes et de faits réglés par le période de neuf jours et de neuf années: c'étoit une espèce de semaine: on voit partout

(4) *Plutarch. de Iside et Osiride.*

(5) *Plutarch. de opinion. philosop.*

que ce sont de petits nombres qui ont servi à la génération des grands. La guerre des Titans contre Jupiter avoit duré neuf ans. Jupiter visitoit Minos tous les neuf ans. Homère, Hésiode, et presque tous les poëtes qui ont suivi ont souvent consacré le nombre neuf à une infinité d'actes de la vie humaine (6). Il n'est pas inutile de remonter à la première génération de ces grandes neuvaines que nous pensons être le nombre de trois. Je ne répéterai point ce que l'on sait déja de l'estime où ce terme étoit chez les anciens. En voici l'origine; *salut* et *trois* s'exprimoient chez eux par un seul et même mot (7).

Telle est donc l'origine de ce respect religieux pour le nombre de trois et pour tous les nombres qui en sont dérivés, tels que neuf jours, neuf ans, neuf mille ans, 18000 ans et enfin 36000 ans. Il est bon de faire connoître par-là que si les craintes et les espérances apocalyptiques des anciens ont eu quelques principes fondés, il n'y a eu rien de plus arbitraire et de plus chimérique que l'expli-

(6) V. les mémoires de l'académie des-inscript. tom. XVIII. p. 23.

(7) *Salom* et *Salum*, paix. *Salos*, trois, *Salus*, salut, *Salvus*, sauvé. Voyez Bochart sur ces allusions communes entre les langues hébraïque, phénicienne, carthaginoise et latine. *Chanaan*, *lib. II. cap.* 16. où il cite le témoignage de S. Augustin, qui étoit Carthaginois.

cation qu'ils faisoient de ces opinions à certains périodes calculés.

Les Etrusques avoient aussi leur grande année, mais on ne connoît point sa durée. Consultés sur les phénomènes qui arrivèrent au tems de Sylla, ils répondirent à-peu-près comme auroient pu faire quelques Rabbins, que le monde étoit sujet à diverses révolutions; qu'il devoit y en avoir huit; que les dieux avoient fixé la durée de chacune, dont la mesure étoit le période de la grande année, et qu'ils en avertissoient les hommes par des signes dans le ciel et par des changemens sur la terre (8).

Les anciens n'ayant point eu de meilleure théorie, il n'est point surprenant de voir leurs singulières variations. Ainsi les uns fixoient le grand période à 2484, à 3000, à 5552, à 9977, à 108000 et 10884 années; d'autres l'estimoient de 12000, de 12854, de 12954 ou de 15000 ans. Plusieurs enfin s'élevoient jusqu'à 100000, 300000, 350635, 470000, ou même 1,753200 et 6,570000 années. On en trouvera le détail dans l'excellent mémoire de M. de la Nauze contenu au tome XXIII des mémoires de l'académie royale des inscriptions.

III. Ces variations sont grandes; mais que se-

(8) *Plutarch. in vita Syllæ.*

roit-ce si nous passions aux Indes, à la Chine, au Japon ! Chez tous les peuples de ces contrées on a eu la même folie de calculer les années de la durée du monde, d'en détailler les différens âges et de faire l'histoire de la succession des mondes; mais on a eu plus d'adresse en ce que les Indiens ne se sont formé que des termes énormes, et qu'ils ne comptent que par des millions d'années.

Je ne parlerai point des cycles vraiment astronomiques, qui ont été trouvés pour l'usage de la société : ceux qui les ont n'ont point ordinairement été des apocalyptiques; quand l'esprit de l'homme se trouve dans une disposition qui lui permet de s'appliquer aux sciences exactes, il s'éloigne dès-lors de cette disposition qui ne s'occupe que d'objets vagues et indéterminés. Cependant je n'entrerai point dans ces détails étrangers à mon sujet.

Quelqu'idée que les anciens peuples d'Asie aient eue de leur grande année, ils lui ont tous donné le même caractère depuis Hésiode jusqu'à nos jours; l'hiver de cette grande année étoit un déluge, et son été devoit être l'embrasement du monde. » Les déluges périodiques, dit Bérose, » arrivent lorsque toutes les planetes sont dans » le signe du capricorne, réunies toutes en ligne » droite; et les embrasemens périodiques arrivent

» lorsqu'elles se trouvent réunies de la même » manière dans le signe du cancer » (9). Il n'est pas difficile de remarquer que les phénomènes de cette grande année correspondent à ceux de l'année commune qui sert de base à ce systême, le capricorne est le premier signe de l'hiver, saison communément pluvieuse; et l'écrevisse est le premier signe de l'été, saison de chaleur et de sécheresse. On voit encore par-là pourquoi la plupart des nations craignent un embrasement du monde et ne craignent plus un déluge. Cette opinion ne prouve rien, sinon que les anciens peuples ont commencé leur année vulgaire par l'hiver de même qu'ils ont commencé leur jour par la nuit. Les Banians disent que le monde a été détruit trois fois, par le déluge, par le vent, par les tremblemens de terre, et qu'il le sera bientôt par le feu qui est le quatriéme élément; ils ajoutent que chaque âge a son dieu différent chargé de régir le monde (10).

On divisoit encore la grande année en quatre

(9) *Senec. quæstion. natur. lib. III.*

(10) V. hist. de la religion des Banians par Henry Lord. *Arnob. adv. Gentes, lib. I.* Chez les Mexiquains le siécle étoit divisé en quatre parties, c'est-à-dire en un printems, un été, un automne et un hiver suivi de la fin du monde. Histoire générale des voyages, tom. XII. p. 529.

âges comme on divise l'année commune en quatre saisons; on comptoit un âge d'or, un âgo d'argent, un âge d'airain et un âge de fer. Ces âges si fameux dans la plus ancienne mythologie font voir l'antiquité de ce systême. On comparoit encore les phénomènes de la durée du monde avec ceux de la vie humaine: la nature en se renouvellant avec une grande année, étoit censée d'abord dans un état de foiblesse et d'enfance: elle arrivoit par dégrés à un état de perfection et de beauté suivi d'un état de force et de vigueur, d'où elle ne faisoit ensuite que déchoir par une gradation insensible qui la menoit à la vieillesse, puis à la mort. Il en étoit du moral comme du physique: le genre humain commençoit par l'innocence; il devenoit peu-à-peu capable des vertus les plus héroïques, son esprit développoit successivement toutes les sciences et tous les arts; son heureux naturel se corrompit ensuite, son ame ainsi que son corps s'affoiblissoient, ils étoient sans force, sans génie, sans vertus; enfin l'homme n'étoit plus qu'un être vicieux et déréglé, il oublioit tous les principes de la science et de la sagesse; le désordre général arrivoit à son comble, tout finissoit par se dissoudre. C'est encore-là le systême des Siamois qui attendent un nouveau dieu et un nouveau monde, parce que le monde

actuel est, selon eux, fort avancé dans sa corruption (11).

IV. Tel est cet ancien systême dont il semble que les Sybilles et tous les apocalyptiques de l'antiquité n'ont fait que donner le développement en cherchant à en faire de fausses applications. Cependant les apocalyptiques modernes diffèrent beaucoup des anciens dans un point essentiel : les premiers annoncent une fin totale et absolue de l'univers, qui ne sera suivie que d'un renouvellement spirituel et mystique ; au lieu que les anciens n'admettoient point une destruction sans retour ; selon eux le monde ne périssoit que pour renaître, ce n'étoit qu'un flux et reflux réglé de prospérités et de malheurs, de vertus et de vices, de force et de foiblesse. Ces vicissitudes du monde n'étoient pas même regardées de quelques-uns comme un mal ; les déluges et les embrasemens périodiques n'étoient que des purgations qui nettoyoient le monde et lui rendoient sa jeunesse, sa vigueur et sa beauté dans le genre moral comme dans le physique. Voilà la doctrine constante de Platon et d'une foule d'anciens écrivains : si la naissance conduisoit à la mort, la mort elle-même n'étoit qu'une renaissance ; le monde ne se renouvelloit que pour dégénérer, il ne dégénéroit que

(11) Histoire générale des Voyages, tom. IX. p. 296.

pour se renouveller, il passoit par plusieurs âges, il ne faisoit que changer et ne périssoit jamais. » Tout change et rien ne périt, dit Séneque, » rien ne s'anéantit absolument dans l'univers; » mais tout est sujet à croître et à décroître, se» lon divers périodes; tout cesse et tout recom» mence, tout meurt et tout renaît; l'hiver suit » la belle saison; la nuit chasse le jour, et le jour » chasse la nuit; cette partie du soleil se leve et » cette autre se couche; à peine cet astre a-t-il » quitté sa station qu'il tend à y revenir » (12). La grande année eût-elle été composée de plusieurs milliers ou millions d'années, ce période immense n'étoit considéré que comme une petite portion de la durée du monde dont l'homme, selon ce systême, ne pouvoit embrasser ni le commencement, ni la fin; cependant on croyoit ce même monde sujet à des changemens universels qui étoient réglés par les révolutions des astres. On voit cette doctrine exprimée dans Ovide par ces mots :

Nec perit in tanto quicquam, mihi credite, mundo :
Sed variat, faciemque novat, nascique vocatur.
. . . . Sic ad ferrum venistis ab auro
Sæcula, sic toties versa est fortuna locorum.

Ovid. métamorph. lib. XV. fab. 4. (13).

(12) *Senec. epist. 36.*

(13) Ces vers ont été ainsi traduits ou paraphrasés.

S'il y a peu de vérité dans ce systême, on ne peut lui refuser une certaine grandeur; est-il une erreur plus sublime! elle a été la suite de l'agrandissement de l'esprit humain et de la sécurité rendue à son état et à la nature entière. L'ancienne révolution du monde qui fit penser dans le tems que la fin de toutes choses étoit arrivée, ne s'étant point trouvée être une fin absolue, on la crut différée ou retardée, on lui donna des périodes qu'on agrandit toujours à mesure que les siécles s'accumuloient sur les siécles; enfin ces périodes se trouvant toujours en défaut, on vint à s'imaginer que le monde n'auroit point de fin absolue, qu'il pouvoit bien changer, mais qu'il ne périroit jamais. Cette doctrine auroit été capable d'effacer à la fin tout l'esprit apocalyptique de dessus la terre et d'épargner aux hommes une

Crois moi, rien ne périt dans ce vaste univers,
Rien ne s'anéantit, tout se survit, tout change,
Et de ce changement l'alternative étrange
Renouvelle à nos yeux tous les êtres divers.
Dans son immortelle carrière,
La terre enfant du noir chaos,
En s'y replongeant toute entière,
Doit y trouver des cieux nouveaux.
Mais l'homme ivre d'orgueil, foible en sa connoissance,
Sujet à s'égarer quand il sonde les tems,
Dans les épaisses nuits des anciens changemens
S'imagine du monde avoir vu la naissance.

multitude de fausses terreurs ; mais la doctrine des changemens étoit elle-même dangereuse et terrible pour le genre humain, elle étoit capable de produire les mêmes effets, et elle les produisit en effet; ainsi cette erreur de l'éternité du monde fut inutile et dangereuse. Qu'importe en effet au genre humain lorsqu'il se voit détruit, de savoir que la matière n'est point anéantie, qu'elle survit à sa première forme, et qu'elle en doit prendre une seconde ? l'homme actuel n'en est pas moins détruit, et l'homme futur ne peut ni le consoler dans ses malheurs, ni le rassurer dans ses craintes. Les millénaires qui adoptoient un régne terrestre de Dieu sur la terre renouvellée, n'ont pas moins troublé le monde que les apocalyptiques décidés pour une fin totale et absolue de tout être et de toute forme.

Il est étonnant que presque toutes les religions pour contenir les hommes et modérer leurs passions dans la vue de les rendre heureux dans ce monde et dans l'autre, aient toujours présenté au genre humain le dogme d'une fin totale ou au moins d'un changement universel, et que les hommes n'aient point de dogme qui les affecte d'une plus grande terreur que celui de la fin du monde et du jugement universel ; chaque homme en particulier n'a-t-il donc pas sa fin devant les yeux, et son sort n'est-il point décidé à sa der-

nière heure en bien ou en mal ? c'est sans doute un caprice de l'esprit humain d'etre moins affecté des vérités communes que des vérités extraordinaires; il n'est point de jour qu'on ne voie ses concitoyens, ses parens, ses amis, passer de cette vie à l'autre; on sait qu'ils vont dès lors recevoir le prix du bien ou du mal qu'ils ont fait, cependant la société est tranquille, les esprits ne sont point émus. Mais preche-t-on la fin du monde, annonce-t-on l'approche du jugement dernier et du royaume éternel, aussi-tôt les hommes tremblent, la tête leur tourne; les nations troublées sont capables des plus grandes frénésies, et la société est presque dissoute. Néanmoins chaque homme dans ce moment général ne sera-t il pas pour son compte ou pour lui seul, comme il est dans son existence actuelle? pourquoi donc préfere-t-on dans la morale un dogme que son éloignement devroit rendre foible, et que tant de fausses prédictions auroient dû presque anéantir, à un dogme instant et prochain, dont un homme raisonnable ne peut douter ? Il semble qu'une religion amie du genre humain devroit autant insister sur cette vérité, qu'elle devroit être sobre et réservée sur l'autre.

V. Un des caractères attribués par les anciens à la grande année, étoit de montrer à l'univers le *phénix*, autre dogme apocalyptique enve-

loppé sous une allégorie qui est devenue par la suite fabuleuse et inintelligible. On se représentoit le phénix comme un oiseau rare et unique, de la forme d'un aigle, qui lors des renouvellemens de période sortoit d'Arabie, ou des Indes, ou d'un paradis terrestre situé vers l'Orient, se montroit aux hommes, et se renouvelloit lui-même de ses propres cendres, après s'être brûlé sur un bucher de parfums et de bois aromatiques qu'il avoit l'instinct de construire, après quoi il portoit son ancienne dépouille en Egypte dans la ville d'Héliopolis sur l'autel du soleil (14). Les tems de son apparition ont varié suivant les périodes que l'on adoptoit; communément l'on attendoit son retour tous les 500 ans : les Rabbins toujours d'un esprit plus borné que les autres dans leurs fables mêmes, font de l'aigle une sorte de phénix qu'ils disent se renouveller tous les dix ans en se plongeant dans la mer. Il est inutile de disserter sur ces périodes dès qu'on convenoit en général que la vie du phénix étoit égale en durée à la révolution de la grande année, que sa naissance annonçoit le rétablissement des choses dans leur état primitif (15).

Les Chinois et les Japonois ont de même un animal imaginaire de cette espèce qui ne paroît

(14) *Herodot., lib. I. Tacit. annal. lib. VI.*

(15) *Vossius de idol. lib. II. cap. 47.*

que rarement sur la terre. Tantôt c'est un quadrupède aîlé ; tantôt c'est une espèce d'aigle d'une vîtesse incroyable et d'un caractère rempli de bienfaisance envers toutes les créatures : il est regardé comme le précurseur du siécle d'or, comme un signe fortuné qui ne se montre que lors des conjonctions et sous une constellation particulière pour annoncer la naissance des bons rois, des héros, des grands philosophes et des hommes rares. On ne nous dit point la durée que ces derniers peuples assignent au période qui ramene cet animal merveilleux; mais on voit bien que cette fable est toujours dans les catactères attribués à la grande année, et surtout à son retour qui devoit ranimer la nature, la renouveller, et faire naître un âge d'or, enfin qui devoit montrer à l'univers le grand monarque du siécle futur, dont le régne étoit aussi une des suites du retour des périodes, et un objet d'attente si important, que nous en ferons un chapitre particulier (16).

Si les hommes sont si souvent trompés sur la fin du grand période, et se sont causé d'inutiles allarmes, ils ont dû aussi se tromper de même sur son retour et se donner de fausses joies sur le renouvellement de la félicité primitive. Aussi a-t-on publié à diverses reprises qu'on avoit vu le phé-

(16) Kempfer. hist. du Japon, liv. I. chap. 10.

nix, surtout lorsque les nations étoient dans quelque position heureuse, ou se flattoient au moins d'être bien fortunées. Tacite nous dit que dans le consulat de P. Fabius et de Lucius Vitellius l'an 787 de Rome, on publia qu'on avoit vu le phénix en Egypte. Si l'on fait attention au tems de cette annonce, on sera tenté de l'attribuer à quelques chrétiens qui après l'ascension de Jésus-Christ arrivée vers l'an de Rome 186, s'attendoient de voir dans la nature un renouvellement favorable (17).

Pline rapporte d'après un autre, que sous le consulat de P. Licinius et de Cn. Cornelius, l'an 97 avant l'ère chrétienne on comptoit 215 ans depuis une apparition du phénix (18). Ajoutez ces 215 ans à l'an 97, vous aurez l'an 312 avant l'ère vulgaire, qui est précisément l'ère des Seleucides; des gens qui ont voulu faire leur cour à des princes de cette maison grecque, ont sans doute voulu honorer leur époque par la venue du phénix. Les Chinois et les Japonois en ont usé de même lorsqu'ils ont voulu flater quelques-uns de leurs souverains : ils sont cependant moins blâmables en cela que les autres, en ce qu'ils n'ont supposé ce faux miracle qu'en faveur des monarques qui par leur

(17) *Tacit. annal. lib. VI.*

(18) *Plinii, hist. natur., lib. X. cap. 12.*

humanité

humanité et leurs vertus méritoient d'être regardés comme les rois d'un âge d'or (19).

(20) Un auteur moderne qui a pensé et écrit fort sensément sur le phénix, derive son nom du mot phénicien *Fhanag*, être dans les délices et dans l'abondance. Cette étymologie peut être vraie, elle peut au moins avoir contribué par l'illusion des sons à donner quelques-uns des traits dont on a embelli cet animal merveilleux. Mais peut-être ce nom viendroit-il de *Phanah*, prononcé *Phanach* par quelques dialectes plus rudes; ce mot signifie retourner, revenir, et il convient d'une façon plus générale à la nature primitive du phénix qui dans l'écriture hiéroglyphique n'étoit que le symbole d'une longue révolution de siécles qu'on pouvoit appeller *ophen*, la roue, ou bien *phoncéh*, ce qui revient et ce qui tourne sur soi-même.

Le phénix du Japon se nomme *Kirin*. *Karan* en Arabe désigne la conjonction de plusieurs planetes dans un des signes du zodiaque (21). Quoi qu'il en soit, le phénix n'a été dans son principe qu'une image chronologique, qu'un symbole cy-

(19) Lettres édifiantes, tom. XXI.

(20) Pluche, dans son histoire du ciel, tom. I. p. 280.

(21) V. d'Herbelot, biblioth. orientale, au mot *Karan*; et histoire générale des voyages, tom. IX. p. 297.

clique qui a été personnifié comme tant d'autres, et auquel ensuite on a adapté une histoire tirée des opinions qu'on avoit sur la nature des périodes qu'il représentoit originairement. Les anciens ont eu une multitude de ces usages cycliques qui ont donné lieu à bien des égaremens et à bien des opinions astronomiques et mystérieuses. Nous avons déja fait remarquer chez les Japonois le symbole d'un jubilé d'un million d'années changé en un dieu dont le culte est cruel et frénétique. *Sommona-codom* le dieu des Siamois, ne signifie, selon d'Herbelot, que *ciel*, ancien ou éternel. Il y a dans toute l'Asie un culte fanatique, mais qui n'exige que la contemplation et des visions extatiques, c'est celui de *Fo*, connu sous tant de noms divers, et qui est si souvent revenu à la vie. Le nom de ce dieu dans quelques langues signifie éternité; *Chi* en Chinois, et *Hazarouan* en Indien désignent une durée de 36000 ans ou de 70000, que l'on a personnifiée pour désigner le maître de la nature (22).

VI. Les Basilidiens et une multitude d'insensés du premier siécle de l'église connus sous le nom de Marcosiens, Corinthiens, Carpocratiens, Valentiniens et Gnostiques, toutes sectes apocalyptiques, ont rendu fameux leur mystérieux *Abraxas* qu'ils

(22) Histoire des Huns, tom. II. p. 228.

avoient emprunté d'Egypte pour en faire une divinité souveraine : les Egyptiens avant eux s'en servoient déja comme d'un préservatif et d'une amulette efficace dans les dangers (23). Ce nom barbare *d'Abraxas* qu'on y voyoit gravé, en imposoit aux ignorans et aux superstitieux : on l'adoroit sans le connoître, on ne le dévoiloit que dans le mystère : ce n'étoit point autre chose que la formule numérique de l'année solaire, exprimée par des lettres grecques qui valoient 365 : delà on concluoit qu'il y avoit 365 cieux : que dans le dernier de tous résidoit la sublime essence. C'étoit-là le canal qui conduisoit à une foule d'autres absurdités qu'il ne vaut pas la peine de connoître. Il nous suffit de voir dans l'*Abraxas* une formule de période fort ancienne respectée par les payens, et qui devoit plaire nécessairement à cette foule d'apocalyptiques qui avoient déjà fait un chaos ridicule des idées et des faits relatifs à la création primitive, au renouvellement physique des êtres, à leur régénération, à la rédemption mystique et à la résurrection future.

On voit dans certaines amulettes qui se sont conservées le mot *Abraxas* accompagné du soleil et de la lune, et environné du serpent qui se

(23) *Vossius de idolat., lib. I. cap.* 8. Basnage, hist. des Juifs, liv. III. chap. 7.

mord la queue, avec ces mots Hébreux *Lio Adonai Eloaï Abraxas*, c'est-à-dire celui qui est le seigneur, le très-haut (24). Rien ne fait mieux voir que ce n'étoit dans son principe qu'un dieu chronique, qu'on a décoré de tous les titres du Tout-puissant et du maître des tems. On voit d'autres amulettes avec ces mots, *Saba Abraxas*, qu'on traduit *Abraxas le dieu des armées ;* mais nous avons vu ailleurs que Saba et Sabaoth devoient plutôt désigner le dieu des retours, le dieu des périodes et des renouvellemens, et tout ceci le confirme.

VII. Ce période de 365 flattoit beaucoup les anciens calculateurs. Les Egyptiens se plaisoient à le trouver dans les lettres du nom du Nil écrit à la Grecque ΝΕΙΛΟΣ. Tous les Mithriaques avoient la même folie, et voyoient avec complaisance le nombre 365 dans le nom de Mithras ou ΜΕΙΘΡΑΣ. Ce n'est pas-là la raison pour laquelle les monumens de Mithras nous présentent aussi le surnom de *Sabasius* qui a tant exercé les interpretes et les antiquaires : cette épithete fut pareillement donnée à Jupiter et à Bacchus ; elle signifie peut-être un dieu périodique ou qui préside aux renouvellemens. Il y avoit encore un dieu Sabasius dont les mytères se célébroient

(24) Basnage, hist. des Juifs, liv. III. chap. 18. §. 2. et chap. 27.

la nuit: l'on y jettoit le serpent symbolique dans le sein des initiés.

Quoi qu'il en soit, les monumens nous présentent toujours le dieu Mithras entouré des signes du Zodiaque, de quelques constellations et du serpent symbolique: il est accompagné des emblêmes de l'aurore et du déclin du jour, ainsi que de flambeaux dont les uns sont éteints et les autres allumés; son culte chez les Orientaux avoit rapport au soleil tantôt triomphant par sa vive lumière, et tantôt éclipsé; on honoroit dans Mithras le soleil levant, le soleil couchant, son entrée dans les signes et surtout son passage du bélier dans le taureau, sa victoire dans son midi, et son triomphe périodique sur ses ennemis; sa grande fête qui étoit celle de sa naissance se célébroit au 25 de décembre, et le soleil qui remonte alors sur notre hémisphère, nous dit pourquoi cette fête étoit placée dans cette saison préférablement à toute autre: c'est que le renouvellement du soleil et la naissance du soleil n'étoient qu'un même fait exprimé de deux façons; malgré la simplicité de ce motif il n'y avoit point de culte plus mystérieux que celui de Mithras: il avoit même quelque chose de funèbre: ses cérémonies ne se faisoient que dans des cavernes et des antres obscurs, ce qui a donné lieu de penser que ce culte avoit beaucoup plus de rap-

port aux éclipses du soleil, à ses déclins annuels et journaliers, qu'à toutes ses autres situations. Selden dit que les fêtes de Mithras s'appelloient en Perse *Mémoriaux*; leur ton funèbre ne viendroit-il pas de cette dénomination, et n'indiqueroit-il pas que toutes ces fêtes n'étoient dans leur origine que des commémorations anciennes de révolutions de la nature, que l'on se rappelloit à la fin de tous les périodes et de toutes les fêtes cycliques? A Rome les mystères de Mithras se célébroient peu après l'équinoxe du printems; mais sa grande fête ou celle de sa naissance se célébroit comme en Perse au solstice d'hiver (25).

On voit aussi par ce que Celse disoit de Mithras, que tout son culte avoit réellement cet esprit cyclique et apocalyptique (26). « On voit, » dit il, dans les mystères de Mythras le symbole de deux périodes célestes, de celui des » étoiles fixes, de celui des planetes, et du passage que l'ame fait par la vie. Ce symbole est » un escalier élevé qui conduit par sept portes » à une huitième; chacune de ces portes est » de métal; celle de plomb est attribuée à Saturne, celle qui est d'or l'est au soleil; il » en est de même des autres selon leur nature

(25) *Selden in præfat. de Diis Syr.*

(26) *Origen. contra Celsum, lib. VI.*

» et leur analogie avec les autres dieux ou pla-
» netes »,

Sur cette merveilleuse doctrine M. l'abbé Bannier demande si Celse ne prête point trop d'esprit et de rafinement aux anciens Perses (27). Pour moi je n'y vois rien de trop fort ; je n'y vois qu'un cyclisme imaginaire sous une forme sabbatique, accompagné des opinions absurdes qu'une morale mystique et très-ancienne dérivoit de ce systême. C'eût été une science inutile de savoir que les planetes, que le soleil, que toute la nature étoient sujets à des déclins et à des renaissances, si on n'eût pas travaillé en conséquence à se régénérer comme les astres et à passer par tous les périodes de la perfection ; c'étoit-là aussi une des préparations essentielles pour être initié, non-seulement aux mystères de Mithras, mais aussi à tous les autres que nous avons ci-devant parcourus et dont nous avons fait voir l'esprit : il est vrai que le cérémonial de ces préparations étoit un peu plus astrologique dans les mystères de Mythras, mais le but où l'on croyoit qu'elles conduisoient étoit toujours le même. Les initiés prenoient des noms de constellation, se faisoient appeller *lion*, *corbeau*, &c. ils en prenoient même la figure par des

(27) Mythologie de Bannier, tom. III. p. 158.

habillemens propres à ces cérémonies; les dégrés de perfection avoient rapport aux sept planetes, mais ces extravagances n'empêchoient point d'ailleurs que l'on ne pratiquât des austérités réelles et même excessives pour arriver à cette prétendue régénération; plusieurs y succomboient et mouroient avant que d'atteindre le but; quant à ceux qui avoient autant de force que de constance et qui subissoient toutes les épreuves, ils se croyoient à la fin ressuscités comme Mithras, régénérés comme le soleil, et révivifiés comme une nouvelle année.

VIII. Une sorte de conformité dans quelques cérémonies et surtout la ressemblance qui se trouve entre une espèce de baptême que les Mithriaques pratiquoient, et celui des premiers chrétiens, a fait imaginer à quelques auteurs que ces fanatiques payens avoient emprunté le tout des chrétiens; mais qui ne sait que ces cérémonies et que ce baptême étoient plus anciens que le christianisme? Ils étoient d'usage chez les payens dans presque tous leurs mystères, et l'esprit de ces purifications dérivoit naturellement de la doctrine cyclique des religions primitives. Ce seroit déshonorer en quelque sorte le christianisme de prétendre, comme on a fait si souvent, qu'il a été la tige, ou comme le modele de cette foule de sectes qui dans les premiers siécles de notre

ère ont troublé le repos du monde par leurs fausses prédictions, et qui ont dégradé l'esprit humain par une multitude d'opinions bizarres et d'usages ridicules. La fausse nouvelle du renouvellement prochain du monde, qui avoit précédé de près d'un siécle la naissance du christianisme, a été le principe commun des divers écarts auxquels l'esprit humain s'est porté par la suite pendant plusieurs siécles consécutifs. Cette nouvelle en révélant la doctrine cachée si longtems par la police et révélée aux seuls initiés, répandit dans l'univers le ferment du fanatisme que la sagesse des législateurs s'étoit jusques-là efforcée d'étouffer. Comme on s'attendit à voir finir le monde, il falloit bien se préparer à ce grand événement en recourant aux mystères de la régénération ; mais comme on fut trompé dans son attente, il fallut imaginer quelque révolution mystique et morale qui tînt lieu d'une révolution naturelle et physique. L'homme aimera toujours mieux se repaître de nouvelles erreurs que de renoncer tout simplement à celles dont il s'est vu le jouet.

Voilà la véritable source d'où nous verrons sortir cette foule de sectaires dont les opinions et les usages ont fait dans leur tems la honte de l'esprit humain: c'est l'unique dénoûment d'une multitude de faits énigmatiques et presque in-

concevables, arrivés dans les mêmes âges, et de ces erreurs qui ont été l'écueil des meilleurs esprits.

A juger de Mithras par la nature de ses attributs et de son culte, il n'a été chez les Perses qu'une formule de période, qu'un planisphère astronomique et qu'une image cyclique, qui par la suite est devenu la divinité redoutable des cycles, des tems et des périodes, à laquelle les Mithriaques ont sacrifié des victimes humaines: en effet il n'est point de dieu plus cruel que celui de la fin des tems; on ne sauroit le rendre favorable que par des sacrifices très-précieux; puisqu'il détruit tout, ses sacrifices ont dû être barbares, inhumains, destructeurs.

Ce qui vient d'être dit de Mitrhas doit aussi s'appliquer à *Moloch*, le dieu des Ammonites (28). Si l'on en croit les Rabbins la statue de ce dieu contenoit sept chambres ou plutôt sept autels ou chapelles dans lesquels on jettoit les offrandes et les victimes, en observant de les mettre dans un rang proportionné à leur mérite; ainsi on ne jettoit dans le premier fourneau qu'une offrande de farine; on jettoit celle des animaux suivant leur dignité dans les autres fournaux, jusqu'au sixième qui étoit réservé pour

(28) *Hyde, cap. V. p. 135.*

le bœuf ; mais le septième n'étoit destiné qu'à recevoir des victimes humaines. Si ce récit est véritable, il semble qu'on doit reconnoître dans Moloch un dieu cyclique par la progression septénaire ou sabbatique des offrandes qu'on lui faisoit et par la barbarie de son culte. Il y a déja longtems que l'on prétend que *Moloch* et *Saturne* n'étoient qu'une même divinité : on payoit à cette dernière des tributs aussi inhumains, et l'on sait d'ailleurs que Saturne étoit chez les payens le dieu du tems, ou le tems personnifié. Le jour universellement consacré à Saturne étoit le septiéme de la semaine, et les saturnales, comme on a vu, se célébroient à la fin de l'année. Moloch et Saturne ont donc été aussi des emblêmes cycliques. En passant en revue la plupart des anciennes divinités, surtout celles qui ont un rapport sensible au soleil et à la lune, en les considérant sous cet aspect nous leur trouverions aussi une origine semblable. Osiris, Adonis, Bacchus, Proserpine, Cérès, Apollon, Mercure, Janus &c. étoient des emblêmes visiblement cycliques. D'autres on vu l'image de différens autres périodes dans les Parques, les Muses, les Gorgones ou Furies (29) armées de serpens, dans les Harpies, &c.

(29) Les Gorgones, suivant Noël le Comte, liv. VII. sont nées dans la région des ténébres où il n'y a ni soleil,

IX. Mais c'en est assez sur ces symboles chroniques métamorphosés en divinités, il nous suffit de connoître combien toute cette idolâtrie étoit intimement liée au systême apocalyptique et combien ce systême étoit lié à la science astrologique, dont il a été la source primitive et véritable. Il est encore essentiel de remarquer combien ces opinions bizarres ont influé sur les divers événemens de l'histoire du monde pendant une suite étonnante de siécles; cette doctrine apocalyptique, en cherchant à connoître le destin futur de l'univers, en voulant en fixer et en calculer le terme, se changea à la fin en une science *astrologico - politique*, par le moyen de laquelle on chercha à deviner le sort futur des monarchies et des puissances particulières qui dominoient sur la terre; on voulut de même prévoir et déterminer leur régne et leur durée par des calculs systématiques; on voulut assujétir leur fortune au sort des années sabbatiques et climatériques; on assigna à chaque peuple sa planete et son étoile, et l'on prophétisa la chûte et la renaissance des empires, comme on prophétisoit la durée du monde, en

ni lune. Leurs têtes étoient armées de serpens, leurs aîles sont d'or, elles demeurent aux confins de l'occident; elles ont une vipère pour ceinture et une main de fer : ce sont des déesses infernales et de la vengeance.

examinant les conjonctions des astres tutélaires. On a été jusqu'à faire l'horoscope de diverses religions qui se sont établies sur la terre ; c'est ainsi que le soleil a déterminé dans l'esprit de quelques extravagans la naissance du christianisme qui, selon eux, devoit se détruire l'an 365 de l'ère vulgaire (30). C'est la planete de Vénus qui a fixé la naissance du mahométisme. C'est Saturne qui a fait naître le judaïsme, lors d'une conjonction arrivée du tems de Moyse. C'est aussi une conjonction plus ancienne qui a fait naître la religion de *Zerdascht* ou *Zoroastre* (31). Enfin

(30) Basnage, tom. III. p. *636*.

(31) D'Herbelot, biblioth. orientale, au mot *Zerdascht*. Quelques pères de l'église ont confondu Zoroastre avec *Cham*, fils de Noë, on le fait aussi roi de la Bactriane ; les pères croyoient qu'il se nourrissoit de feu. Les mages le font disciple du prophéte Elie, d'autres le font disciple d'Elisée, d'Esdras ou de Jérémie. Il a encore été confondu avec Abraham. On a prétendu qu'il étoit ressuscité dix jours après avoir été tué à la guerre ; suivant d'autres après sa mort, il fut mis sur un bucher dont il sortit sain et sauf au bout de douze jours. Ainsi sa fable a du rapport avec celle d'Osiris, d'Adonis, de Bacchus, &c. Quelques-uns en ont fait un Adam, d'autres un Moyse. On le regarde généralement comme l'inventeur du dogme des deux principes, *Oromaze* le bon, *Arimane* le mauvais ou le démon, et *Mithras* le médiateur. Il passe aussi pour l'inventeur de la magie et de l'astronomie : le livre qu'on lui

la durée de ces religions est attachée au retour de ces mêmes conjonctions. Cependant la raison devoit montrer que les erreurs humaines ne dépendent point de la conjonction des astres qui ne détruiront jamais l'empire de la vérité. Néanmoins c'est dans cet esprit que les Juifs caraïtes disent que si leur messie n'est point encore venu il faut en imputer la faute à la lenteur du mouvement de Saturne que les Juifs d'un accord assez ancien et assez commun regardent comme l'astre qui préside à leur nation.

En effet ce ne sont point-là des opinions modernes nouvellement inventées et adoptées par quelques peuples, c'est comme un plan universel d'erreurs qui embrasse tous les tems. Les anciens Perses avoient une grande opinion des régnes qui commençoient avec les années et les périodes nouveaux. Tamerlan, comme on a vu, fut appellé le *monarque des conjonctions;* le roi de Perse sous le régne de qui arrivoit le mois intercallaire du période de 120 ans, étoit réputé très grand et très-heureux (32).

attribue s'appelle *Zenda-Vesta*, allume-feu. Zoroastre n'est peut-être que le tableau des révolutions de la terre par le feu, personnifiées.

(32) Mémoire de l'académie des inscriptions, tom. XVI. p. 240. D'Herbelot, p. 734 et 958. *Hyde de relig.*

On voit que les Chinois toujours séparés du reste du monde ont inventé de fausses conjonctions et des phénomènes imaginaires pour faire leur cour à leurs souverains, lorsqu'il arrivoit des changemens politiques dans leur empire; ils ont eu cet usage dès les premiers tems de leur monarchie, et ils le pratiquent encore en faveur d'un nouveau maître. D'un autre côté chaque fois que la nature a produit ces phénomènes réels, les Chinois comme tous les autres peuples du monde ont été en rumeur, et souvent leur esprit frappé de ces changemens physiques, en a produit de politiques et de moraux. En un mot, c'est encore le systême des Orientaux que les conjonctions produisent de très-grandes révolutions dans le monde, et ce qu'il y a de plus malheureux dans ce préjugé, c'est que les événemens occasionnés par la seule prétention n'ont souvent que trop justifié ce systême.

Joignons à ce tableau de l'orient tous les événemens divers que nous présente notre histoire ancienne, dans les tems où les nations n'entreprenoient rien sans avoir consulté les astres. Point de guerre, point de bataille, point de fondation de ville, sans avoir auparavant examiné

Persarum. cap. 17. p. 207. Biblioth. orient. au mot *Keran.*

l'état du ciel. Songeons que cette science de l'univers dégénéra au point de régler les actions des moindres particuliers, comme les entreprises des nations entières : un père de famille, une mère, un voyageur faisoient présider un astrologue à toutes leurs démarches. Qu'on juge après cela si les suites des anciens malheurs du monde n'ont pas mille fois contribué à changer la face de la terre, le caractère du genre humain, et à produire les plus grands ravages.

X. Mais voici une autre réflexion que la connoissance de ces erreurs doit encore nous présenter avant de passer à un autre sujet. Si les anciens ont pensé que les événemens futurs étoient soumis à un ordre chronique de cycles et de périodes, n'auroient-ils pas aussi imaginé que les événemens passés avoient été sujets au même ordre? Ne seroit-il pas arrivé de-là que le même principe qui a produit pour l'avenir tant de fausses et tant de dangereuses prophéties, a aussi produit de très-fausses et de très-ridicules histoires du passé? Cette réflexion est importante : elle paroîtra peut-être singulière, mais elle se présente naturellement à quelqu'un qui est déjà prévenu contre les fausses antiquités de la plûpart des peuples, à quelqu'un qui sait, par exemple, que les premiers âges des annales d'Egypte et de Chaldée qui présentent une

une suite prodigieuse d'années, ne sont que des périodes astronomiques ou astrologiques ; que la durée des premières familles impériales ou divines est exprimée chez les peuples de ces pays par les termes chroniques de la révolution des fixes ou des planetes. C'est en effet à quoi se réduisent les 473 mille ans que les Chaldéens se donnent suivant Diodore, et les 436 mille ans que Bérose donne à leurs dix premiers rois (33). De-là aussi ces longues vies des dieux ou des hommes sur la terre, et l'on voit bien que celui qui avoit régné en Egypte 1460 ans, n'étoit autre chose que le période du cycle caniculaire personnifié, transformé en un ancien monarque, et que ceux qui avoient régné 3000 et 9000 ans n'ont possédé la couronne qu'au même titre.

On a remarqué chez les Chinois des erreurs semblables et sorties du même principe. Les régnes de la plûpart des rois qu'on dit avoir précédé Fohi, ont été reconnus pour n'avoir été mesurés que par des périodes astronomiques ou cabalistiques qu'on a fait passer pour des espàces historiques réels (34). Il en est de même des Ja-

(33) *Diodor. lib. II.*

(34) Mémoires de l'acad. royale des sciences, tom. VIII. p. 284.

ponois et des Indiens. Il semble, dit Freret à ce sujet, que dans tous les pays et dans tous les siécles les esprits aient été sujets à la même maladie (35). Ces énormes durées n'en sont pas moins remplies de faits; ils sont fabuleux, il est vrai, mais on y trouve des traces de l'état des premiers âges du monde, qui montrent qu'il y a d'ailleurs un fond d'histoire ou de vérité que l'esprit de systême a rendu monstrueux et a défiguré de concert avec le style allégorique.

On remarque même que non-seulement le tems de la durée des régnes ou des familles est dressé sur un plan astronomique, mais encore que souvent le nombre des princes des premières dynasties est assujéti ou au nombre des signes du zodiaque ou à celui des sept planetes; ainsi l'histoire de ces rois se ressent des caractères attribués par l'astrologie aux constellations et aux planetes. C'est ainsi qu'une ancienne chronique égyptienne compte six rois avant Typhon, et celui-ci qui est le septiéme, est exterminé après avoir causé tous les désastres de l'univers. Une chronique chinoise met pareillement six rois avant Iao, et le septiéme qu'elle nomme Tchi est chassé du trône. Les Japonois commencent leur histoire par sept esprits célestes: les Ro-

(35) Mém. de l'acad. des inscript. tom. XVIII. p. 596.

mains commencent la leur par sept rois dont le dernier fut dépouillé de la couronne. Quoique ce dernier peuple soit bien plus moderne que les autres, on ne doit point être effarouché de voir ses premiers régnes mis au même rang que ceux des sept esprits du Japon : on a déja formé une infinité de soupçons contre l'authenticité de l'histoire des rois de Rome; la remarque que nous faisons ici doit servir à les augmenter, et je les justifierois pleinement s'il n'étoit pas trop long de faire une analyse comparée de ces sept rois avec les sept planetes. Je ne prétends point par-là rendre Rome moins ancienne qu'elle ne doit l'être; puisque je suis du sentiment que les Chinois et les Japonois peuvent être physiquement plus anciens qu'ils ne pensent, ce n'est qu'à Rome historique, ce n'est qu'à l'histoire de tous les peuples que je crois qu'on doit faire des retranchemens, en n'admettant point comme réels des époques et des périodes imaginaires inventés plutôt par l'ignorance de la véritable antiquité que par la vanité de passer pour anciens.

Si les nations eussent exactement connu leur antiquité et leur histoire, elles n'eussent jamais eu recours à de vains systêmes et à de fausses spéculations pour régler l'ordre des événemens passés; on n'auroit point écrit que Rome a été

fondée le jour d'une éclipse, le jour du renouvellement d'une grande année; que Numa étoit né le jour de la fondation de Rome; qu'Enée étoit mort ou disparu la septiéme année après la prise de Troie (36). On n'eut point écrit que les anciens rois ou dieux d'Egypte étoient tous nés dans les jours du solstice d'hiver; qu'Osiris avoit régné autant d'années que le mois lunaire périodique a de jours. Qui ne voit pas que toutes ces fables antiques tiennent à cet esprit de systême qui fait que les Orientaux regardent encore aujourd'hui comme un signe très-heureux de commencer son régne avec le jour d'une nouvelle année ou d'un nouveau cycle, ou lors de quelque conjonction? qu'est-ce donc qui empêcheroit de croire que les premiers écrivains de l'histoire romaine ne l'aient altérée par une contagion générale d'opinions répandues sur toute la terre? en effet des exemples plus modernes nous prouvent que la vérité ou l'exactitude de l'histoire a été fréquemment altérée par ces vaines idées. L'historien Josephe a placé l'ère des Séleucides au 15 d'avril, quoiqu'elle eût commencé en automne, c'est qu'il a voulu qu'elle commençât avec une année paschale des Juifs. Quel-

(36) *Cicero Somnium Scipionis*, §. 18. *Macrob. in Som. Scipion.*, *lib. II. cap.* 11. *Dionys. Halicarn. lib. I. cap.* 21, 27 *et* 29.

ques-uns pour cette même raison ont aussi placé au 15 d'avril le commencement du régne d'Hérode, quoiqu'il n'eût commencé que quelques mois plus tard (37). Les Egyptiens ont de même antidaté de plusieurs mois l'ère de Dioclétien, afin de faire concourir cette ère avec le renouvellement de l'année particulière dont ils se servoient. Depuis un tems immémorial, à la Chine tous les régnes des rois sont toujours censés commencer avec un nouvel an.

XI. L'époque dont on se sert annuellement par toute l'Europe est elle-même un monument de toutes ces antiques préventions. Nous lui donnons le nom d'*ère vulgaire*, parce qu'on a reconnu qu'elle n'est point la véritable. D'après l'habitude de plusieurs siécles d'ignorance nous comptions la 1750e. année, tandis que nous étions réellement dans la 1754e. L'intervalle de 5200 ans que l'on compte, suivant la chronologie d'Eusebe, depuis la création du monde jusqu'à l'ère vulgaire, forme un grand période astronomique luni-solaire (38).

Jésus-Christ étant né l'an 750 de Rome, et non l'an 754, on ne sait trop à qui attribuer l'erreur de notre chronologie ; on la remarque

(37) Basnage, histoire des Juifs, tom. I. p. 156.

(38) Mémoires de l'acad. royale des sciences, tom. VIII. p. 288.

déjà dans Tertullien (39); mais elle doit vraisemblablement appartenir au premier siécle de cette ère et à l'esprit cyclique qui y régnoit. La destruction de Jérusalem et de la nation juive fut un de ces événemens que les Orientaux et les Juifs eux-mêmes ne croyoient pouvoir être arrivé que dans les années climatériques. Elle arriva l'an 823 de Rome: et comme de là jusqu'à la naissance de Jésus-Christ qui formoit aussi une époque bien plus intéressante, il se trouvoit 74 ans, ce nombre fut arrondi par quelque cabaliste ou chrétien judaïsant, et réduit à 70 ans pour être plus sabbatique. Voilà sans doute ce qui a placé notre ère à l'an 754 de Rome, tandis qu'elle devroit être placée à l'an 750. La nature du calcul particulier aux Juifs tient à leur systême favori sur la fatalité du nombre sept, et n'est qu'une suite d'un systéme général de chronologie que quelques-uns ont comme adopté, et qu'il est bon d'approfondir, parce que l'erreur qui a produit notre ère vulgaire n'en est qu'une conséquence.

Le temple de Jérusalem détruit par Titus l'an 70 de notre ère vulgaire, avoit subi le même sort de la part de Nabuchodonosor l'an 589 avant la même ère; ainsi l'intervalle chro-

(39) *Tertullien adv. Judæos, cap. de passione Christi et vastatione Jerusalem.*

nique entre ces deux destructions est de 659 années chroniques et historiques dont jamais personne n'a douté et dont en effet on ne pouvoit pas douter, quoique les Juifs aient ajouté la fable que ces destructions sont arrivées au même mois et au même jour, hasard trop merveilleux pour être véritable, mais dont il est toujours bon de remarquer l'esprit. On ne soupçonneroit pas qu'on eût été tenté de corrompre un intervalle aussi déterminé par l'histoire, c'est cependant ce qu'ont fait quelques écrivains juifs en réduisant les 659 années à 7 fois 70, c'est-à-dire à 490, afin de mettre un période sabbatique entre deux événemens également fatals à leur nation (40). Le calendrier juif de 1674 cité par Basnage, au livre VI, chapitre 29 de son histoire, comptoit depuis la destruction du temple par Nabuchodonosor 2097, et depuis celle de Titus 1607, dont la différence est le nombre cyclique ou sabbatique de 490 ans.

Si de tels calculateurs eussent été dans leur tems les seuls écrivains de l'histoire, on peut juger combien notre histoire ancienne seroit systématique sans que nous pussions nous en douter

(40) Histoire des Juifs de Basnage, liv. VII. chap. 12. §. 19. Hist. ecclésiast. de Fleury, tom. I. p. 243. *et suiv.*

et sans pouvoir la réformer si nous nous en appercevions. Si la chronologie des tems qui ont précédé ces deux destructions chez les Hébreux étoit énoncée dans leurs livres sacrés d'une manière plus méthodique et plus claire qu'elle n'est, et si les tems n'eussent point introduit entre les différens textes quelques variations qu'on ne peut concilier, il faudroit se servir de cette chronologie pour apprendre aux chronologistes juifs que leurs pères n'avoient point eu de systêmes aussi ridicules, et que leurs premiers écrivains ont rapporté les dates et les faits dans leur simplicité; mais malheureusement pour leur faire une telle leçon, il n'y a pas assez d'uniformité dans les résultats chroniques que les commentateurs modernes ont tirés des livres hébreux; autant de commentateurs autant de sentimens divers, et plusieurs mêmes d'entre eux semblent avoir suivi ce même esprit de systême que nous venons de remarquer dans les Hébreux modernes.

Si je veux connoître quelle a été la durée de la royauté chez les Hébreux, et que j'ouvre les tablettes chronologiques de l'abbé l'Englet, je vois le sacre de Saül leur premier roi, placé l'an 1079 avant notre ère; je vois le détrônement de Sédécias leur dernier roi dans la même année que la destruction du temple par Nabu-

chodonosor en 589 : je suppute et je trouve encore 7 fois 70 ou 490 ans pour la durée de la royauté chez les Hébreux. Je suis très-éloigné de penser que cet écrivain moderne ait eu la folie du sabatisme ; mais comme il est bien difficile que ce soit-là la chronologie effective de la bible, j'aime mieux croire que cet auteur judicieux a suivi, sans y faire attention, quelque plan plus ancien que celui qu'il vouloit faire.

Si je veux pousser plus loin dans l'antiquité judaïque, et connoître par un auteur bien plus ancien que le dernier, quelle a été la durée du régne de dieu, ou de la *théocratie*, qui chez les Hébreux précéda l'âge des rois; je prends Eusebe qui a essayé de supputer tout le tems où les Hébreux fixés dans la terre de Canaan ont vécu sous ce gouvernement : j'additionne très-exactement toutes les années des différens juges et des différentes servitudes jusqu'à Saül, et je trouve encore 7 fois 70 ans pour la durée du régne de dieu sur le peuple d'Israël (41).

(42) Si je remonte plus haut encore et que je consulte Josephe pour savoir la durée du tems qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Abraham, je trouve 993 ans; si

(41) *Euseb. præparat. evang. lib. X. cap. 14.*

(42) *Joseph. antiquit. Judaïc. lib. I. cap. 6.*

vous ôtez les unités de chaque âge, il reste 980 ans ou deux fois 490; cependant Josephe dit au même endroit que du déluge à Abraham il n'y a que 292 ans.

Je le répete, de pareilles époques ne peuvent appartenir à la bible. Un cyclisme aussi absurde ne peut avoir été imaginé que par des esprits qui ont voulu disposer les faits dans un ordre systématique qui a par la suite induit en erreur des hommes assez sages pour ne s'en pas méfier, car il faut convenir que ce systême est si étrange que c'est une idée bizarre, quoique heureuse, d'en avoir formé le soupçon. Mais quels qu'en soient les premiers auteurs, cette chronologie faite au compas est parfaitement dans le goût de celles des autres peuples du monde qui ont de même réglé la durée mythologique du régne des dieux, des demi-dieux et même des premiers rois par des périodes astrologiques. Cette conformité fait voir que les Hébreux ont eu aussi bien que les autres peuples cette maladie générale; elle est chez eux comme par-tout ailleurs de toute antiquité.

Nous pourrions en donner de nouvelles preuves tirées encore de diverses époques calculées par les commentateurs et placées au-delà des trois âges que nous venons d'examiner; nous y verrions de nouveaux périodes

sabbatiques et même des périodes solaires et planétaires ; car ils en ont suivi plusieurs qu'ils ont appliqués à divers faits historiques, ce qui ne cause pas une médiocre confusion ; et comme il est arrivé que la plûpart des commentateurs se sont consultés les uns les autres pour se redresser mutuellement, on découvre qu'ils ont erré eux-mêmes eu égard aux calculs qu'ils consultoient, sans sçavoir qu'ils étoient faits sur un plan et sur une formule qui devoit être par sa nature en contradiction avec toute autre disposition.

Je trouve un auteur qui met 492 ans entre le temple achevé par Salomon et le temple achevé par Zorobabel ; il est visible qu'il falloit 490 ans ; erreur pour erreur l'une est plus réguliere que l'autre, et plus selon les régles de l'art. Un autre met 3415 ans depuis la création jusqu'à la destruction du temple par Nabuchodonosor, peut-être eût-il dû mettre 3430 ans qui sont égaux à sept fois 490. Un autre encore fait commencer la fondation du second temple 69 ans après sa destruction ; 70 eût mieux valu, il eût été plus sabbatique.

On peut donc présumer de toutes ces époques qu'elles ne sont la plûpart que des erreurs involontaires entées sur des erreurs réfléchies ; mais au moyen des unes et des autres que devient

l'histoire du passé, dont l'authenticité réside essentiellement dans la précision des dates? Si les peuples ont eu l'imagination si frappée de la fatalité des fins de périodes et du bonheur attaché à leur renouvellement, qu'ils ont cru que le passé avoit été réglé comme ils ont cru que le seroit l'avenir; la vanité des principes concourant avec les préjugés des peuples, n'a-t-elle pas pu aussi contribuer à l'obscurité qui regne dans l'histoire? N'ont-ils pas multiplié sans nécessité les ères et les époques pour que leur nom passât à la postérité? En effet cette vanité n'a eu lieu que trop souvent; c'est elle qui a donné naissance à une multitude de périodes civils ou politiques, qui n'ont pas moins contribué que les périodes astrologiques à éteindre le souvenir des périodes antérieurs. On dit que Nabonassar qui en 747 avant l'ère vulgaire institua celle qui porte son nom dans l'Asie, le fit par la folle ambition de rendre son nom mémorable; il brûla et détruisit dans cette vue toutes les antiquités babyloniennes, afin que l'histoire ne datât plus que par son ère et par son nom, et que le passé fût ainsi enséveli dans un oubli éternel (43).

Un empereur de la Chine nommé Chi-Hoangti eut à-peu-près la même frénésie l'an 214 avant

(43) *Beros. apud Syncell. p. 207.*

notre ère. Il livra aux flammes tous les livres qu'il put découvrir, ce qui rendit sa mémoire exécrable. Cette malheureuse folie dérivoit trop naturellement des idées de grandeur et de célébrité que l'on attachoit aux renouvellemens, pour ne pas sentir qu'elle a dû quelquefois porter des princes à se donner du relief par des périodes factices auxquels ils donnoient leur nom. On date toujours à la Chine de l'année de l'installation du prince, c'est une époque qui porte son nom : s'il change de nom l'époque se renouvelle et la date est forcée de changer (44). A Siam chaque prince établit pareillement une nouvelle époque qui a cours pendant son régne (45). Cette sorte vanité est encore d'un fréquent usage au Japon ; presque tous les monarques cherchent à s'immortaliser par de nouveaux cycles ; mais comme ils ont presque tous la même vanité, ils n'en deviennent pas plus célèbres pour cela : c'est par les bienfaits que les rois font à leurs peuples qu'ils devroient songer à se rendre immortels. Les monarques japonois trouvent plus court de faire des époques qui jettent l'histoire de leur pays dans la plus grande confusion (46).

(44) Hist. des Huns, tom. I. p. *26*.

(45) Mém. de l'académie royale des sciences. tom. VII. p. *769*.

(46) Kempfer. tom. I. p. *152*.

Joignons à ces fureurs pour le cyclisme la cérémonie bizarre du clou sacré, dont nous avons ci-devant parlé, et qui servoit à changer de période lors des calamités publiques; jugeons si de toutes les causes qui ont nui à la vérité de l'histoire, il en a été une plus dangereuse que le cyclisme qui l'a corrompue dès sa naissance. Nous regrettons bien des monumens dont les révolutions et la barbarie ont privé le monde; peut-être que si nous les avions nous ne pourrions en rien tirer sinon la confirmation des erreurs que nous venons de développer dans les monumens qui nous restent, qui ont été bâtis eux-mêmes sur de plus anciennes erreurs. L'esprit de l'homme engourdi dans le malheur et frappé par les terreurs primitives, n'étoit dans les temps plus reculés que plus absorbé dans les préjugés dont nous venons de voir les suites. Quels ont dû être les fruits de ces dispositions primitives dans les commencemens du monde renouvellé, puisque méme après tant de siécles leurs effets et les suites de ces terreurs nuisent encore en mille manières à la tranquillité de l'homme et au progrès de la science et de la raison?

CHAPITRE III.

Du dogme de la venue du grand juge à la fin des tems ; de l'attente où ont eté les nations d'un dieu qui doit détruire l'univers. Des opinions et des usages de l'antiquité occasionnés par ce dogme.

I. L'ATTENTE d'un Dieu qui doit venir à la fin du monde exercer ses jugemens sur la terre, est un dogme attaché à celui de la destruction et du renouvellement de l'univers. Tous les hommes sont convenus que ce sera dans cet instant fatal que l'Etre suprême viendra décider du sort du genre humain afin de récompenser les justes et punir les méchans. Ces dogmes étant inséparables il faut aussi que les erreurs te les opinions bizarres qui naquirent d'eux, lorsqu'ils eurent été obscurcis et corrompus, devinssent inséparables ; elles marchèrent de front avec les dogmes qui les avoient enfantées, et d'un commun accord ces dogmes et ces erreurs troublèrent conjointement les hommes, chaque fois qu'ils se sont imaginé voir expirer quelque grand période, ou chaque fois qu'ils se sont attendus à en voir renouveller un autre. Nous allons voir à combien de folies

l'abus de ces idées donna lieu et de combien de malheurs elles furent la source pour le genre humain inquiet, toujours passionné pour le merveilleux. Les différens aspects sous lesquels l'Etre suprême peut-être envisagé en sa qualité de juge et de monarque de l'univers, ont produit tous les contrastes que nous allons voir dans l'attente indéterminée des nations; un dieu qui doit punir et récompenser, qui doit détruire et renouveller la nature, est nécessairement à la fois un être redoutable et désirable; l'union des titres de destructeur et de réparateur doit infailliblement imprimer dans l'ame une terreur religieuse, surnaturelle et un amour respectueux. Ce fut-là, selon les apparences, la première disposition des hommes; lorsqu'ils virent les élémens déchaînés contre eux, le monde ébranlé, et leur habitation submergée par les eaux, ils crurent, sans doute, être à la fin de l'univers. Mais lorsqu'une fois une théologie obscure et bizarre jointe à un langage allégorique et à des peintures idéales, eut divisé ces deux caractères, on tomba dans cette première des erreurs qui fit imaginer deux principes dans la nature; on crut avoir tout à espérer de l'un, on crut avoir tout à craindre de l'autre. Le dieu des justes et des méchans ainsi considéré comme une double divinité, fut honoré par des cultes contradictoires,
il

il fut aimé et désiré sous un nom; il fut craint et détesté sous un autre; son attente fut pour les uns un dogme consolant et chéri, qui ne donna lieu qu'à des cérémonies gaies et à des espérances flatteuses; elle fut pour les autres un dogme odieux et désespérant, qui n'enfanta que des usages barbares, des opinions lugubres, des cérémonies cruelles et déraisonnables. Enfin au lieu d'un seul être on en attendit plusieurs, les uns bons et favorables, et les autres nuisibles et malfaisans.

Quoique le dogme de la descente du grand juge soit un dogme religieux et respectable par lui-même, nous lui donnerons ici le nom de dogme apocalyptique, parce que nous ne le considérerons que d'après l'abus qu'on en a fait. Ainsi que tous les autres dogmes que nous avons déja examinés, celui-ci a souffert une variété étonnante de déguisemens, et nous aurions bien de la peine à le reconnoître chez plûpart des peuples, sans les autres opinions effrayantes auxquelles il est presque toujours demeuré uni, quelque défiguré et dénaturé qu'il ait été; ensorte qu'il n'y a point de doctrine apocalyptique à laquelle on ne trouve jointe quelque attente vague d'un ou plusieurs êtres indéterminés, tantôt bons, tantôt mauvais, mais également décorés de quelque culte qui en décele le véritable caractère.

II. L'attente du jugement dernier est peut-être le dogme dont on ait le moins soupçonné l'antiquité payenne ; si on ne l'a envisagé qu'avec les mêmes yeux avec lesquels tant d'autres l'ont examiné jusqu'ici. Mais rappellons-nous ici ce que nous avons entrevu dans les premières fêtes commémoratives du paganisme par lesquelles nous avons commencé notre travail; repassons ensuite ce que nous avons découvert par l'examen qui a été fait de la doctrine commune aux mystères et aux Sybilles. L'examen des saturnales nous a d'abord montré que l'esprit de cette solemnité qui se célébroit aux jours du solstice étoit de rappeller aux hommes l'ancienne destruction, le renouvellement du monde, et de leur apprendre par différens usages que ce monde se renouvelleroit encore, qu'il y auroit une autre société et un autre régne sous lequel les hommes seroient parfaitement heureux. Par le développement de la doctrine des mystères et de celle des Sybilles nous avons vu à découvert ce que nous n'avions fait qu'entrevoir dans la fête des saturnales. Nous avons vu que les anciens ont eu une science de l'univers qui embrassoit l'avenir ainsi que le passé, et qui promettoit un séjour de félicité, ou regne fortuné, qu'un dieu nouveau rameneroit avec un nouveau période. Selon les uns ce dieu futur devoit être Bacchus; c'étoit ce dieu qui devoit détrôner Jupiter, ainsi que celui-ci avoit

autrefois détrôné Saturne qui avoit traité Uranus ou le ciel de la même manière ; selon d'autres c'étoit Osiris ; selon d'autres c'étoit Pluton. On admettoit donc autant de dieux différens qu'on admettoit de périodes ou de grandes années ; ce qui prouve que l'attente d'un dieu monarque ou d'un âge futur étoit aussi apocalyptique que le système des périodes : il y avoit un cyclisme pour la succession des dieux, comme il y en avoit un pour la succession des mondes.

Cette antique doctrine est encore admise par les Siamois ; chaque renouvellement du monde est censé donner un nouveau maître à la nature ; leur histoire parle déja de quatre changemens, ils vivent constamment dans l'attente d'une cinquiéme révolution qui changera leur culte et lui donnera un nouvel objet. Au Pégu l'on croit pareillement la succession des mondes et des dieux ; on est dans l'idée que l'univers a déja eu cinq dieux dont quatre ont régné ; il y a environ 2000 ans que le quatriéme est mort et celui qui régne actuellement ne doit point tarder à avoir le même sort ; après son trépas le monde sera détruit par le feu, et comme le Phénix, il se renouvellera de ses cendres. A Siam le régne de chaque divinité périodique est fixé par un certain nombre d'élus que dieu doit sanctifier pendant son régne ; lorsque ce

nombre est complet, le dieu retombe dans le repos éternel qu'ils nomment *Nireupan*, c'est-à-dire dans un état d'insensibilité, d'apathie et d'inaction; alors un nouveau dieu succéde et gouverne l'univers à son tour (1). Les Quosas, peuple d'Afrique, croient en un seul Dieu, créateur de toutes choses; mais selon eux il n'est point éternel; il aura un successeur qui punira les méchans et qui récompensera les bons.

Le danger de ces doctrines a été reconnu fort anciennement; les législateurs des peuples policés ont senti combien cette attente étoit contraire au repos et au perfectionnement des sociétés. Nous avons fait voir que le motif du secret des mystères et des oracles sybillins étoit de cacher et de faire oublier au peuple un dogme religieux propre à le dégoûter de la vie sociale, pour l'occuper des terreurs à venir. Avant cette politique ce dogme n'étoit que dangereux, mais par la suite il devint absurde par l'ignorance où on laissa les peuples sur les motifs des usages qu'on eut l'imprudence de lui laisser; mais il est bien plus facile de tromper le vulgaire sur le motif de ses usages que de les lui ôter; c'est-là, comme on a vu, ce qui a fait qu'on a été si éloigné de soupçonner que tant

(1) Hist. génér. civile et politique par l'abbé Lambert, tom. IX. p. 130 et 175. Hist. génér. des voyages, tom. IX. p. 295. et tom. III. p. 603.

de fêtes payennes, tant de solemnités turbulentes, qui n'ont à l'extérieur que des motifs mythologiques, aient eu réellement pour motif des objets aussi religieux, aussi graves, aussi lugubres que ceux de la fin du monde, des destins de l'univers, en un mot de la descente d'un juge souverain qui décideroit un jour du sort du genre humain, et qui sur les ruines de la nature établiroit un régne nouveau.

III. Malgré le chaos dans lequel l'esprit des usages a plongé tous les écrivains qui ont écrit sur les cérémonies payennes, il n'est pas difficile d'y retrouver l'esprit primitif; il ne faut pour cela que rapprocher le cérémonial et même la fable de ce que nous avons montré avoir fait l'objet primitif du secret des mystères et des Sybilles. Bacchus, disoit-on dans les mystères, devoit détrôner Jupiter et ramener l'âge d'or sur la terre; c'étoit-là, sans doute, une doctrine qui ne pouvoit être que fatale à la religion reçue du peuple et autorisée par les loix. Le peuple n'eût point entendu sans s'irriter et sans s'émouvoir, que le souverain des dieux n'étoit point destiné à toujours gouverner le monde, aussi lui cachoit-on cette doctrine qui néanmoins parloit hautement dans ses usages. En effet, pourquoi dans toutes les fêtes de Bacchus appelloit-on ce dieu à grands cris et le conjuroit-on de venir? pourquoi dans les *Agrionies*

feignoit-on de le chercher ? pourquoi dans les *Triétérides* et les *Triennales* qu'on célébroit la nuit, feignoit-on qu'il se manifestoit? toutes ces cérémonies ne prouvent - elles pas que ces fêtes avoient été instituées d'après le dogme du régne futur de Bacchus (2).

La doctrine des mystères et les usages des fêtes partoient donc d'une source commune ; le dogme secret et le culte public étoient correspondans ; comment donc le peuple, qui se seroit effarouché si on lui eût révélé le secret des mystères, ne s'effarouchoit-il pas de l'esprit de ces fêtes et de ces usages? c'est qu'il ne le connoissoit point, c'est qu'il ignoroit que Bacchus fût le roi de l'avenir, c'est que ce Bacchus n'étoit pour lui qu'un personnage historique qui avoit autrefois fait du bien aux hommes, que l'on invitoit à revenir; c'étoit un héros, un conquérant, un dieu, un être fort indéterminé, qu'on honoroit par tradition, qu'on invoquoit à grands cris par habitude, et qu'on aimoit parce que ses fêtes placées au tems de la vendange, invitoient à la joie, et étoient insensiblement devenues tumultueuses et dissolues de religieuses et lugubres qu'elles avoient été dans

(2) *Plutarch. in Iside et Osiride*, où il est question de la fête appellée *Thia. Meursius Græcia ferat. lib. I. Diodor. lib. IV*, 52. *Plutarch. de sermon. conviv. lib. VIII.*

l'origine. D'ailleurs on expliquoit chaque fête comme on pouvoit. On célébroit les triétérides tous les trois ans en mémoire des conquêtes et des voyages de Bacchus, qui avoient, disoit on, duré trois ans. Ce qui décéle la fausseté de ce motif, c'est que le période de trois ans étoit, comme on a vu, un de ces périodes apocalyptiques et mystérieux; il étoit surtout en recommandation chez tous les peuples qui se servoient de l'année lunaire; parce que le dérangement que l'usage de cette année apportoit dans les saisons et dans les fêtes, obligeant d'ajouter un treiziéme mois à la troisiéme année, on se retrouvoit d'accord par cette méthode avec l'année solaire dont on s'étoit fort écarté pendant deux ans: cette harmonie qui sembloit rendûe à l'univers étoit assez pour célébrer une fête de renouvellement et de retour, soit par les usages apocalyptiques liés à la doctrine des renouvellemens astronomiques, soit par les usages corrompus qui en étoient dérivés.

Athénée parle d'une fête bacchique qui se célébroit en Egypte, dans laquelle on représentoit par des personnages le siécle, l'année, le lustre, les saisons, les heures; c'étoient des hommes et des femmes qui jouoient ces personnages; ils accompagnoient Bacchus traîné dans un char magnifique et suivi de satyres, de silènes, de bac-

chantes bassarides et mimallonides (3). Selon Pluche, les bacchanales supposoient les peuples prévenus de la ridicule pensée que l'enfant qu'on y menoit en triomphe représentoit celui qui avoit été envoyé du ciel à toutes les nations pour les rendre heureuses, tandis que ce n'étoit qu'un souvenir du passé. D'ailleurs, comme on a vu plus haut, les combats des bacchanales retraçoient l'histoire des géans, par conséquent ces fêtes doivent être regardées comme cycliques. En effet ces fêtes étoient non-seulement pour le peuple même une simple commémoration d'un ancien retour, mais encore on croyoit que Bacchus venoit réellement d'une façon invisible, qu'il descendoit alors du ciel, et que même quelquefois il se manifestoit par des miracles.

Cette attente se déceloit encore par différens autres usages. Dans la ville d'Arvé en Achaïe, où le culte de Bacchus étoit établi, sa statue qui demeuroit toujours renfermée dans un coffre, ne se montroit qu'une fois l'année, et pour rendre raison de son culte on disoit que les habitans qui n'avoient autrefois qu'un culte barbare, avoient une tradition qui leur apprenoit que ce culte seroit changé par l'arrivée d'un étranger qui leur apporteroit un nouveau dieu, et que cette divinité se

(3) *Athenæ, lib. V. cap.* 7. Hist. du ciel, tom. I. p. 120.

trouva être la statue de Bacchus qui leur fut apportée par hazard par un Thessalien que le vent jetta sur leurs côtes (4). Il est bon de remarquer que, selon Diodore, un peuple d'Ethiopie avoit aussi un oracle qui lui annonçoit la venue de deux étrangers qui après l'avoir purifié le rendroient heureux pendant l'espace de 600 ans (5).

Chez les Athéniens le temple de Bacchus ne s'ouvroit qu'une fois l'année, c'étoit au jour des grandes et anciennes bacchanales où l'on célebroit les mystères de ce dieu. On y faisoit particulièrement la mémoire de sa naissance, et l'on y chantoit des hymnes de triomphe : on supposoit donc que ce dieu honoroit ce jour-là son temple de sa présence, puisqu'on lui en ouvroit les portes : ainsi ce culte étoit commémoratif et figuratif tout ensemble; d'ailleurs on sait que dans les bacchanales, grandes ou petites, on appelloit toujours Bacchus par des cris et des hurlemens qui dans l'origine n'étoient que des invocations religieuses. Les femmes en Elide appelloient pareillement Bacchus et le prioient de venir à elles avec son pied de bœuf. Les Argiens, comme on a dit, l'invitoient à venir hors de l'eau, au son des trompettes, ils l'appelloient *Bougene*, fils de vache, ce qui mon-

(4) *Pausanias in Elide, cap. 26. Idem. in Achaï. cap. 29.*

(5) *Diodor. lib. II. cap. 31.*

tre du rapport avec l'Apis Egyptien. Ils jettoient un agneau dans un abîme pour le portier des enfers, en observant alors de cacher leurs trompettes (6).

On a beaucoup cherché la signification du mot *Io Saboé*, que les Grecs répétoient souvent dans les fêtes de Bacchus sans le comprendre ; mais n'est il pas expliqué par le sujet, et par ces exclamations si fréquentes dans les pseaumes des Hébreux de *Sub Jehovah*, le Seigneur revient, *Subah Jehovah*, revenez Seigneur ? Le dogme caché sous la cérémonie d'ouvrir une porte fermée toute l'année, ne s'explique-t-il pas aussi par un autre usage des Hébreux? leur pontife n'entroit qu'une fois l'année dans le sanctuaire, et l'on chantoit à chaque retour de semaine, au jour que les payens appelloient le jour du soleil, *ouvrez-vous portes du tems et de l'éternité, ouvrez-vous, et le Roi de gloire entrera.* Ce roi de gloire est le dieu *Sabaoth*, nom que je traduirai toujours par le dieu des tems et des périodes, et non par celui de *dieu des armées* qui ne peut être que le dieu d'un peuple féroce et barbare, tel que l'Odin des Scandivanes ou celui des Mexicains : on devroit rougir de don-

(6) Mém. de l'acad. des inscript. tom. XXIII. p. 242. *Plutarch. in Iside et Osiride*, §. 16. A Phigale le temple de Diane ne s'ouvroit qu'une fois l'an, le jour de sa fête appellée *Eurynomée. Meursius*, *lib. III.*

ner un nom si odieux au Dieu de la bonté et des miséricordes. C'est par la même erreur que l'on disoit que Bacchus revenoit de l'Inde avec une armée et non avec le tems, parce que chez les anciens *le tems* et *une armée* s'exprimoient par un même mot ; d'ailleurs le sens du pseaume XXIII exige le sens que je donne au mot de *Sabaoth.*

IV. Plutarque rapporte sur Osiris un trait qui fait bien voir que son culte avoit le même esprit que celui de Bacchus, c'est qu'on ne le montroit qu'une fois l'an au peuple sous une forme humaine (7). Ces ressemblances devoient en effet se rencontrer à l'égard de deux divinités que les anciens ont si souvent attesté être les mêmes. Lorsque le culte de Bacchus parut en Grèce pour la première fois, environ 1400 ans avant Jésus-Christ, on publia en effet, selon Diodore de Sicile, que ce dieu nouveau n'étoit qu'Osiris, qui avoit bien voulu se régénérer. Dès les premiers tems connus de nos antiquités nous voyons donc déja établi le dogme de la régénération des dieux, et nous trouvons nécessairement le même esprit d'attente et d'espérance que nous voyons alternativement voilé et découvert dans les mystères et dans le culte public des tems postérieurs.

Si ces deux divinités que les plus éclairés des

(7) *Plutarch. in Iside et Osiride. Diodor. lib. I. sect. I. §. 13.*

anciens ont voulu ramener au soleil, dont on avoit aussi fait un dieu sous le nom d'Apollon, ne sont en effet qu'un même être que lui; comme il n'est point d'ailleurs de dieu, ou au moins de signe plus chronique que cet astre, on doit, sans doute, retrouver dans son culte les mêmes usages que dans les deux autres; en un mot on devoit attendre le retour d'Apollon de même que celui d'Osiris et de Bacchus. Le dieu des tems devoit être attendu d'une infinité de manières, puisque la bizarrerie et le caprice lui avoient donné une infinité de noms différens. Mais dans les *Apollonies* qu'on célébroit à Sicyone ne cherchoit-on pas aussi Apollon et Diane? on le faisoit même d'une façon qui ne permet pas de se tromper sur l'esprit cyclique de cet usage, puisqu'on les faisoit chercher par sept jeunes hommes et sept jeunes filles. A Delphes on célébroit la fête de l'arrivée d'Apollon, et ce jour-là un jeune homme couronné de laurier et une branche à la main faisoit son entrée dans la ville au son de la flûte. A Rome, après les sacrifices qu'on lui faisoit le jour de sa fête, on se retiroit chez soi en famille, et l'on y mangeoit les portes ouvertes; c'étoit selon les apparences pour recevoir le *Roi de gloire* (8).

(8) *Meursius, lib. I.* Mém. de l'acad. des inscript. tom. XIII. p. 220. Chevreau, hist. du monde, tom. VI. p. 250. Apollon prédisoit aux portes ainsi que Janus, et

Les Hébreux avoient un usage tout contraire; au renouvellement de leur année pascale ils mangeoient de même en famille, mais il falloit que les portes fussent fermées: la raison qu'ils en donnoient c'est qu'ils le faisoient en mémoire de ce que l'ange exterminateur avoit à pareil jour parcouru l'Egypte pour exterminer les premiers-nés. Ce que l'on doit conclure de leur usage et de la raison qu'ils en donnent, c'est que les Romains en tenant leurs portes ouvertes à la fête d'Apollon ne craignoient point l'arrivée d'un exterminateur; et quoiqu'il y ait une contrariété apparente entre leur usage et celui des Hébreux, il ne laisse pas d'y avoir un rapport secret qui doit les rapprocher.

Un autre usage qui doit nous indiquer l'attente où l'on étoit de la venue d'Apollon, c'est que dans les premiers tems son oracle ne parloit qu'une fois l'an, au seul jour où il plaisoit à ce dieu de venir inspirer sa prêtresse et faire trembler son temple par sa présence; en tout autre tems le dieu étoit muet, son sanctuaire fermé; et la loi défendoit même à la prêtresse d'y entrer sous peine de mort. Ce jour étoit le septiéme du premier mois du printems, jour auquel on disoit qu'A-

aux chemins ainsi que Mercure. C'est pour cela qu'il est nommé *vialis et viarum præfectus*. HORAT. OD. VI, L. IV.

pollon étoit né. Par la suite on obligea l'oracle de parler une fois le mois; c'étoit une contrainte que l'avarice des prêtres faisoit au dieu du période solaire (9). Comparons ces faits avec ce que Strabon rapporte de quelques religieuses consacrées à Bacchus, qui ouvroient son temple une fois l'année au détriment de l'une d'elles qui étoit toujours tuée (10). Tite-Live nous apprend que souvent dans les mystères de Bacchus à Rome on immoloit un homme comme agréable à ce dieu; on le faisoit disparoître par le moyen de quelque machine et l'on publioit que le dieu l'avoit enlevé (11).

Chez les Hyperboréens dont Apollon étoit le dieu tutélaire, la descente de ce dieu n'étoit pas si fréquente : ces peuples ne l'attendoient que tous les 19 ans. Il descendoit à l'équinoxe d'automne, et demeuroit plusieurs jours au milieu d'eux. Diodore appelle ce période de dix neuf ans la *grande année* (12); il nous explique par-là le principe de cette attente religieuse; c'est comme s'il nous disoit qu'on attendoit son dieu à tous les renouvellemens de périodes. C'étoit donc-là en

(9) Mém. de l'acad. des inscript. tom. III. p. 176.

(10) *Strabo*, *lib. IV*. Mythologie de Banier, tom. I. p. 538.

(11) *Tit. Liv. décad. IV. lib. 9.*

(12) *Diodor. lib. II*, §. 28.

effet un dogme commun et général, il n'étoit point uniquement attaché au période de sept jours qu'on regardoit aussi comme consacré à Apollon, ou au période annuel, mais ce dogme s'étendoit sur tous les périodes en général. Tantôt c'étoit Bacchus, tantôt c'étoit Apollon, ou quelque autre qui devoit venir, mais c'étoit toujours un dieu ou du moins le fils d'un dieu qu'on attendoit. L'oracle de Delphes, comme on l'a dit ailleurs, consulté par les Lacédémoniens sur les désordres de leur état, répondit qu'il viendroit un fils d'Apollon qui réformeroit leur gouvernement et les rendroit heureux en leur donnant des rois vertueux (13). Horace épouvanté des maux et des crimes de sa patrie, invoque Apollon et le prie de venir les expier et les réparer (14). C'étoit en effet ce dieu périodique qui devoit avoir le droit de présider au retour de l'âge d'or; aussi c'est à lui que le même poëte s'adresse dans son poëme séculaire.

Les Daphnéphories, fêtes instituées en l'honneur des amours d'Apollon et de Daphné, se cé-

(13) *Plutarch. in vita Lysandri.*

(14) . . . . . . *tandem venias precamur,*
Nube candentes humeros amictus
Augur Apollo.

Lib. I. Od. 2.

lébroient tous les neuf ans. A Thébes en Béotie un jeune homme d'une des familles les plus distinguées, bien fait et robuste de sa personne, portoit en pompe une branche de laurier chargée d'un globe de cuivre auquel étoient attachés plusieurs autres globes plus petits; le premier désignoit le soleil ou Apollon, le second représentoit la lune, et les autres les étoiles; ces globes étoient ornés de couronnes qui marquoient les jours de l'année (15).

V. On trouvera peut-etre singulier que les fètes d'Apollon, d'Osiris et de Bacchus, que nous avons vu ailleurs n'etre que des commémorations du passé, soient ici présentées comme des emblémes de l'avenir; mais loin qu'il y ait en cela de la contrariété, on ne doit rien y voir que de naturel; le méme esprit religieux qui avoit consacré tant de fètes pour rappeller aux hommes la mémoire des révolutions de la nature, devoit aussi les préparer à ses changemens futurs: c'est-là ce qui a rendu ces fêtes tout-à-la-fois historiques et apocalyptiques. Si un retour d'année ou de cycle rappelloit aux hommes que le monde avoit été autrefois re-

(15) *Pausanias in Beot. lib. IX cap. 10.* Pausanias parle d'une autre Daphné, fille de Tirésias et de Sybille, et d'une Daphné qui prophétisoit à Delphes avant Apollon. V. *Pausanias, lib. X. cap. 5.*

nouvellé,

nouvellé, il leur apprenoit aussi qu'il se renouvelleroit encore un jour, et les cérémonies par lesquelles on retraçoit le souvenir du passé, avoient encore pour motif de les instruire des événemens futurs. C'est vraisemblablement parce que ces représentations ou ces instructions se faisoient dans toutes les fêtes solaires, lunaires et cycliques, que l'on s'est imaginé par la suite que toutes ces révolutions astronomiques devoient amener la fin du monde et montrer à l'univers les différens phénomènes dont cette fin devoit être précédée, accompagnée et suivie. Les prêtres égyptiens présentoient à ceux qui venoient dans les temples pour prier, une roue qu'ils tournoient, et des fleurs; par-là ils vouloient leur faire entendre que rien n'est stable dans ce monde, et que la vie passe comme une fleur (16). C'est cette doctrine si utile qui étant outrée par des hommes effrayés, a produit les doctrines cycliques et apocalyptiques dont nous voyons toute l'antiquité infectée.

Il ne faut donc point être surpris de voir que tantôt Bacchus ou Osiris semblent n'avoir rapport qu'au passé, et que tantôt ils ont rapport à l'avenir; que tantôt Bacchus est le symbole de l'univers ou du soleil autrefois détruit

(16) *Clemens Alexandr. Stromat. liv. III. Plutarch. in Numa.*

et renouvellé, dont on pleure la mort et dont on célèbre ensuite la renaissance, et que tantôt l'on voye en lui un dieu qui doit un jour rendre les hommes heureux. C'est ainsi que l'on voit aussi dans Osiris et dans Saturne les dieux des champs élisées et des ames bienheureuses ; ce ne sont point-là des contrariétés, cependant il faut convenir que ce sont tous ces différens points de vue, réunis sur un même sujet et dans une même solemnité, qui ont porté la confusion dans le culte des anciens et qui l'ont rendu si énigmatique ; cela ne vient que de ce que l'on a brouillé toutes les idées du passé et de l'avenir. Le peuple en Egypte ne pouvoit point sans doute comprendre que le grand Osiris qui avoit autrefois triomphé de ses ennemis pût être un jour le dieu des morts, et que le sombre Pluton fût un même dieu que son Osiris ; c'est que le vulgaire ignoroit qu'Osiris, dieu ou symbole historique de l'ancien renouvellement du monde, étoit aussi le dieu du monde futur ou de la vie à venir.

Ce que nous disons ici de Bacchus, d'Osiris, d'Apollon, de Saturne et de Pluton, doit aussi s'appliquer au culte d'Adonis, d'Atys, de Cérès, de Proserpine, de Sérapis, de Cibele, de Mithras et de tant d'autres divinités qui devoient être aussi des êtres apocalyptiques et pério-

diques (17). On devoit attendre Adonis et Atys puisque leur culte étoit le même que celui de Bacchus et d'Os iris. Adonis mouroit et ressuscitoit tous les ans; c'étoit, à l'égard du passé, en mémoire du monde autrefois détruit et renouvellé; c'étoit, à l'égard du présent, parce que le mois, la saison ou l'année qui venoient d'expirer, ramenoient un autre mois, une nouvelle saison, une nouvelle année; enfin, relativement à l'avenir, c'étoit parce qu'il devoit un jour y avoir une fin générale de tous les êtres et de tous les tems suivie d'un renouvellement. On ne remarqueroit point tant d'idées mystiques mêlées avec les absurdités de la fable et du culte des payens, si tous ces objets, et surtout le dernier ne les eussent point intéressés. Il n'est point facile de porter le flambeau de la démonstration dans ces cultes distingués par tant de noms divers; il est plus aisé d'en connoître l'esprit que les détails : mais s'il y a des parties sombres dans ces cultes, on doit aussi remarquer un accord général dans les principaux

(17) Faune étoit aussi un dieu cyclique; on croyoit qu'il alloit tous les ans, en décembre, en Arcadie. Les gens de la campagne le redoutoient, et l'on étoit dans la terreur par-tout où l'on s'imaginoit qu'il passoit. On lui sacrifioit à la fin de l'année. *V. Horat. lib. III. Od.* 13.

traits que présente le tableau de tous ces dieux, et cet accord est sans doute une très-grande lumière.

C'est donc au soin que prenoit la religion de donner de grandes leçons aux hommes à l'occasion de tous les renouvellemens, qu'est dû le dogme de la descente du grand juge. On le représentoit dans toutes les fêtes cycliques par différens usages et allégories, tels que d'ouvrir les portes des temples et des maisons, de rendre le sanctuaire inaccessible, de présenter la figure du dieu que l'on attendoit, &c. Cette descente fictive ou représentative donna lieu par la suite d'imaginer que le dieu descendoit réellement, prenoit une nouvelle naissance, enfin se renouvelloit; ou que c'étoit un nouveau dieu qui en chassoit un autre plus ancien que lui. Ce sont-là les abus du dogme, mais ils ne doivent point nous le faire méconnoître, quel que soit le nom de la divinité à laquelle ces usages étoient consacrés, puisque nous voyons que le paganisme le faisoit à l'égard de tous ses dieux, tantôt en les honorant séparément, tantôt en les honorant tous ensemble.

Chez les Eléens qui honoroient Pluton d'un culte particulier, le temple de ce dieu, et l'enceinte même de ce temple, ne s'ouvroient qu'une fois l'année, encore n'étoit-ce que pour le seul

sacrificateur (18). Si Pluton est le même dieu qu'Osiris, et si celui-ci est le même que Bacchus, comme on peut le soupçonner, on ne doit point être étonné de ce cérémonial. Il paroît seulement que si les anciens ont attendu le retour du juge souverain sous le nom de Pluton, ils ne devoient en avoir que des idées sombres, au lieu que lorsqu'ils l'attendoient sous le nom d'Osiris ou de Bacchus, ils en avoient des idées plus favorables (19).

Le temple de Minerve *Poliade* à Tégée ne s'ouvroit pareillement qu'une fois dans l'année et son prêtre seul avoit droit d'y entrer. Il en étoit de même du temple du dieu *Sosipolis* en Elide (20). Ces deux épithétes désignent des divinités protectrices des villes, ou des génies tutélaires tels que ceux que l'on voit dans toutes les villes de la Chine et du Japon. Sur quoi il est bon de remarquer qu'au Japon la fête de ces génies ne se célébre point tous les ans, mais

(18) *Pausanias in Elid. cap.* 25.

(19) On pourroit soupçonner le nom de *Pluton*, à qui l'on donnoit les clefs du séjour infernal, d'être dérivé de *Phala*, cacher, ou *phalat*, juger; *phalat*, délivrer, sauver, et aussi arracher de la vie; *phalats*, faire peur; *Phlacuth*, les choses cachées.

(20) *Pausanias in Elid. cap.* 20 *et* 25.

seulement tous les siécles. La Minerve Poliade d'Erythries portoit sur la tête une couronne surmontée d'une étoile polaire; le Dieu des Eléens étoit vêtu d'un habit semé d'étoiles, ces ornemens sont convenables à des divinités chroniques. On voit donc que les déesses ainsi que les dieux passoient pour descendre périodiquement sur la terre. Les habitans d'Eryx en Sicile célébroient annuellement la fête du départ de Vénus, ils la supplioient alors de hâter son retour qu'ils célébroient par des chants, des danses et par toutes sortes de plaisirs. Cérès qu'on cherchoit tous les ans, ainsi que Proserpine sa fille, paroissent aussi avoir été des divinités chroniques.

Nous avons déjà vu ailleurs que les anciens étoient aussi dans l'attente de Castor et de Pollux; certains météores étoient pris pour les signes de leur arrivée, et l'on s'imaginoit qu'ils ne se montroient qu'alternativement. Nous avons rapporté les usages des Romains à leur fête; ils annoncent des divinités périodiques. Nous avons au même endroit montré la conformité de ces usages avec ceux des Persans modernes qui attendent *Ali* et *Mahadi*, deux de leurs prophêtes, qui doivent, selon eux, revenir à la fin des tems et accompagner le dieu du jugement dernier, que l'on fixe à un vendredi: on tient pour ces personnes des chevaux tout sellés

et bridés, dans plusieurs villes de Perse et d'Arabie. Ces deux prophêtes mahométans ou ces deux califes, passent pour être vivans dans quelque lieu du monde, d'où ils viendront juger les nations (21). Si cet usage des Persans peut ex-

(21) *Ali* dans la langue persanne, signifie *haut*, *exalté*; il est le même que *El*, *Ilus*, *Elion*, *Eliun*, *Elios* des Phéniciens, qui sont des noms consacrés à dieu, au soleil et à Saturne. Mais *Ali* n'est qu'un surnom, car le prétendu prophête des Persans se nommoit *Caid*; cependant il est presque devenu leur divinité : car ils disent que s'il n'est pas dieu, il est fort voisin de la nature divine. On a un livre apocalyptique de cet *Ali*, dans lequel il prédit les événemens qui doivent arriver jusqu'à la consommation des siécles. Ce livre infiniment obscur ne pourra jamais être expliqué que par *Mahadi*. *Mahadi* ou *Mehedi* ou *Mohadi* n'est encore qu'un surnom qui, dans la langue persanne, signifie le *directeur*, le *conducteur des fidèles*. Le véritable nom de ce prophête est *Mohammed*; on le surnomme encore *Motabatthen*, c'est à-dire *le caché*, parce que rien n'est plus caché que la fin des tems. C'est la même raison qui a fait appeller *Saturne* le *Chronos*. Chez les anciens Orientaux *Mohed* et *Mohadim* signifient un tems marqué, précis et déterminé. On attend le phophête Mahadi avec une si ferme confiance, que les dévots lui laissent par testament des maisons meublées, des écuries, et d'autres choses dont ils croyent qu'il se servira quand il reviendra au monde. On célèbre annuellement la fête de sa naissance, en même tems que la fête des morts, et ce jour s'appelle le jour des délivrances, parce qu'on s'imagine que

pliquer celui des Romains à la fête des Tyndarides, il servira encore à en expliquer plusieurs autres. C'étoit un usage chez les Rhodiens de précipiter tous les ans dans la mer un chariot avec ses chevaux en l'honneur du soleil. On remarquera encore que chez les Perses et les Grecs, ainsi que chez tous les peuples qui honoroient plus particulièrement le soleil, on avoit un grand nombre de chariots et de chevaux qui lui étoient consacrés. On voit encore un nombre cyclique, sabbatique et jubilaire dans les troupeaux consacrés au soleil. « Il y a, dit » Circé à Ulysse, dans l'isle de Sicile sept trou- » peaux de bœufs, sept de moutons, chacun » composé de cinquante bêtes qui ne meurent » point; si vous y touchez, vous périrez, et » le soleil ne voudra plus éclairer que les » morts (22) ».

Les Bramines de l'Indostan attendent comme

les ames ont alors du soulagement et que même plusieurs sortent de l'enfer. On voit que les Persans ont entassé sur ces deux prophètes tout ce qui convient aux dieux cycliques des anciens, et que quelques opinions modernes attribuent a *Elie* et a *Enoch*. Voyez les voyages de Chardin, tom. III. p. 60 et 62, tom. VII. p. 97 et 164, tom. X. p. 28, 36, 38. D'Herbelot biblioth. orient. aux mots *Ali*, *Iman*, *Mahadi*, &c.

(22) *Homer. Odyss. lib. XII.*

le futur destructeur du monde, un être qu'ils appellent *Mehadon*: ils le regardent comme l'auteur de tout mal, comme le mauvais principe; il pourroit bien, ainsi que le *Mehadi* des Persans, n'être autre chose que le tems personnifié; c'est le *Saturne* ou le *Chronos* des Latins et des Grecs; en un mot c'est le dieu de la fin des tems, tantôt aimé et desiré, tantôt haï et redouté, selon le caprice de la mythologie (23). C'est sans doute un caprice pareil qui fait que les Persans, sans avoir d'ailleurs aucune idée sinistre sur le compte de leur *Méhadi* qu'ils attendent avec *Ali* le vendredi, ferment cependant les portes de la ville ce jour-là jusqu'à midi, et empêchent les étrangers d'entrer.

Les anciens Egyptiens prétendoient, suivant Hérodote, que Persée leur apparoissoit quelquefois, et que c'étoit pour eux un signe de bonheur et d'abondance. Ce mot *Persée* dérivé de *Pharas* signifie un cavalier. Les peuples de l'Inde attendent leur dieu *Vistnou* pour la fin des tems; mais comme suivant leur théologie, les dieux ne se montrent jamais que métamorphosés, ce sera, disent-ils, sous la forme d'un cheval, qui, dès qu'il aura mis le pied sur la terre,

(23) D'Herbelot au mot *Mehadon*, hist. génér. des voyages, tom. V. p. 274.

l'enfoncera sous les eaux, et fera périr le monde (24).

Quelle étrange gradation d'idées ! Le juge souverain de la fin des tems est un dieu, un héros, un prophête, un cavalier, enfin un cheval; le tems et l'ignorance l'ont fait perdre de vue, et l'ont fait confondre avec ses emblêmes et sa monture. Je n'entreprendrai point d'expliquer le détail des fables qui concernent Persée, Castor et Pollux, ainsi que celles de plusieurs autres cavaliers illustres dans la mythologie. Ce qui vient d'être dit suffit pour faire entrevoir que la plûpart des usages du paganisme n'étoient que des fragmens détachés d'un systême plus général, dont le peuple n'avoit plus aucune idée raisonnable dès les premiers tems de l'histoire.

Les Egyptiens de Thebes avoient une autre divinité, ou plutôt un héros qui rendoit sa présence sensible aux renouvellemens des périodes: c'est *Memnon*, fils de l'Aurore; ils croyoient que sa statue rendoit chaque jour un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être frappée par les premiers rayons du soleil; de plus ils s'imaginoient que tous les sept ans elle rendoit des

(24) Lettres édifiantes, tom. XIII.

oracles (25). Joignons à ces circonstances le nom de *Memnonides* que les anciens donnoient à certains oiseaux dont le retour en Phrygie et en Ethiopie étoit périodique, et qui, selon la fable étoient sortis du bûcher de Memnon, alors nous ne verrons dans cette statue merveilleuse qu'un emblême cyclique, que l'image d'un dieu qui se rend sensible au renouvellement des périodes, et nous n'y verrons plus un des héros du siége de Troye tué par Achille, du tombeau duquel on vit sortir tous les ans une fontaine au jour de sa mort. Les Ethiopiens pleuroient sur lui comme les Syriens sur Adonis (26).

Il seroit étonnant que beaucoup de divinités obscures et subalternes nous montrassent le dieu de la fin des tems, et que Jupiter, le maître des dieux et des hommes, ne pût se montrer à nous sous les mêmes traits; cependant on les retrouve dans le Jupiter d'Egypte: tous les ans les Egyptiens transportoient en Lybie une chapelle de Jupiter, afin de pouvoir dire en la remenant que Jupiter étoit de retour de son voyage an-

(25) *Pausanias in Attic. Strabo, lib. XVII. Plin. hist. natur. lib. XXXV. c. 7. Tacit. lib. II. cap. 6.*

(26) *Ovid. amor. lib. I. Eleg. 13. et métamorph. lib. XIII. fab. 3. Natalis Comes. lib. VI.* Mythologie de Bannier.

nuel en Ethiopie (27). Au reste on voit que ce dieu n'étoit pas le seul de ce voyage. C'étoit une doctrine commune chez les anciens que tous les dieux descendoient annuellement en Ethiopie où ils restoient douze jours: toutes les villes de cette contrée et de l'Egypte étoient alors en mouvement; on ne voyoit que des processions et des pélerinages de ville en ville avec les statues des dieux que l'on portoit en triomphe: c'étoient des jours de festins et de réjouissance. On a déjà dit que cette descente des dieux en Ethiopie se faisoit en mémoire de ce que les dieux s'étoient réfugiés dans cette contrée du tems de Thyphon et des géans. Il y a lieu de croire que cette fable n'a été inventée que d'après l'usage, et que l'usage avoit rapport aux anciennes commémorations des malheurs du monde et aux dogmes de l'avenir.

Les Japonois ont encore une solemnité toute semblable à celle des Ethiopiens; elle se célèbre au dixième mois, qui répond à nos mois de novembre et de décembre; ils appellent ce tems le mois de *l'arrivée* et de *la visite des dieux*. Il sembleroit que ces peuples suivent en cela un usage analogue des nations Européennes; celles-ci dans cette même saison ont un tems

(27) *Diodor. lib. I. §. 2.*

qu'elles nomment *avent*, c'est-à-dire *arrivée*, qui précède la solemnité où l'on célèbre la naissance du Sauveur du monde. Ce qui vient d'être dit des Ethiopiens fait soupçonner que l'usage des Japonois doit dater de fort loin. En conséquence de ce dogme de l'arrivée des dieux, les Japonois ferment les temples supposant que le ciel est vuide et que toute la cour céleste est venue pendant ce mois résider chez le grand pontife qui pendant tout ce tems a soin de tenir table ouverte pour régaler tous les dieux (28). Les Lectisternes des Romains avoient sans doute quelque motif semblable, puisqu'ils ne les ordonnoient que dans les tems de calamités, afin de faire changer la nature du période malheureux dans lequel ils se trouvoient.

Nous avons parlé ailleurs de la cérémonie de la descente du lac que l'on pratiquoit à Hiérapolis dans la grande fête de la déesse de Syrie: nous avons fait remarquer que dans la procession la déesse engageoit Jupiter à retourner sur ses pas, de peur que sa présence ne fît mourir les poissons de son lac. Il est aisé de voir que tout cela n'étoit qu'une allégorie de la descente finale du grand juge, qui doit faire rentrer tous les êtres dans le néant, moment redoutable que

(28) Kempfer, histoire du Japon.

l'on prioit le dieu de retarder. Cette cérémonie tient d'ailleurs à une opinion universellement répandue chez les anciens, qui persuadoit qu'on ne pouvoit voir la divinité sans mourir, et que lorsqu'elle se montreroit à la fin des tems, sa présence feroit périr toute la nature (29).

Les Japonois célebrent à la pleine lune du septiéme mois une fête dont la cérémonie ressemble assez à celle d'Hiérapolis. Une procession de chars remplie de figures symboliques se rend en grand cortège dans le temple du dieu pour le pendre et le promener par la ville. La maîtresse de ce dieu marche d'un autre côté, et rencontre son épouse légitime qui en devient jalouse; le chagrin et la tristesse s'emparent du peuple, il verse des larmes; chacun semble prendre parti; mais à la fin on s'accommode et chaque divinité se retire de son côté. On ne peut entreprendre d'expliquer tout-à-fait une cérémonie si bizarre, mais on doit remarquer que les Japonois sont de tous les peuples ceux qui semblent avoir le plus soigneusement conservé des fêtes sorties des allégories du cyclisme. En effet ils ont une autre fête vers le retour de l'été dans laquelle on promene une idole à cheval le cimeterre à la main, accompagnée de pages qui

(29) *Lucian de Dea Syria, V. lib. I. c. 2. §. 4.* dans la note.

portent son arc et ses fléches, et suivie d'un char vuide auquel le peuple rend des honneurs comme si le dieu y étoit; des Bonzes chantent des hymnes, et le peuple crie et répete tout le jour, mille ans de plaisirs, mille milliers d'années de joie (30). Ne semble t-il pas qu'à l'occasion du retour de l'été on souhaite à Apollon, au soleil ou au monde une durée éternelle? Comme toutes ces fêtes sont solemnisées par les peuples sans connoissance de leur principe, il en résulte que les Asiatiques attendent pour la fin des tems différens êtres.

Quoique Brama soit censé revenir ou se renouveller tous les ans à Trichinapali, et quoiqu'on y célèbre le jour de son retour avec la plus grande solemnité, Brama n'en est pas moins un dieu apocalyptique dont le retour amenera l'embrasement du monde (31). Cette fête de retour annuel que le peuple explique par toutes sortes de fables, n'a été dans son origine qu'une représentation faite pour instruire de la venue du dieu futur: le dogme a subsisté d'une part, et les fables sorties du dogme ont subsisté de l'autre parce qu'on n'en a point connu les vrais rapports. Toutes les fauses histoires de la my-

(30) Charlevoix, hist. du Japon, livre préliminaire chap. 13, et Kempfer.

(31) Cérémon. religieus. tom. VI. Lettres édifiantes, tom. XIII.

thologie des nations ont été ainsi inventées d'après les anciens usages, lorsqu'ils sont devenus inintelligibles; il en est de même de tous les systêmes et des fables par lesquelles les payens ont expliqué tous ces retours fréquens ou périodiques des dieux qu'ils appelloient du nom d'*Epiphanies*, c'est-à-dire de manisfestations. Voilà pourquoi dans l'Asie où l'on trouve une multitude d'êtres dont on célèbre les retours périodiques, on en attend encore d'autres d'une façon vague et indéterminée.

Au Japon le dieu Combadoxi doit revenir dix mille ans après le tems auquel il a quitté le monde, et en attendant ce terme il vit dans une caverne. On célebre tous les ans l'anniversaire de sa disparition, et l'on rapelle au peuple qu'il reviendra détruire les fausses religions et exterminer les impies (32). Aux Indes, Vistnou détruira le monde pour le renouveller ensuite et pour y faire régner la justice et l'âge d'or (33). Le *Kia Kiac*, *Saka* ou *Siaka* du Pegu qui a autrefois conversé avec les hommes, dort depuis un grand nombre de siécles, mais à son réveil il détruira le monde qui sera rétabli par le dieu *Dagun*. Le *Foë* des Chinois a

(32) Charlevoix, hist. du Japon, tom. II. liv. I. p. 33.

(33) Lettres édifiantes.

prédit

prédit lui-même qu'il reviendroit un jour. Le *Sommona-codom* de Siam déja incarné 550 fois, a laissé ses sectateurs dans l'attente de son retour. C'est un ancien législateur de cette contrée né par la vertu du soleil, qui prêcha sa doctrine aux hommes sans pouvoir s'en faire écouter, il les punit en les submergeant en partie; il est actuellement en extase, il y demeurera jusqu'à son retour que l'on attend journellement. Chez les peuples de Laos Xacca est actuellement le dieu qui régne sur le monde; il y en a eu trois avant lui, qui ont successivement régné sur des mondes différens. Lorsque le période du dieu régnant sera expiré, un autre dieu viendra pour ruiner ses temples, sa doctrine et sa religion. En un mot toute l'Asie est dans l'attente de quelque dieu ou de quelque personnage merveilleux qui doit changer la face de l'univers, ou être le précurseur de sa destruction; c'est une vérité attestée par tous nos voyageurs modernes dans lesquels on trouvera cet être désigné sous des noms différens; mais les peuples sont d'accord dans l'opinion qu'ils en ont et dans l'esprit d'attente. Les Guèbres ou Parsis, ces descendans des anciens Perses, attendent trois fils de Zoroastre qui doivent revenir sur la terre avant la résurrection générale; ils arrêteront le soleil, ils feront des prodiges sans nombre, et feront

enfin triompher leur antique religion. Nous avons déja parlé de la recherche de *Phelo*, qui se fait à la Chine tous les ans au mois de septembre. Nous ajouterons simplement que dans ce tems on s'imagine que le diable vient sur la terre; on lui tient un vaisseau tout prêt pour le renvoyer; on y met sa figure, on l'abandonne au gré des vents (34). Nous ne répéterons point non plus ce que nous avons dit de la recherche annuelle de *Peyrun* au Pégu.

Nous retrouvons les mêmes idées chez les peuples du Nord. L'Edda nous apprend que *Surtur* est l'ennemi des dieux et des hommes; il demeure avant le commencement de toutes choses dans une région enflammée; il en sortira à la fin des tems pour vaincre toutes les puissances célestes et pour brûler l'univers. Le loup *Fenrio* secondera ses projets; mais enfin le dieu Balder renouvellera toutes choses; Balder, ce dieu chéri que l'on pleure depuis longtems. Le divin Oder est aussi un objet d'attente; il est à voyager, tandis que *Freya* son épouse, la déesse de l'espérance, déplore sans cesse son absence (35). Tel est l'Adonis du Nord.

VI. Mais c'est assez parcourir les nations pour y chercher les traces du dogme religieux de

(34) V. l'hist. génér. des voyages, tom. IX et X. Tavernier, tom. III. Le Gentil, tom. II. Hist. de l'abbé Lambert, tom. IX. p. 262. et 184.

(35) Edda, fables 2, 6, 18 et 33.

la venue d'un juge souverain; ce dogme est universel, il n'est que peu ou point de peuple où nous ne le voyions plus ou moins clairement exprimé par des cérémonies, des fêtes, ou des abus. Ce sont ces abus d'après lesquels il faut chercher et suivre la source d'une opinion qui a tenu toutes les nations dans une attente vague, qui les a empêchées de se fixer solidement sur la terre et de se conduire comme des êtres dont la terre étoit le domicile; c'est cette opinion que les premiers législateurs ont voulu effacer de l'esprit des hommes, sans avoir le courage d'abolir les usages qui la retraçoient. Ainsi les peuples ont toujours eû des espérances confuses, nourries par leurs usages et embrouillées par l'ignorance de leurs motifs. C'est de-là que sont résultées les fables, et ce mélange bizarre d'opinions contradictoires et discordantes que l'on trouve souvent dans la même religion.

Vers le commencement de notre ère un grand nombre de gens s'attendoient à voir paroître le grand juge dans les nuées du ciel. On attendoit un roi, un conquérant, un dieu qui devoit changer la face des choses et fonder une nouvelle monarchie. Les uns crurent la fin du monde prochaine, d'autres ne s'attendoient qu'à voir un régne nouveau. D'un côté le fanatisme et la terreur, de l'autre l'ambition et l'espérance trou-

blèrent le repos des nations de mille façons différentes, toute la terre fut affectée selon les différens sens que l'on donna aux dogmes primitifs obscurcis ou mal appliqués ; on vit même des hommes qui adoptèrent toutes ces idées, et qui cherchant à les concilier, crurent que Dieu alloit venir humainement régner pendant mille ans avec les justes qu'il feroit jouir de toutes sortes de délices, et qu'au bout de ce tems il emmeneroit les siens et détruiroit la terre. Telle fut ce que l'on a appellé l'hérésie des *Millénaires*, qui dans son tems avoit concilié et rassemblé toutes les idées apocalyptiques qui troubloient alors l'esprit des peuples.

On peut regarder l'abus de ces dogmes antiques et universels comme une des sources de l'idolâtrie. Si dès les premiers tems de la Grèce on n'eût pas attendu Osiris au lieu du grand juge, Bacchus, que l'on a dit être un Osiris manifesté, ne seroit point entré dans le ciel poétique; il n'eût point été lui-même un objet d'espérance pour les nations, et le paganisme eût eu un dieu de moins ; par la suite les Romains n'eussent point fait l'apothéose de leurs Césars comme étant des rois et des dieux annoncés par les Sybilles ; et le paganisme antique n'eût pas été sur le point de se renouveller. Disons la même chose de tous ces autres dieux qui ne sont

autre chose que les synonymes des Osiris et des Bacchus. Pourquoi la mythologie se perd-elle sans cesse elle-méme dans la diversité de ses Jupiters, de ses Bacchus, de ses Hercules, de ses Mercures? c'est parce qu'en différens tems et en différens lieux des hommes hardis, entreprenans ou rusés, ont abusé de l'attente indéterminée et de la crédulité des peuples.

Si dans des siécles aussi éclairés que ceux des premiers empereurs Romains, des ambitieux ont pu se faire passer pour des rois annoncés par les Sybilles; si plusieurs siécles auparavant dans la Grèce policée, Lysandre a pu abuser les Spartiates par l'attente d'un fils d'Apollon, est-il à présumer que dans des tems de grossièreté et d'ignorance des gens audacieux et fourbes n'ayent point abusé un grand nombre de fois de l'attente des peuples? La multitude de ces prétendues apparitions de la divinité tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, tantôt sous le même, n'a-t-elle pas pu confondre les idées de la simplicité et de l'unité de Dieu? L'on ne peut douter que l'ambition et l'imposture n'ayent souvent profité des dispositions des hommes: même dans les tems historiques les rois ou les conquérans ont voulu passer pour des dieux ou pour des enfans des dieux, ce qui

n'étoit qu'un reste des impostures antiques et de l'ancienne frénésie des nations.

Quant à la multitude des dieux occasionnée par ces apparitions, il est impossible d'en douter quand on étudie la doctrine de la plûpart des peuples Asiatiques anciens. Tirésias avoit prédit la venue de Bacchus à Penthée ; dès que ce dieu se montre tout le monde court après lui ; les femmes, toujours plus superstitieuses, s'attachent surtout à son culte. Penthée veut arrêter le cours de ce fanatisme et fermer à Bacchus les portes de Thèbes, comme on avoit fait à Argos ; ce prince est regardé comme un impie, comme un cœur endurci qui refuse de se rendre aux merveilles qu'opéroit le nouveau dieu : il devient la victime de la fureur religieuse de sa mère et de ses tantes, il est déchiré en pièces et son exemple répand la terreur et apprend que l'on doit révérer le culte que Bacchus venoit apporter. Cependant il reste encore quelques incrédules qui persistent à ne point croire à la mission divine du fils de Jupiter ; les filles de Minée ne veulent point célébrer ses fêtes, et Lycurgue, roi de Thrace, est puni pour avoir méconnu ce dieu. A Argos on avoit pareillement refusé de reconnoître Persée pour fils de Jupiter. Toutes les apparitions des nouveaux dieux ont dû produire

une multitude d'événemens tragiques et de combats entre le fanatisme des nouveaux prosélytes et l'incrédulité des partisans de l'ancienne religion; comme toutes ces missions devoient se prouver par des miracles et des prodiges, on voit la source de toutes les prouesses et merveilles des héros, des demi-dieux et des nouveaux dieux dont la fable s'est remplie (36).

Diodore de Sicile nous apprend qu'Hercule avoit été prédit par Bacchus (37). Il étoit assez naturel qu'en conséquence de cette prédiction quelqu'un ait pris le nom d'Hercule, se soit fait passer pour le conquérant annoncé aux peuples de la Grèce, et en cette qualité ait envahi leur pays. Que dis-je? plusieurs ambitieux ont pu profiter pareillement de l'attente des peuples crédules, et prendre en différens tems le nom d'Hercule pour faire valoir leurs projets; cela nous fournit peut-être un moyen de concilier les faits souvent contradictoires que la mythologie ou l'histoire ont souvent accumulés sur le même personnage.

Les Indiens, les Chinois, les Japonois, les Tartares, et tous ces peuples qui attendent un

(36) *V. Ovid. metamorph. lib. IV. fab. I.*
(37) *Diodor. lib. IV. art. 5.*

Vistnou, un Brama, un Foë, un Siaka, &c. assurent que ces dieux sont déja descendus sur la terre plusieurs fois; d'un autre côté ils disent que tous les dieux que l'on voit dans leurs temples sous mille formes différentes ne sont qu'une même divinité qui leur est apparue autrefois et qui a vécu parmi eux sous des formes diverses et sous des noms différens; enfin ils protestent tous contre le polythéisme dont on les accuse; ils expliquent par la métempsycose ce que les Grecs qui considéroient leurs dieux comme une grande famille, expliquoient par une génération ordinaire. Si les premiers Grecs eussent été aussi mystiques et aussi subtils que les Indiens, ils eussent vraisemblablement expliqué leur polythéisme de la même manière, il eussent pensé de tous leurs dieux et de leurs déesses ce que l'on pensoit de Bacchus en particulier dans les mystères des Orphiques, c'est-à-dire, ils les eussent regardés comme des Osiris régénérés. Cette doctrine si cachée chez les Grecs et dont on voit les traces dans les premiers tems, indique que la subtilité des Indiens modernes est infiniment ancienne, et que leur pays est peut-être la source de toutes les subtilités semblables qui de chez eux se sont répandues par tout le monde. Peut-être que Bacchus surnommé *Bromius* n'est que le Brama de l'Indostan. On voit

en effet par Diodore et par d'autres anciens auteurs, que les Indiens révendiquoient ce Bacchus contre les Egyptiens et les Grecs (38). Ce sont ces mêmes Indiens qui paroissent les inventeurs des incarnations ou renaissances multipliées des dieux : idées que les voyageurs modernes nous attestent s'être conservées chez eux depuis l'antiquité la plus reculée. Au reste, cette subtilité des Indiens qui n'est elle-même qu'une erreur, fait connoître que ces peuples ont bien senti qu'ils s'écartoient de la vérité, mais qu'ils se sont trompés sur le chemin qu'il falloit prendre pour y retourner. Cette subtilité est d'autant plus vicieuse qu'elle ne coupe point racine à l'attente indéterminée et dangereuse de la descente d'un dieu suprême. En vain les hommes ont cru en divers tems posséder l'objet de leur attente; comme jamais les conditions de cette apparition n'ont été remplies, parce qu'elles ne sont point faites pour l'être, ils ont encore attendu de nouveau; et, ce qui semble bien étrange, c'est que loin d'en vouloir du mal à ceux qui les avoient trompés, ils ont toujours trouvé des tempéramens pour se tromper eux-mêmes en justifiant ceux qui les avoient abusés; tantôt ils ont imaginé un changement mystique arrivé dans le monde, tantôt

(38) *Diodor. lib. IV. cap. 1.*

un changement moral, tantôt un changement politique; ces changemens ont tenu lieu dans leurs esprits de ce changement physique et universel qu'ils attendoient, et qui n'étant point encore venu, met le genre humain dans une disposition qui le livrera toujours à de nouvelles erreurs et séductions. Joignons à cela l'adresse de ceux qui ont trompé les hommes, et de ceux qui étant déja trompés, ont cherché à se faire illusion à eux-mêmes et aux autres ; ils ont presque tous dit que la descente de leurs dieux n'avoit été que provisoire et faite pour préparer les hommes à la fin du monde : voilà pourquoi tous ces enthousiastes ont eu une morale austère, une discipline sévère et ont pratiqué des pénitences rigoureuses. Il ne faut point s'en étonner: comme toutes ces apparitions des dieux ont toujours pour objet et pour base la destruction de l'univers, quelle autre morale ont pu prêcher ceux qui étoient pénétrés de ces dogmes, sinon celle qui convenoit à un monde agonisant ? Sa sublimité et ses excès sont les preuves des faux principes qui l'ont fait débiter : si cette morale est la plûpart du tems au dessus des forces humaines et peu faite pour la société, c'est qu'on ne comptoit plus sur l'existence ou la durée de la société : c'est qu'il ne s'agissoit plus que de se préparer au grand jour qui devoit être le dernier de l'univers.

Chez les Indiens, Vistnou, Buda, Foë, Sommona-codom, &c. ont eux-mêmes prédit leur retour, et ce retour est toujours le dernier qu'on attend; cependant depuis des milliers d'années que les Indiens sont les dupes de ces promesses et des pénitences outrées que quelques uns d'entr'eux pratiquent pour se préparer à l'autre vie, les prédictions ne se sont point accomplies; malgré cela ils sont toujours prêts à être trompés de nouveau. Les Siamois qui attendent Sommona-codom, courent après tous les sourds, les imbéciles et les stupides, parce qu'ils s'imaginent que tous ceux quiont l'esprit égaré ont reçu de ce dieu quelque mission particulière; leur attente les rend crédules et superstitieux: ce respect pour les imbéciles est général chez les Asiatiques. *Megnoun* en Arabe signifie un fou, un furieux, un inspiré, un homme à révélations; aussi les Musulmans de même que les Indiens révèrent les imbéciles comme des hommes divins et comme des saints extasiés (39). L'ambition ou le fanatisme des

(39) V. D'Herbelot au mot *Megnoun*. Ajoutons à cela que dans les anciennes langues du nord *fol* et *vol* signifioient un enthousiaste, un prophête; de ce mot est composé le nom de *voluspa* ou *volauspa*, qui est celui de la sybille Celtique dans l'Edda. C'est aussi de-là que vient fol et folie dans nos langues modernes, et peut être encore le nom de la *Vellida* des anciens Germains. Platon dit

Bonzes a souvent cherché à faire valoir cette disposition des Siamois aux dépens de la sûreté et de l'autorité des rois qui ont été obligés de mettre ordre quelquefois à cette frénésie. Il y a eu en différens tems chez les Mahométans plusieurs personnages qui ont voulu persuader aux peuples qu'ils étoient le *Mahadi* qu'ils attendoient; plusieurs fois l'imposture a été découverte et punie, cependant il s'est trouvé deux hommes qui l'ont sçu si bien faire valoir qu'ils ont fondé deux grands empires en Afrique, celui des *Almohades* et des *Fathemites ;* le premier poussa ses conquêtes jusqu'en Espagne, le second s'établit en Egypte (40).

Ainsi cette attente toujours vague n'a servi qu'à donner au monde tantôt de nouvelles idoles, et tantôt de nouveaux tyrans. Qui sçait si les Sésostris, les Ninus, les Nabuchodonosor, les Odin, et ces conquérans fameux qui ont autrefois aspiré à la monarchie universelle, ne se sont point servi de semblables moyens pour soumettre les peuples et pour s'en faire adorer !

très-gravement à la fin de son Timée, *que personne dans son bon sens ne peut parvenir à rendre des oracles divins, ou à être inspiré. V. hist. de l'abbé Lambert, tom. IX. p. 184.*

(40) D'Herbelot, biblioth. orient. au mot *Mohammed Aboulcassem.*

qui sçait s'il n'y a pas eu de faux Osiris, de faux Jupiter dont les actions et l'histoire confondues par la suite avec les idées dogmatiques et théologiques attachées à leur nom, ont porté la confusion que nous voyons dans la religion et l'histoire des anciens peuples ?

La Chine a vu aussi paroître des imposteurs qui sous le nom de *Fo* ont osé aspirer à l'Empire, prendre le titre d'empereur, et se faire un parti considérable qu'il a fallu combattre avec des armées et que souvent l'on a eu beaucoup de peine à détruire (41). Mahomet n'a-t-il pas aussi voulu se donner pour l'objet de l'attente des nations, ce qui le fit suivre des Arabes et d'une multitude de Juifs établis dans l'Arabie? L'alcoran insiste perpétuellement sur le dogme de la fin du monde et sur le jugement où le prophête doit jouer un tres-grand rôle: son livre doit etre régardé comme vraiment apocalyptique. Aujourd'hui la religion Mahométane est la plus étendue du monde, et son fanatisme suffit pour apprendre combien les dogmes de l'avenir ont causé de maux au genre humain.

VII. J'ai déja plusieurs fois parlé de la frénésie des Juifs, qui se sont fait exterminer par les Romains à cause de leur entêtement pour

(41) Hist. des Huns, tom. II. p. 239.

leurs idées apocalyptiques. En effet tous les malheurs qui ont accablé cette nation sont venus de la fatale méprise qui leur fit négliger et méconnoître l'humble Messie des chrétiens, pour ne chercher, à l'exemple de autres nations, qu'un roi ou un conquérant qui devoit leur assujettir le monde, méprise aussi absurde qu'elle leur a été funeste, puisqu'ils ne donnoient d'ailleurs à l'être imaginaire qu'ils attendoient qu'un caractère et un cortege apocalyptique. Ils vouloient qu'il fût accompagné d'Elie qui, selon leurs traditions, devoit être le précurseur de la fin du monde; ils vouloient voir des signes dans le soleil et dans la lune, mais tous ces signes ne sont-ils pas apocalyptiques? comment des hommes sensés pouvoient-ils attendre un empire avec la fin du monde? C'est que ces Juifs étoient enivrés d'un fanatisme plus grossier que toutes les autres nations du monde; c'est qu'ils avoient un attachement opiniâtre pour leurs fausses traditions, qui les faisoit déraisonner sur les véritables. Ecoutons-les encore raisonner sur le phantôme qu'ils attendent avec foi, qu'ils desirent sans cesse, dont ils demandent journellement l'arrivée (42), et nous verrons dans leurs espérances et leurs de-

(42) Basnage, hist. des Juifs, liv. V. chap. 3. §. 1 et 3. L'attente du Messie est le douziéme article de foi des Juifs en général, cependant quelques auteurs n'en font point un article de foi.

mandes, les plus étranges contrariétés. Le messie qu'ils attendent sera un roi qui les rassemblera de tous les coins du monde, qui fera la guerre aux nations, qui subjuguera les royaumes; il remportera de grandes victoires sur ses ennemis; cependant son régne sera fortuné, il n'y aura plus ni envie, ni guerre, ni colère; les biens et les plaisirs abonderont et seront aussi fréquens que la pluie; tous les hommes seront sages, ils n'ignoreront rien et connoîtront l'éternel. Aussitôt que ce roi desiré sera prêt à paroître, l'ange sonnera de la trompette et alors il se montrera; les captifs d'Israël se rassembleront; les morts ressusciteront; on rebâtira le temple; le royaume de Juda triomphera, et ses ennemis seront exterminés. Il n'y aura plus ni plaie, ni maladies; la vie des hommes se prolongera comme celle d'un arbre. Dieu se montrera à l'œil, il ôtera du cœur toute mauvaise pensée; on ne verra plus de carnage, la paix régnera si parfaitement sur la terre qu'elle sera elle-même renouvellée, que tous les jours paroîtront autant de sabbats. Les nations infidelles et les rois de l'univers se soumettront à l'empire du roi si désiré, &c. (43).

(43) Ibid. chap. II. vs. 12. et 13. *Othonis Lexicon Rabbinic.*, aux mots *convivium*, *Messias*, *mundus*.

Les Juifs joignent à ce tableau tout ce que les poëtes et la fable ont dit de plus touchant sur le bonheur et les vertus de l'âge d'or ; sans oublier ce lieu commun que les loups paîtront avec les agneaux, et que les bêtes féroces seront adoucies. Ces différens traits ne sont point contradictoires avec l'ardeur de leurs desirs, ils soupirent sans cesse parce qu'ils attendent un bonheur infini : en cela ils ne sont point blâmables : mais d'où peut provenir le tableau qu'ils se font de leur félicité, sinon de l'abus éternel que les Juifs avec les autres peuples ont fait du régne céleste et de la vie future, qu'ils ont transformés en un régne terrestre et en une félicité charnelle et grossière. Ils ont abusé d'un langage figuré, ils ont pris ces termes à la lettre; ils ont fait et du sens littéral et du sens spirituel, qu'ils n'ont pu entièrement oublier, le mélange le plus absurde et le plus ridicule; au lieu de vivre dans l'espérance des justes, ils ont été possédés de la plus folle ambition et de l'idée d'une monarchie universelle qui les a rendus l'objet du mépris et de la haine de l'univers, par le caractère de folie, de cruauté et d'insociabilité que cette fausse doctrine a donné à toute leur race.

Mais voici d'autres idées aussi constantes chez les Juifs, que toutes les précédentes, et qui sont en contradiction avec leurs espérances et leurs

leurs vœux. Ils se persuadent que la venue de leur monarque sera précédée de présages affreux, que le monde physique et le monde moral sera dans le plus grand désordre; que d'un côté il n'y aura plus de justice, de foi et de vérité sur la terre; que la peste, les maladies, la guerre et tous les fléaux imaginables désoleront le genre humain: que la terre devenue ingrate ne rendra plus rien aux cultivateurs, qu'Israël sera au comble de l'affliction et de la misère; que leur monarque ne triomphera pas sans peine de ses ennemis, qu'il essuyera divers succès dans sa fortune et ses combats; en un mot ils croyent que la félicité future ne sera acquise que par des malheurs et des révolutions si terribles qu'un de leurs docteurs en parlant du régne à venir de leur monarque s'écrie: *qu'il vienne, mais que je ne le voie point*; c'est même une de leurs prières communes de demander à Dieu de n'être pas témoins de ces jours infortunés. « Celui qui » observera le sabbat selon la loi, dit un de » leurs rabbins, sera delivré de trois peines, des » douleurs du Messie, du feu de l'enfer, et » de la guerre de Gog et de Magog ». Ils entendent par ces *douleurs*, les horreurs et les maux qui arriveront au jour de l'arrivée du Messie; mais en y joignant le feu de l'enfer et cette guerre apocalyptique de Gog et de Magog, ne

nous indiquent-ils point l'arrivée des derniers tems ?

» Il y a trois âges d'affliction pour le peuple » Juif, dit un autre rabbin. Le premier est » celui où les patriarches nos pères ont vécu » en Egypte ; le second est celui de la destruc- » tion qui nous a dipersés ; le troisiéme ne viendra » qu'au tems du Messie ». Une attente aussi opposée à leurs autres espérances mais non moins enracinée dans leur esprit, ne leur fait quelquefois envisager qu'avec terreur un tems que d'un autre côté ils doivent desirer avec impatience. Cependant il paroît que le fanatisme des Juifs commence à se réfroidir, il pourroit même arriver qu'à la fin il s'éteignît totalement et que ce peuple malheureux ouvrît à la fin les yeux sur l'égarement de ses pères et sur le sien : déja ils demandent à Dieu dans leurs prières « que » ceux qui calculent les tems du Messie puis- » sent crever, que leurs os s'enflent et se brisent, » qu'ils se pendent, qu'ils meurent » (44).

C'est un propos du peuple que les Juifs ouvrent leurs fenêtres quand il tonne, parce qu'ils regardent le tonnerre comme un présage de l'arrivée du Messie ; quelqu'un m'a assuré qu'ils avoient réel-

(44) Basnage, *loco citato*, et liv. V. chap. 7. et chap. 20. §. 3.

lement cet usage en de certains pays; au reste si cet usage existe il répondroit parfaitement à toutes leurs erreurs et en fourniroit une nouvelle preuve; en effet il montreroit qu'ils attendent le roi ou le dieu du période futur dont, comme on a vu, les météores annoncent l'arrivée ainsi que la fin du monde. On voit donc par ces idées des Juifs qu'ils persistent toujours dans leur système ambitieux et apocalyptique, qui les a conduits il y a 18 siécles à leur ruine totale, et qui depuis les a exposés à une succession d'imposteurs dont ils ont toujours été les victimes et les dupes. Que de crimes et de forfaits leur ambitieuse frénésie ne leur a-t-elle pas fait commettre contre Dieu, contre les hommes et contre eux-mêmes? Fléaux jadis de leurs voisins, les Romains se virent obligés de les égorger par milliers comme des bêtes féroces; ceux qui échappèrent du carnage furent les ennemis les plus irréconciliables du monde où souvent ils exercèrent les plus horribles cruautés; ils ne respirent plus qu'une haine héréditaire qui les rend odieux aux chrétiens et aux musulmans. En différens âges on a fait couler des ruisseaux de leur sang, et l'on se croit en droit de les condamner aux flammes pour les punir de leurs erreurs, que l'on devroit plaindre, contenir, et qui devroient instruire. Si ces Juifs aveugles et

infortunés jouissent enfin de quelque repos, c'est pour être les jouets et le mépris du monde entier. Leur exemple devroit garantir les nations des excès où conduit le fanatisme qui rend les hommes insociables, haïssables et malheureux.

Il semble que ce peuple infortuné ait seul porté la peine des égaremens de l'univers; toutes les nations ont eu des opinions et des chimères semblables aux siennes, toutes en ont été plus ou moins troublées; cependant aucune n'en a été si cruellement punie; il est vrai qu'aucune n'a porté si loin son fanatisme. La Judée étoit sans doute une trop petite contrée pour fournir des événemens brillans qui pussent donner le change aux fausses espérances de ses habitans; les Juifs irrités par le défaut de révolutions changèrent leur aveugle ambition en désespoir contre eux-mêmes et en rage contre les autres; par-là ils ne firent naître d'autre révolution que celle qui les détruisoit de fond en comble. Si dans ces circonstances il fût né parmi eux un Sésostris, un Alexandre, ou quelqu'autre de ces fléaux du monde qu'on appelle conquérans, la Judée subsisteroit peut-être encore. Il n'en a pas été de même de Rome: agitée par les oracles des Sybilles, cette capitale du monde étoit un théâtre fécond en grands événemens, dont chacun étoit capable d'apporter un terme à l'inquiétude des

esprits des peuples; les Césars parurent et leur fortune fixant les yeux et les espérances indéterminées des Romains, ils demeurèrent contens et satisfaits, croyant jouir de l'effet des promesses de leurs oracles; cette confiance jointe à leur puissance réelle, les fit triompher du reste de l'univers.

On ne dit rien ici de nouveau sur cette fatale ambition des Juifs; toute la terre a reconnu que leur intrépide aveuglement venoit des fausses espérances qu'ils avoient conçues : on sait d'après les histoires les plus authentiques que l'objet de leur attente étoit un conquérant qui devoit leur asservir le monde, faire de la Judée la reine des nations, et de Jérusalem la capitale de l'univers; mais on n'a pas si bien connu la source de ces superbes chimères, et l'on a regardé leur aveuglement comme un prodige inconcevable, parce que pour expliquer la conduite énigmatique des Juifs on n'a voulu considérer que les Juifs; il falloit encore étudier les autres nations, fouiller jusqu'à la racine des erreurs particulières à la Judée, c'est alors qu'elles se fussent expliquées d'elles-mêmes, et le principe en auroit été connu dès qu'on auroit apperçu sa liaison à cette tige funébre et apocalyptique, dont les branches trop fécondes ont offusqué la raison et le bon sens de tout le genre humain.

VIII. Je n'entreprends point de montrer par quel genre de tradition les dogmes primitifs et tous les dogmes corrompus qui en sont sortis se sont introduits chez les Juifs ; cependant on ne peut guère soupçonner la législation de Moyse d'avoir produit ce funeste effet ; nous avons déja remarqué que loin de respirer ce cyclisme apocalyptique que nous avons vu partout ailleurs, ce législateur semble avoir pris à tâche de donner un tout autre caractère aux usages et aux fetes qui pouvoient y avoir rapport, d'ailleurs il n'a parlé de la doctrine de l'avenir qu'avec la plus grande réserve. On pourroit donc croire que les Juifs n'ont connu ces dangereuses chimères que lors de leur captivité en Assyrie et par leur commerce avec les Chaldéens et les Indiens, peuples que nous avons vu livrés dès la plus haute antiquité à de faux calculs et à toutes sortes de rêveries. Cependant la commune origine des Chaldéens et des Juifs pourroit engager à placer plus haut cette époque, et même à ne chercher le canal de leurs erreurs que dans cette tradition sourde et universelle qui par la suite des tems a mis en défaut toutes les précautions des premiers législateurs. Si le secret des mystères et celui des Sybilles ont enfin transpiré, n'en auroit-il pas été de même de cette espece de secret qu'il semble que l'on entrevoit dans toute la législation de Moyse ? ce

secret ne seroit-il pas la source, ou au moins le prétexte de cette tradition orale ? En effet ainsi que dans les mystères et les Sybilles du paganisme, on y découvre ce systême confus et bizarre qui annonce le sort futur du monde. Ce qui est surtout à considérer dans une tradition si respectée des Hébreux, et que leurs docteurs prétendent dérivée de Moyse lui-même, c'est que les fables dont elle est remplie, quoiqu'uniquement adaptées au goût des Juifs, n'ont rien d'étranger à celles des autres nations, elles en sont même le meilleur supplément, et l'on ne peut refuser ni aux unes, ni aux autres, une antiquité, très-reculée. De plus cette tradition hébraïque confond la fin et le renouvellement du monde avec la fin et le renouvellement des monarchies ; le régne de Dieu sur les saints avec le régne d'un conquérant sur les hommes ; la vie future avec la vie présente, en un mot le ciel avec la terre.

Je regarde l'attente où sont les Juifs de l'arrivée d'*Elie* et d'*Enoch* comme un double et triple emploi de l'attente générale du dieu de la fin des tems qui s'est multiplié par la diversité de ses noms : c'est ainsi que les Grecs qui l'attendoient, sous le nom *Bacchus*, l'attendoient encore sous ceux de *Saturne*, d'*Osiris*, d'*Hercule*, de *Castor*, &c. en un mot chaque ville l'attendoit sous le nom de son dieu particulier; et comme les

peuples adoptèrent successivement différens cultes et différens dieux, ils attendirent le dieu futur sous une infinité de noms et de formes divers. C'est ainsi que les Indiens attendirent un *Brama*, un *Foë*, un *Vistnou*, un *Buda*, &c.

Quoi qu'il en soit, le dogme des Juifs sur la venue d'Elie et d'Enoch fut adopté par un grand nombre de chrétiens; cependant ce dogme ne fait point un article de foi dans l'église chrétienne, parce qu'il n'a en effet nulle authenticité. Comment pourroit-il en avoir? les deux noms de ces prophêtes ne sont que des dénominations différentes données autrefois par les orientaux en différens tems et en différens lieux au grand Roi qu'on attendoit à la fin des tems. Ce monarque futur ayant eu le soleil pour symbole le plus universel, il en a porté tous les noms : une preuve de cette vérité c'est que les noms de *dieu* et du *soleil* sont communément des synonymes chez les anciens. L'on ne peut, par exemple, refuser de reconnoître que le nom d'*Enoch* ou d'*Henoch* a été dans quelque ancien tems un des noms du soleil, puisqu'on voit le nom d'*Henochia*, gouvernante, conductrice, donnée à la lune par les occidentaux; ce qui indique visiblement que le soleil chez quelques peuples de l'orient pouvoit s'appeller *Henoch*, maître, instituteur, fondateur, nom qui a pu aussi être donné à la divinité. Quelque soit le peu-

ple oriental chez qui ce nom d'*Henoch* ait été donné à dieu et au soleil, il n'en a pas fallu davantage pour tromper les Hébreux qui auront confondu l'*Henoch* suprême ou la divinité avec leur patriarche Henoch ; conséquemment ils auront attendu l'un pour l'autre, surtout si la superstition toujours adroite à se tromper, leur a fait remarquer que leur patriarche, suivant la genèse, a vécu 365 ans, c'est-à-dire autant d'années qu'une révolution solaire contient de jours. (V. *Genes. Chap. V. vs. 23.*)

Quant au nom d'*Elie* il ne faut pas beaucoup creuser pour trouver que ce nom d'homme est d'ailleurs un nom commun qui a été donné à dieu par les orientaux, et au soleil par les occidentaux. C'étoit aussi un des noms de Saturne, ce dieu du tems. Ainsi il saute aux yeux qu'il a pu y avoir quelque contrée où le dieu de la fin des tems a été attendu sous le nom d'*Elie*, comme il l'étoit ailleurs sous le nom d'*Hénoch*, et que les Hébreux ayant reconnu dans ces deux noms celui de deux de leurs grands personnages, se sont mis dans la tête que c'étoient eux qui viendroient un jour leur annoncer la fin du monde.

Il faut cependant avouer qu'il est un passage dans la bible où Malachie semble annoncer que le prophête Elie viendra avant le grand jour du Seigneur. (V. *Malachie, Chap. IV. vs. 5.*) Mais

je suis porté à croire que le mot *Elie* y a été interposé, qu'il y avoit simplement un prophête: quelque Juif Egyptien ou Helléniste, versé dans la connoissance de sa langue et de celle des Grecs, ayant remarqué trois versets plus hauts, qu'un *soleil de justice*, Ηλιος en Grec, s'éleveroit à la fin des siécles, par une allusion à ces mots *Elios* soleil, ou par un effet de sa prévention sur la venue d'Elie, aura placé ce nom à la suite du mot prophête. J'ose former ce soupçon, parce que Jésus-Christ dans l'évangile (45) ne prend nulle part ce passage à la rigueur, quoique d'ailleurs les Juifs en fussent prévenus. Au reste si ma conjecture n'étoit point reçue des sçavans, je souscris d'avance à leur jugement.

IX. Si nous portons nos regards sur l'Amérique, nous retrouvons les peuples de toute cette vaste partie du monde préoccupés de l'attente religieuse qui a fait le sujet de ce chapitre; nous les voyons, au moins autant que les Juifs, les victimes et les dupes de leurs idées apocalyptiques. Nous voyons l'empire des Yncas soumis sans résistance à des Espagnols que l'on regarde comme des dieux, ou comme des enfans du soleil annoncés par les oracles. La prévention des Péru-

(45) S. Mathieu, chap. XVII. vs. 10. S. Luc., chap. I. vs. 17. S. Marc, chap. IV. vs. 10.

viens nourrie par la surperstition et par des prophéties vagues, fait qu'ils adorent une troupe d'Européens sanguinaires et avares ou de bêtes féroces qui bientôt deviennent les exterminateurs et les bourreaux d'une nation que ses princes avoient jusques-la rendue heureuse. Que dis-je ! ces princes eux-mêmes deviennent par leur superstition les complices des indignes usurpateurs qui viennent de si loin les dépouiller ; ils souffrent paisiblement qu'on les égorge, par une soumission aveugle aux décrets prétendus de la providence et aux oracles de leurs pères dont ils croient voir l'accomplissement. Ces idées soumettent les Mexicains farouches à des vainqueurs plus farouches encore. L'empire de Montezuma devient la proie des Espagnols en qui l'on croit reconnoître des conquérans annoncés par les prophéties du pays, et par une foule de phénomènes que l'on croit voir dans le ciel. Nous voyons la même attente vague et indéterminée dans les habitans de l'Amérique septentrionale. Drake fut traité comme un dieu par les habitans de la Nouvelle-Albion, ils lui offrirent des sacrifices, qui montrent visiblement qu'ils le prenoient pour une divinité cruelle et qui venoit pour exterminer (46). Les Fran-

(46) Voyages de Le Gentil, tom. I. p. 113 et 117. Conquête du Mexique, liv. II. chap. 4 et 16, liv. III.

çois furent reçus comme les envoyés du soleil par les peuples qui sont au nord du Mississipi. Dans une autre contrée on trouva un autre peuple qui ne rencontroit point d'étranger sans pleurer. Les insulaires de S. Domingue ne furent point surpris de l'arrivée des Espagnols; ils étoient prévenus, comme les autres Américains, que des étrangers viendroient un jour dans leurs pays pour les détruire. Cette tradition mise en chant servoit à rappeller à ces peuples ces prédictions lugubres dans certains jours destinés à de tristes cérémonies. En un mot les Européens furent reçus comme des envoyés du ciel dans toutes les parties de l'Amérique où ils abordèrent, et ils profitèrent des dispositions des Américains pour les asservir, les égorger et les immoler à leur insatiable avarice (47). Ainsi ces infortunés furent trompés dans leurs espérances; ils se livrèrent pour la plupart avec simplicité à leurs tyrans et furent exterminés sans qu'ils osassent murmurer contre des démons ennemis à qui ils pardonnèrent leurs excès parce qu'ils avoient été prédits. On voit donc en Amérique la même chaîne d'erreurs que nous

chap. 8 et 11. Hist. génér. des voyages. Hennequin, et voyages du nord, tom. V. p. 150, 249, 252.

(47) Charlevoix, hist. de S. Domingue, liv. I. p. 63, 88, 89; et liv. II. p. 92 et 97. Hist. génér. des voyages, tom. XII. p. 16, 17, 51.

avons vue chez les autres peuples de la terre. Le dogme de la venue du dieu de la fin des tems s'étoit corrompu dans cette partie du monde comme dans les autres; il s'étoit converti en une attente vague qui fut la vraie source de toutes les calamités de ses malheureux habitans.

Il faut observer ici que c'étoit de l'orient que les peuples du Pérou et de l'Amérique attendoient les prétendus envoyés du ciel que leur annonçoient leurs prophéties. Que l'on ne s'imagine point pour cela que ces sauvages grossiers eussent connoissance de nos contrées ou de la géographie: ils ignoroient sans doute que nos contrées fussent habitées, et l'on doit regarder l'attente où ils vivoient comme fondée sur des idées cycliques et apocalyptiques.

X. L'orient fut toujours un point remarquable pour toutes les nations du monde. Il n'en faut point chercher d'autre motif que le penchant naturel qu'un homme qui se réveille a de tourner les yeux du côté où le jour doit paroître. C'est du côté de l'orient que le soleil se montre d'abord; c'est de-là qu'il commence ses révolutions; c'est-là qu'il semble réveiller, ressusciter la nature, et renaître lui-même. Voilà la source naturelle de ce respect de toutes les nations pour l'orient, qui a enfanté par la suite une foule d'opinions ridicules et bizarres, de

cérémonies et d'usages consacrés tantôt par la religion, et tantôt par la superstition. Les hommes toujours remplis d'attentes et d'espérances, toujours inquiets et craintifs n'ont point cessé de lever les yeux vers le ciel, et surtout vers cet astre bienfaisant de qui dépendoit leur bien être et qui chassoit des ténébres si propres à nourrir leur trouble et leurs inquiétudes. L'orient étoit le côté d'où l'on attendoit le père du jour; ce fut aussi de là que l'on attendoit tous les retours, les renouvellemens, les naissances astrologiques, mystiques et apocalyptiques : le soleil, image de la divinité, sembloit en parcourant le ciel, indiquer la route de la divinité; ce fut elle que l'on chercha d'abord en se tournant de ce côté, mais par la suite on chercha le soleil lui-même qui à la fin parvint à éclipser le dieu dont il avoit été l'image. Ce fut un usage presqu'universel, dérivé du sabianisme, d'adresser ses vœux dès le matin du côté du soleil levant; il s'est encore conservé chez les peuples d'Amérique et de l'Indostan. Nous n'avons plus cet usage, il est vrai, mais nos prières du matin en ont encore conservé l'esprit, elles en présentent même l'allégorie; éclairés comme nous le sommes, nous expliquons ces allégories dans un sens spirituel, nous n'y voyons que Dieu le *soleil de justice*. Cependant les chrétiens orientaux, se

tournent encore vers l'orient pour prier, et cet usage n'étoit pas totalement éteint dans l'église d'occident au milieu du cinquiéme siécle; le peuple, surtout à la fête de Noël, se tournoit vers le soleil levant pour prier, et le pape Léon I. eut de la peine à abolir ce reste du paganisme (48).

Cet usage antique a été accompagné d'un autre usage non moins ancien, je veux dire celui de disposer les temples et les églises selon la direction de l'orient: cet usage n'a varié qu'en ce que les uns ont placé les portes à l'orient, les autres y ont placé le sanctuaire: mais cette variété est fondée sur le même principe. Les hommes prévenus de l'idée que la divinité arrivoit sur la terre par le chemin que le soleil indiquoit, placèrent leurs portes à l'orient afin qu'elle entrât directement dans son temple: et ils eurent soin d'ouvrir ces portes au lever du soleil; ceux qui placèrent le sanctuaire à l'orient voulurent que les prières qui se faisoient dans leurs temples se fissent la face tournée vers le soleil en même tems que vers l'autel. Moyse tourna le tabernacle du côté de l'orient, afin que le soleil y lançât ses premiers rayons. Les Romains pla-

(48) *Vossius de idol. lib. II. cap. 3.* Cérémon. relig. tom. III.

çoient quelquefois le sanctuaire du côté de l'orient; cette méthode est actuellement la nôtre, mais jusqu'au milieu du 5e. siécle les chrétiens avoient préféré la première position qui en effet doit avoir été la plus ancienne (49).

Au temple de Jérusalem la porte du côté de l'orient étoit celle par où la gloire du Seigneur entroit; il n'étoit permis à aucun homme d'y passer; son entrée étoit interdite au Roi lui-même qui pouvoit seulement adorer sur le seuil de cette porte, elle ne s'ouvroit qu'aux nouvelles lunes et au sabbat (50). Les Rabbins et d'autres auteurs après eux, ont dit que cette porte étoit ainsi disposée afin que l'on tournât le dos au soleil en priant, et que l'on montrât par-là que cet astre n'étoit point l'objet à qui l'on rendoit un culte, raison dont il est aisé de sentir la foiblesse.

(51) Les temples de Sérapis en Egypte, aussi bien que celui du dieu de Memphis, avoient leurs portes à l'orient, et ces portes s'ouvroient

(49) *Plutarch. in vita Numæ. Joseph. antiquit. Judaïc. lib. III. cap. 6. §. 3.* Mém. de l'acad. des inscript. tom. I. p. 203.

(50) Ezéchiel, cap. 43. vs. 2 et 4; 56, vs. 1; 47 vs. 1.

(51) *Diodor. lib. I. §. 2. cap. 20.* Basnage, liv. VI. chap. 18. §. 1.

chaque

chaque jour au lever du soleil : ce qui nous montre que le cérémonial peut être le même dans deux religions opposées sans avoir les mêmes motifs. Au renouvellement de chaque semaine les Hébreux ne disoient-ils pas, *ouvrez-vous portes éternelles , et le roi de gloire entrera ?* Le motif primitif qui fit placer ces portes à l'orient étoit donc d'ouvrir un passage à l'Être suprême. Ezéchiel dans une vision voit un temple dont la porte est à l'orient, et il voit la gloire de Dieu entrer par cette même porte. Encore aujourd'hui le vulgaire des Juifs pense que Dieu entre dans leur synagogue aussitôt qu'on l'ouvre, et croit que c'est pour cette raison qu'il faut y aller de grand matin, afin que Dieu y trouve des adorateurs. Toutes ces opinions ne sont point idolâtres, ce sont les intentions seules qui peuvent rendre criminelles des actions qui dans leur principe n'ont été qu'emblêmatiques et figurées, lorsque les Hébreux ont voulu en abuser ils ont fait comme les autres nations. Ceux des payens qui alloient rendre leurs hommages au soleil dans les temples dont les portes étoient à l'orient, se voyoient obligés de tourner le dos à l'autel et aux statues des dieux ; les Hébreux quand ils ont été idolâtres faisoient la même chose ; Ezéchiel est indigné de les voir tourner le dos au sanctuaire pour adorer le

soleil : il ne faut pas croire pour cela que ces mêmes Juifs idolâtres ne chantassent pareillement, *ouvrez vos portes*, &c. Ces paroles dites dans des intentions pures ne peuvent être criminelles, mais elles le deviennent lorqu'elles ont pour objet un culte faux et idolâtre. Pourquoi les Hébreux n'auroient-ils point chanté ces paroles lorsque leurs rois se livroient à l'idolâtrie ? Ils avoient comme tant d'autres nations, des chars et des chevaux consacrés au soleil, et l'on dit que chaque jour ces rois les montoient pour aller depuis la porte orientale du temple jusques hors de la ville au-devant du soleil pour le saluer à son lever (52). Cet usage idolâtre des rois de Juda ne s'est transmis que par la tradition des Rabbins ; mais il est dans l'ordre et conforme au cérémonial du culte qu'ils avoient adopté. Au Pérou les portes des temples étoient du côté de l'orient. Les Incas, ou souverains du pays, tous les ans à la fête du grand Rami, jour auquel on renouvelloit le feu sacré, alloient en grande cérémonie au devant du soleil pour le saluer et le recevoir au renouvellement de leur année. A la fête du labour à la Chine, qui se célèbre au renouvellement de

(52) Ezéchiel, chap. VIII, vs. 16. Livre IV. des rois, chap. XXIII. Calmet, diction. au mot *cheval*.

l'année chinoise, c'est par la porte orientale de la ville que passe le cortége qui accompagne cette cérémonie. L'intention de cet usage est d'aller au-devant de l'année et du printems (53).

Ces usages et ces marches vers l'orient rentrent dans la coutume universelle de prier du côté du soleil, de regarder l'orient comme le côté des renouvellemens, des retours et des régénérations. Ainsi l'on ne doit point être surpris de voir que lorsqu'au lieu du dieu de la fin des tems on a attendu des êtres chimériques, on ait imaginé qu'ils viendroient du côté de l'aurore: l'on ne doit point être étonné si l'orient a été pour tous les peuples le pôle de leurs espérances; mais c'est l'universalité de cet usage qui en montre la vanité. Que l'on parcoure tout notre globe, par-tout on verra des portes orientales ouvertes, l'orient est l'objet des regards de l'Asiatique, de l'Américain et de l'Européen. Par tout l'homme est le jouet de ses craintes et de ses espérances. Après cela faut-il être étonné

(53) Cérém. relig. tom. V. et VII. Conquête du Pérou, tom. I. Du Halde, hist. de la Chine, tom. I. p. 18. Selon la tradition des Banians, l'Orient a été peuplé le premier, parce que les enfans des premiers hommes dirigèrent leurs pas vers l'endroit d'où le soleil commençoit sa carrière. V. *Histoire de la religion des Banians par H. Lord. chap.* 2.

de voir tant de nations trompées dans leurs attentes ; ce qui ne les empêchera point d'être encore trompées par la suite.

Fin du livre quatriéme et du tome second.

